U d'/of OTTAWA
39003002477593

UBLICATIONS DU COMITÉ CATHOLIQUE
DE PROPAGANDE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER

Johannes Jørgensen

LA CLOCHE ROLAND

Cloche Roland est mon nom,
Quand je sonne le tocsin, c'est l'incendie,
Quand je sonne à toute volée,
c'est la victoire en pays de Flandre !

H
10c
14

BLOUD & GAY
Editeurs à Paris

LA CLOCHE ROLAND

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

25 exemplaires sur papier de Hollande à la forme
de Van Gelder Zonen
numérotés à la presse de 1 à 25

Johannes Jörgensen

7189

LA CLOCHE ROLAND

Cloche Roland est mon nom.
Quand je sonne le tocsin, c'est l'incendie,
Quand je sonne à toute volée,
c'est la victoire au pays de Flandre !

(Les Allemands et la Belgique)

:: Traduit du Danois ::
avec Introduction et Notes

PAR

JACQUES DE COUSSANGE

H
10C
14

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

BLOUD & GAY
ÉDITEURS

PARIS
3, Rue Garancière

BARCELONE
Calle del Bruch, 35

1919

Tous droits réservés

DU MÊME AUTEUR

Chez Gabriel Beauchesne :

Vita vera (Notre-Dame du Danemark) (trad. Sirgel, Launoy, De la Fabrège).

Sainte Catherine de Sienne (trad. Marie-Thérèse Fourcade).

Le Feu sacré (trad. Marie-Thérèse Fourcade).

Chez Perrin et Cie :

Le Néant et la Vie (trad. Pierre d'Armailhacq).

Le Livre de la Route (trad. T. de Wyzewa).

Pèlerinages franciscains (trad. T. de Wyzewa).

Saint François d'Assise (trad. T. de Wyzewa).

Chez E. Sansot : *Paraboles* (trad. Husson).

D
515
.J5-C
1919

INTRODUCTION

La Cloche Roland, paru depuis peu à Copenhague, a déjà eu le plus grand succès dans toute la Scandinavie; il a obtenu en Allemagne celui qui était à souhaiter; il a été interdit par les autorités. C'est un livre dangereux pour les Allemands.

Sous une forme qui paraît douce au début il contient un des réquisitoires les plus implacables qui aient été écrits contre la guerre allemande. De nombreux volumes ont déjà été publiés sur ce terrible sujet; ici l'attaque est conduite d'une manière nouvelle. M. Jörgensen fait vibrer certaines cordes capables d'émouvoir ses compatriotes danois et les autres Scandinaves que notre propagande française n'avait point touchés, faute de bien comprendre leur caractère et leur situation de neutres.

La guerre nous a surpris certes; mais elle a surpris encore davantage les Scandinaves qui, pénétrés d'idées pacifistes, croyaient que la guerre, dans l'état actuel de la civilisation, était une chose impossible. M. Jörgensen ne partageait pas cette illusion. Il raconte dans *La Cloche Roland* une soirée passée, il y a trois ans, en Danemark, pendant le dernier séjour qu'il y fit. Un poète y prononça un discours où il annonçait un prochain conflit européen; il conjurait les Danois de préparer leur défense dans le cas où leur neutralité serait menacée. Un homme de science, un « réaliste », parla après lui et démontra, en se basant sur des faits, l'er-

reur de ces prévisions; il éprouvait une pitié ironique pour les gens qui croyaient qu'il y aurait encore des luttes sanglantes entre les peuples; la complexité des relations internationales, les difficultés financières y mettraient des obstacles insurmontables « puisque c'est l'argent qui gouverne tout ». Il exprimait également la pensée si répandue en Scandinavie que les gens qui songent à se battre, qui se battent, sont des barbares. M. Jörgensen, qui est poète, sentait bien que le poète avait raison, comme il arrive toujours aux poètes, car qu'est-ce que la poésie, sinon une vue claire, profonde, et un sens très aigu de toutes les variations de sentiments?

Mais quand la guerre a éclaté, il a éprouvé toute l'horreur qu'une âme fine et délicate, aimant la paix et le silence, doit ressentir pour cette explosion de force brutale, ce retour à l'instinct animal, pensait-il. Artiste, un peu moine, un peu nomade, il n'est pas, en vrai franciscain, ennemi d'une joie pure et simple, celle de goûter, attablé sous une tonnelle, un vin doré, de raconter, dans un presbytère de campagne, de plaisantes anecdotes, de s'asseoir le dos au soleil et de contempler un paysage baigné de lumière. Quelle répugnance devait lui inspirer ce que la guerre comporte d'affreuses réalités! Après les orages et les déchirements de la conversion, une sorte de quiétisme l'avait envahi dont il ne voulait pas sortir. L'Allemagne avait eu une part à son entrée dans l'église catholique; on se rappelle pour les avoir lues dans *Le Livre de la Route* et dans *Notre-Dame de Danemark* ses descriptions de l'abbaye de Beuron. Il avait beaucoup fréquenté le clergé rhénan; mille souvenirs se ratta-

chaient pour lui aux sanctuaires, aux couvents allemands, et il lui était pénible d'avoir à juger et à condamner des personnes qui avaient été ses amis. Aussi longtemps qu'il l'a pu, il a repoussé la vision de la guerre ; il s'est réfugié derrière les « montagnes bleues » pour fuir ce cauchemar. A Sienne, abrité par ses volets bien clos, il achevait d'écrire la *Vie de sainte Catherine* (1) et il espérait poursuivre tranquillement ses études. Il comptait ne sortir de son refuge que lorsque les hommes, ayant cessé de se quereller, de nouveau se tendraient la main.

Il y avait cependant une pensée qui frappait à la porte de son âme avec persistance et troublait son repos, la pensée de la Belgique.

Ce qu'il y avait aimé, l'hospitalité qu'il y avait reçue, les jours qu'il y avait vécus revenaient sans cesse à sa mémoire. L'amitié qu'on lui avait témoignée, les impressions religieuses qu'il en avait rapportées, rendaient impossible l'indifférence dans laquelle il voulait demeurer. La cloche de la liberté, la cloche de l'antique beffroi de Gand, la cloche Roland sonnait le tocsin pour appeler au secours des Flandres et de toute la Belgique. Sa grande voix exprimait à la fois l'alarme et l'effroi du peuple belge, son héroïsme, et, à la bien entendre, son espoir. C'était devenu une obsession pour le poète danois.

La Belgique était pour lui le pays des carillons. Dans une page d'*Impressions et Dispositions*, paru en 1911, il raconte la fête des carillons qui l'accueillit dans le premier voyage qu'il y fit en 1901. « Je me

(1) *Den hellige Katerina af Siena*, Copenhague, 1915.

souviens encore du jeu des cloches de l'église voisine, de leur musique fine, légère, argentée qui, tous les quarts d'heure, dansait au-dessus du jardin où nous étions... C'est une somptuosité de tons que lance la tour sans flèche de la cathédrale de Malines; quelque chose qui est entre une marche et un menuet passe sur la ville, quelque chose de mesuré, de gracieux, comme un vol de papillon. Quand on croit que l'air est achevé, il repart; on dirait une revue ou une procession; les troupes se suivent, chacune, drapeau au vent, tambours battants, la danse, légère et sûre recommence toujours, sans un seul faux pas, sur les chemins de l'air... »

Lorsqu'il arrive à Malines, en compagnie de Godefroid Kurth, il y a justement un concours de sonneurs. Ils étaient tous venus des Flandres, du Brabant et du Limbourg; dès sept heures du matin jusqu'à la nuit, ce fut un bourdonnement et un carillonnement ininterrompu à la grande joie des habitants massés sur la place. Il ne pourra désormais penser à la Belgique sans entendre sonner des cloches. Cette mélodie fière et grêle des carillons réglait les existences laborieuses, confortables et calmes qu'étaient les vies belges. Liége le fait penser au Grand Siècle et il admire la courtoisie des femmes du peuple qui, après avoir causé se disent aimablement en se séparant : « Bonsoir, Madame ».

De la musique, des impressions artistiques, de belles églises, des savants, des prêtres, voilà tout ce qu'évoquait pour Johannes Jörgensen le mot Belgique; les années qui ont suivi son premier séjour n Belgique l'ont ramené bien des fois dans ce pays. Il a souvent ha-

bité Louvain ; il y a donné des conférences dans lesquelles il a parlé du sentiment religieux italien dont il a une si parfaite intelligence, comme il l'a fait en 1914 à l'Institut Catholique de Paris avec tant de succès. Il espérait que ce serait pour lui un centre d'études. Il travaillait dans la Bibliothèque de l'Université et il y a écrit une partie de la *Vie de sainte Catherine de Sienne* qui continuait une série de vies de saints italiens inaugurée par le Bienheureux Colombini, couronnée, si l'on peut s'exprimer ainsi, par saint François d'Assise, et à laquelle il projette d'ajouter un saint Philippe de Néri. Plusieurs des personnalités du monde savant qui gravitait autour de Louvain l'encourageaient dans ses travaux. La première page de *sainte Catherine de Sienne* en porte le témoignage ; le livre est dédié à Mgr Deploige qui, après avoir assisté à l'incendie et au pillage de Louvain, a tant travaillé à Rome pour la cause belge; il a été comme président de l'Institut supérieur de philosophie de Louvain le successeur de Mgr Mercier. C'est au cardinal lui-même qu'est dédiée *La Cloche Roland*. On y trouve un portrait discret de cette haute figure, grandie encore par l'adversité, qui a incarné la résistance de la Belgique. Quinze jours avant la guerre l'auteur avait été reçu par lui à Malines. Il rappelle cette entrevue et ajoute qu'il l'a retrouvé à Rome après le conclave, vieilli, courbé, mais dans sa faiblesse même représentant la force indomptable du droit, le triomphe des martyrs. Ses amis Carton de Wiart chez qui il avait été reçu à Bruxelles en ce même mois de juillet sont maintenant des fugitifs ; l'homme d'Etat belge lutte vaillamment pour son pays sur ce rocher de Sainte-

Adresse qui abrite le gouvernement de la Belgique, où sa noble compagne l'a rejoint, après avoir expié dans les prisons de Berlin le crime d'avoir soutenu la confiance de ses compatriotes par son attitude ferme et son active charité.

Oui, tous les heureux souvenirs sont bien loin, les villes de Belgique sont en ruines. les tours sont tombées, la *Cloche Roland* qui appelait la terre des Flandres s'est tue. Pourtant, qu'est-ce à dire? Elle sonne encore, elle sonne plus fort, plus profondément, d'une manière plus significative. Le carillon des clochers qui ont été détruits retentit dans toute l'Europe; il appelle le monde à la défense de la Belgique. Moins l'écrivain voulait l'entendre, plus il le poursuivait. Il n'avait plus de repos, plus de paix. Le son qui s'élevait, comme la voix de la conscience qui ne se tait pas, en vain il eût cherché à l'étouffer.

***

M. Jörgensen a ouvert les livres que des amis belges avaient envoyés et ceux qu'il avait reçus d'Allemagne. Il commence par le Manifeste des Intellectuels allemands. A vrai dire, dans toute la partie de son livre consacrée à la discussion, il n'aura point d'autre arme; il en fera la base de son attaque. Dieu sait si ce manifeste a été examiné et réfuté! M. Jörgensen traite cependant d'une manière nouvelle et originale. Il semble d'abord le considérer avec respect. Il y a de quoi impressionner. « Quatre vingt-treize personnes de premier rang pour l'intelligence, quel calibre, un

420 intellectuel! » Il paraît accepter les affirmations de ces grands personnages qui se basent sur la science et sur l'autorité, mais peu à peu leur ton d'assurance, leur arrogance le révoltent. Il appelle en témoignage les victimes; devant leurs plaintes, devant tant d'indicibles souffrances, son indignation déborde, éclate; il rejette l'ironie dont il s'est servi jusqu'à présent, et c'est avec une sainte colère, en empruntant aux Prophètes et à l'Apocalypse leurs images et leurs expressions, qu'il dénonce les hypocrites dont le renom et la culture ont couvert les actes barbares de leur armée. Son livre est partagé en six chapitres se rapportant aux six paragraphes du Manifeste. Il est ainsi conduit à apprécier le caractère allemand. Ses souvenirs l'y aident.

Comme il le dit lui-même, c'est une conception de la vie qui, chez les Allemands, se heurtait à une autre conception de la vie chez les Belges, chez les Français et chez les Anglais. Il n'y a pas dans l'Allemand « la conscience de la valeur de chaque personnalité et le sentiment du droit individuel » qui sont le propre de la civilisation occidentale, cette civilisation que M Jörgensen appelle « celtico-latine ». La résistance à la force est pour l'Allemand, pour le Prussien surtout, une impertinence, un scandale. La Belgique, en se défendant contre une nation plus forte qu'elle, a commis un forfait. M. Jörgensen pour donner un exemple concret de cet état d'esprit, raconte une petite scène dont il a été témoin à Metz ; il ne prononce pas le nom de la ville, mais les détails de l'histoire nous le révèlent. Nous savons d'ailleurs qu'il a assisté au congrès que le Centre allemand y a tenu en 1913. Sa qualité de

neutre et ses relations avec les catholiques allemands avant la guerre se marquent par là. La façon dont il prend parti pour les Alliés aujourd'hui n'en est que plus remarquable.

C'est un officier, un homme jovial, c'est un compagnon aimable avec qui il a passé une « gemütlich » soirée chez des amis et avec qui il a visité les champs de bataille. Mais à leur retour dans la ville, il s'élève un différend entre l'Allemand et le chauffeur de l'automobile au sujet du prix à payer. L'officier devient rouge, s'irrite, menace l'autre de lui jeter son poing à la face. Le chauffeur allemand qui a été militaire s'incline et s'en va sans mot dire. M. Jörgensen se demande quel Belge, quel Français et quel Anglais du peuple eût supporté d'être traité ainsi.

La joie de l'Allemand est aussi lourde que sa colère est brutale. On lira la description du carnaval de Cologne et celle d'un *Kommers* d'étudiants à Bonn auquel a assisté l'auteur. Se rappelant cette fumée, ces chants, ce cliquetis d'épées, ces belliqueuses invocations à Hermann, le vainqueur de Teutobourg, il y découvre des symptômes significatifs lorsqu'ils sont éclairés à la lumière des événements actuels. Et pourtant cette fête a lieu dans une ville des bords du Rhin où le germanisme est adouci, où la race est moins dure, où les manières sont plus raffinées. Les étudiants passent généralement par plusieurs Universités ; elles n'ont donc jamais un caractère régional absolu. Cependant une réunion d'étudiants en Saxe ou en Prusse paraît encore plus pédante, plus rude et plus brutale. N'est-ce pas un trait remarquable de cette jeunesse qu'elle ne soit pas gracieuse? M. Jörgensen est frappé

de la qualité de ses plaisirs qui la peint tout entière. Il laisse entendre d'ailleurs que certaines des habitudes qui se sont développées depuis quelques années dans les casernes et dans les Universités expliquent une partie des actions inqualifiables dont le récit remplit les volumes publiés par les commissions d'enquête des gouvernements français et belge.

* * *

La culture allemande qui s'est incarnée en des écrivains et en des artistes que M. Jörgensen a aimés, il sait qu'elle a disparu; elle a été étouffée par le dressage militaire qui a tué l'homme dans l'Allemand, et en a fait une machine. Le *Gemüth* allemand, ce mélange de bonhomie et d'humour, peut se retrouver un instant dans le calme d'une soirée. Mais l'heure du loisir fini, avec la lumière du jour, le temps des choses sérieuses commence et le reître reparaît. Le christianisme l'avait dompté. A plusieurs reprises il a voulu secouer les chaînes qui le retenaient. La Réforme, un certain romantisme, le Kulturkampf, l'œuvre de Nietzsche sont des révoltes de ses instincts sauvages contre la loi chrétienne. Il s'en est aujourd'hui complètement affranchi. Travaillant en barbare il croit combattre pour la culture comme au temps du Kulturkampf. La lutte contre l'Eglise catholique a pris aujourd'hui en Allemagne des ormes courtoises, mais elle se continue pourtant. Le gouvernement se sert de la ruse vis-à-vis des catholiques et veut les plier à son service. Bismarck lui avait déjà donné les leçons d'une pareille

politique. Nous trouvons dans un des anciens livres de M. Jörgensen une anecdote intéressante qui le prouve et qui lui a été rapportée par un évêque rhénan (1). Il avait été élevé au siège épiscopal en plein Kulturkampf. « J'étais le plus jeune de tout l'épiscopat allemand, dit-il. Plusieurs évêques étaient en prison; pour ma part, j'étais encore libre. Un jour, je reçus du prince de Bismarck, une aimable invitation de l'aller voir à Varzin.

« J'arrivai le matin à Schlawe, je pris une voiture et j'arrivai à Varzin peu de temps avant le déjeuner. Bismarck lui-même sortit pour venir au-devant de moi et me reçut avec une grande cordialité; il me pria de l'excuser s'il était en costume du matin. « Mais nous sommes à la campagne, ajouta-t-il, et nous nous mettons à l'aise. » Il n'y avait à table que la famille. Mme de Bismarck et Herbert de Bismarck entretenaient presque seuls la conversation. Bismark était aimable, courtois, bon enfant; il me versait de la bière dont il faisait l'éloge et qu'il buvait avec un air de satisfaction. C'était un vrai père de famille en qui on n'eût pas pressenti le chancelier de fer.

« Nous nous retirâmes dans son cabinet; nous nous promenâmes ensuite dans le jardin. Il s'agissait d'une chose que Bismark voulait obtenir et que par moi il pensait atteindre. Il avait compté sur ma relative jeunesse et sur mon inexpérience; il déploya toutes ses facultés. Je n'avais jamais vu un homme aussi aimable. Je me souviens que nous étions assis l'un à côté de

(1) *Indtryk og Stemninger* (Impressions et Dispositions), Copenhague 1911, p. 29 et s.

l'autre ; son œil reposait sur moi, flatteur, fascinant, hypnotisant... et dans mon esprit, je priais mon bon ange, lui disant : « Que je ne tombe pas dans le piège ! »

« Je n'y tombai pas, je résistai. Bismark ne laissa pas voir qu'il ait été déçu; il continua à être aussi aimable et m'offrit de passer la nuit chez lui. Je déclarai que je voulais retourner à Schlawe pour dire la messe le lendemain matin, car j'avais remarqué qu'il y avait là une petite église catholique. » Bismarck répondit qu'il pouvait dire la messe à Varzin, mais l'évêque refusa, parce qu'il n'avait pas d'ornements.

Le germanisme peut prendre les formes les plus aimables à l'égard de l'Eglise catholique quand il veut s'en faire un instrument. On sait combien l'Allemagne s'est appuyée sur le catholicisme dans certains pays neutres et comment elle a joué de notre triste anticléricalisme. On peut en Scandinavie observer ce bizarre phénomène de protestants qui croient que l'Allemagne combat pour la cause de l'*Evangélisme*, ainsi que l'on désigne toutes les églises protestantes dans leur ensemble, et de catholiques qui pensent que la défaite de l'Allemagne serait une diminution pour l'Eglise. Les catholiques y sont peu nombreux il est vrai, mais c'est cependant parmi eux que nous devrions avoir nos plus fermes soutiens. Autrefois le catholicisme marchait de pair avec l'influence française; malheureusement, dans ces pays, les missions sont à présent presque entièrement aux mains des Allemands. On peut alors comprendre l'importance qu'a pour les catholiques scandinaves un plaidoyer comme celui de Johannes Jörgensen. Il en a pour les non catholiques parce que beaucoup d'entre eux le

regardent comme le premier écrivain de la Scandinavie contemporaine. Et même en France, où il a conquis tant d'admirations et de sympathies, il aura son importance et sa signification.

A ses yeux, la guerre actuelle qui, au commencement n'a pas été une guerre de religion, l'est devenue. En Belgique, dans les réglons envahies de la France, la haine innée, mais encore développée par l'éducation, de l'Allemand pour le prêtre a surgi des profondeurs de son être. On le voit à son acharnement contre les ecclésiastiques, aux détails des tortures qu'il leur inflige, à sa persistance à détruire les églises et à les profaner.

C'est la Belgique qui, d'une façon plus frappante qu'aucun des pays attaqués, a révélé l'iniquité allemande. Qui pouvait mieux que les Danois, les premiers que la botte allemande a frappés, les premiers qui ont été mutilés par la guerre de 1864, qui, depuis, souffrant dans un de leurs membres, ont été continuellement menacés par la puissance allemande, compatir au malheur des Belges? Leur bienfaisance s'est manifestée envers eux dès le début de la guerre. M. Jörgensen a été la voix qui a exprimé leur indignation et celle de tous les peuples qui, ne pouvant pas combattre, ne sentent que davantage, dans la guerre allemande, l'abus de la force, le mépris du droit des faibles. « L'Allemagne, dit-il, a de son poing ganté de fer frappé au visage de toute l'humanité. »

Mais ceux qui désespéreraient de la justice auraient tort. Sur les routes de l'exil, les fugitifs ont trouvé des amis, les armées, comme celles des croisés, se sont levées pour venger les victimes. La justice triomphera

dans le monde comme elle triomphe dans le cœur de l'homme.

Prêtons l'oreille, la Cloche Roland sonne la victoire. « Elle n'annonce pas la mort, mais la vie, la vie de l'éternel honneur. » Jusque dans le Nord lointain, on l'entend. Grâce à l'écrivain scandinave, on l'entendra à travers le monde. Cette cloche Roland qui sonne à toute volée, « la grande cloche flamande des batailles et de la victoire », annonce de ses battements vengeurs la revanche éclatante de la justice et du droit.

Jacques DE COUSSANGE.

LA CLOCHE ROLAND

A SON ÉMINENCE

D. J. CARDINAL MERCIER

ARCHEVÊQUE DE MALINES
PRIMAT DE LA TERRE MARTYRE

Klokke Roeland bin ick genandt,
Als ick kleppe, dan is't brand,
Als ick luyde, is't victorie in Vleenderland!

Cloche Roland est mon nom,
Quand je sonne le tocsin, c'est l'incendie
Quand je sonne à toute volée, c'est la victoire
[en pays de Flandre.

C'EST l'inscription que portait autrefois la grande cloche du beffroi de Gand. La cloche n'existe plus ; seule la tour s'élève encore, au milieu d'une rue, à quelques pas de la magnifique église de Saint-Bavon où se trouve, dans une chapelle de côté, l'*Adoration de l'Agneau* des Van Eyck. Je me rappelle ma première visite à Gand et à Saint-Bavon, le sacristain discret qui m'enferma dans la chapelle en me disant : « Je reviens dans une demi-heure », et m'y laissa, en effet, une demi-heure, Saint-Bavon que j'ai revu tant de fois, Gand où, dans le cours des années, j'ai trouvé tant de bons et fidèles amis. Je me rappelle peut-être mieux que tout autre chose la vieille église gothique du faubourg d'Akkerghem, boulevard des Hospices, et un oi-

seau qui, chaque matin, chantait dans les arbres du boulevard devant ma fenêtre quand je demeurais chez Henri et Dien Logeman. Un oiseau qui lançait quelques notes singulières et saisissantes à la pointe du jour, à cet instant froid et immobile ; cela me faisait penser à des choses lointaines, lointaines, au phare de Skagen qui clignote sans s'arrêter dans les nuits dorées et claires, aux troncs de bouleaux blancs et aux rochers couverts d'une végétation courte de l'Omberg, sur les bords du Vetter, ou à la Fyris quand, par un pâle jour de mars, apparaît sans limites la plaine gris fané sous l'infini d'un ciel gris de plomb (1)... Etait-ce là ce qu'il chantait, l'oiseau, au sommet des aulnes, devant le numéro 371 du *Boulevard des Hospices?*

Qu'importe aujourd'hui? Le chant de l'oiseau s'est tu, il s'est enfui avec l'été qui a passé, des obus allemands sont tombés sur *Godshuizenlaan*, Gand est entre les mains du puissant ennemi. Et dans la tour, il n'y a plus de Roland qui appelle à la victoire. Tous les oiseaux de la poésie

(1) Skagen, extrémité septentrionale du Jutland, lieu très fréquenté par les artistes et les écrivains danois. L'Omberg, montagne boisée le long du lac Vetter, l'un des plus beaux endroits de la Suède. La Fyris, plaine très étendue autour d'Upsal qui a été le centre de l'histoire de Suède au temps du paganisme et au moyen-âge. *(Note du traducteur.)*

se sont enfuis des Flandres, toutes les cloches de la Belgique se sont tues.

Je me souviens des dernières heures que, l'été précédent, j'avais passées avec des amis belges. A Louvain, Saint-Pierre dressait encore sa puissante voûte de pierre semblable à un gigantesque écrin; de la tour ajourée de Sainte-Gertrude partaient les sons argentés du carillon qui chantait sur toute la ville, les eaux lentes et verdâtres de la Dyle glissaient entre de vieux murs de cloîtres et des jardins avec des roses grimpantes. Je tenais une lettre que j'avais reçue et que je devais oublier; j'étais sur le pont, je regardais les petits flots sombres; je déchirai la lettre que je vis glisser au loin en morceaux qu'on eût pris pour des pétales.

Après Louvain, ce fut Bruxelles. Je demeurais chez Henry Carton de Wiart, l'écrivain distingué, le juriste éminent, l'auteur de romans et l'homme politique, jadis à Paris l'ami de Paul Verlaine, aujourd'hui ministre de la justice. Au dernier repas que nous prîmes ensemble, on prononça des discours en l'honneur du Danemark; aux dernières paroles, la petite fille de la maison déploya un Dannebrog (1) et le balança

(1) Nom que les Danois donnent à leur drapeau national.

au-dessus de l'invité étranger et, autour de la table, retentirent ces mots : « Vive le Danemark ! »

Aujourd'hui, ce sont des fonctionnaires allemands qui occupent le Palais de Justice, et ce n'est plus rue de la Loi, à Bruxelles, que je pourrais retrouver mes fidèles amis, c'est dans le faubourg d'une ville française, au bord de la mer. Mais Henry Carton de Wiart est homme à porter l'exil sur ses larges épaules et la captivité n'a certainement pas éteint le feu qui étincelle dans les yeux si jeunes de Mme Carton de Wiart sous des cheveux prématurément blanchis, le feu de l'âme et le foyer enflammé du cœur.

Après Bruxelles, Malines, le siège de l'archevêché. Derrière la cathédrale avec a tour sans flèche, la place tranquille et ombragée et le blanc palais où demeure le primat de Belgique, le cardinal Mercier. C'est son jour d'audiences ; j'attends dans le jardin paisible, provincial, tracé au cordeau ; les premières marguerites fleurissent et les mouches bourdonnent sans s'arrêter sous les pommiers. Quelque chose de rouge brille dans les allées ; le cardinal s'avance vers moi, grand et maigre, avec des cheveux gris sous la calotte pourpre, les yeux gris, tout

le visage résumé dans un sourire. C'était en juillet... En septembre, son église et son palais étaient en ruines et lui-même en était alors bien loin. Je le revis à Rome, peu après le conclave, vieilli et courbé... Les journaux racontaient que le matin il s'était évanoui deux fois à l'autel pendant qu'il disait sa messe.

Et enfin Anvers où pendant quatorze ans je suis venu dans la famille Belpaire... Je vois encore le grand atelier au rez-de-chaussée; les banquettes commodes courent le long des murs sous des rayons couverts de livres et d'œuvres d'art, avec le masque de Beethoven, couronné de lauriers, puissant, à la place d'honneur, avec le portrait du cardinal Newman sur la table de travail, avec des livres anglais et flamands, français, danois et italiens; c'était l'atelier de *Mejuffrouw* Marie Belpaire. Dehors s'étend la grande terrasse avec la table à thé et les fauteuils d'osier sous la tente; des *Crimson ramblers* grimpent sur la rampe...; là j'ai eu tant d'agréables et intéressantes conversations! Et comme on était bien, le jeudi dans l'après-midi, quand le quatuor se faisait entendre! Etre assis là en regardant les splendides platanes et les érables du jardin, semblable à un parc, et entendre les violons jouer... Haydn,

Beethoven, le « dernier » Beethoven, les « quatuors fous » !...

Tout est fini; les bombes lancées par les Zeppelins sont tombées sur le jardin et sur la maison; la propriétaire, avec ses frères et ses neveux, s'est réfugiée sur le bord de la mer, et elle a sans doute cherché refuge en Angleterre, dans Oxford, qu'elle connaît et aime comme peu de gens, et qui a toujours été pour elle *beata pacis visio*.

*
* *

Telles sont les images qui se succèdent devant moi... et au-dessus sonnent avec désespoir de petites cloches dans la nuit qui descend. Elles disent : « Passé, passé, tout cela est passé ! Les villes des Flandres sont en ruines, les tours sont tombées, la cloche Roland se tait... »

Mais non... La voix désespérée dans l'obscurité a tort... La cloche Roland sonne encore, sonne plus fort, plus profondément, d'une façon plus significative que jamais. N'entendons-nous pas sa voix sonore sur toute l'Europe? N'entendons-nous pas le carillon des tours qui ont croulé?

La cloche Roland ne sonne pas la douleur, mais elle carillonne la victoire ; elle n'annonce pas la mort, mais la vie, la vie de l'éternel honneur et une victoire qui peut dire : « Mort, où est ton aiguillon, enfer, où est la suprématie de tes portes? »

La cloche Roland sonne, la cloche Roland sonne. La grande cloche flamande des batailles et de la victoire sonne dans le Crépuscule des Dieux. Et si nous écoutons bien, nous, gens du Nord, nous entendons qu'elle parle notre langue maternelle, qu'elle dit et chante comme le skalde dans le chant norrain :

« La bête meurt, le parent meurt. — Je n'en sais qu'un qui jamais ne meurt : le jugement sur le mort. »

VERS LE DERNIER JOUR

« Il y a un faucheur appelé la mort... » N'est-ce pas ainsi que commence le vieux chant populaire allemand? « Il y a un faucheur appelé la mort, qui obéit au Dieu tout-puissant... » C'est le faucheur dont nous entendons la faux passer sur le monde. (« Le monde est un champ », dit *Le Livre*.) Le blé est fauché, et les gerbes vont bientôt être liées. « Qui liera le blé? » demande le chœur des enfants. Et le livre, le livre qui contient tout, de l'alpha à l'oméga, d'*Adam* à *l'Antechrist*, répond encore que les anges sont des moissonneurs, qu'ils lient les gerbes, les anges qui avaient été les anges de Noël et qui avaient chanté la paix, et qui aujourd'hui sont les anges de la mort, qui trébuchent sur des cadavres, marchent dans le sang, glissent sur de la chair humaine demi-pourrie... Jour de moisson, jour de jugement, jour de mort. Et la neige étend son linceul sur les milliers de morts; mais, de temps en temps, un obus tombe sur un tas de cadavres et fait explosion. Et alors tous les morts remuent encore une fois leurs membres raidis, doublement raidis par la mort et par l'hiver. Et un moment il semble

qu'ils soient prêts à rejeter leur suaire et à s'éveiller de la mort.

*
* *

Mais il est encore trop tôt pour commencer à écouter les trompettes de la mort, « la dernière Tuba », comme il est dit dans la vieille traduction latine avec ses réminiscences de l'armée des Césars et de l'amphithéâtre Flavien — *novissima tuba.* Et pourtant il n'y a pas d'hommes réfléchis qui doutent que le dernier jour ne soit proche. Il en est du jour du Jugement comme du jour de la mort, on croit qu'il n'arrivera jamais. Et pourtant il viendra un jour, aussi sûrement, aussi naturellement, aussi imperceptiblement que le printemps quand les boutons du figuier commencent à devenir tendres, quand on entend de nouveau la tourterelle gémir dans la campagne. C'est si naturel et si incompréhensible, si quotidien et si étonnant, c'est comme le cri de l'enfant quand pour la première fois il a froid dans l'atmosphère glaciale de ce monde, et comme le dernier soupir d'un mourant... Soudain c'est si calme et si froid dans la chambre où vous avez veillé de longues nuits; à présent,

il n'y a plus personne sur qui veiller. Un instant a suffi pour passer de la vie à la mort, du temps à l'éternité, « en un instant, en un moment... avec la dernière trompette ».

*
* *

Tout arrive dans le monde et c'est ce que nous croyons ne jamais devoir arriver qui arrive le plus vite. Tel est l'homme, telle est l'humanité : la réalité nous surprend toujours. Et pourtant il passe comme un frisson du matin à travers le monde. Surmenée par les restaurants de nuit joyeux et désespérés, fruit de la culture moderne où la Russie dansait, où l'Italie chantait, où l'Angleterre buvait du whisky, l'Europe, soudain dégrisée, est dans les tranchées et elle voit poindre, gris et froid, le dernier jour.

Et parce qu'il en est ainsi, la mort parcourt le monde. Ce sont « peuples qui se lèvent contre peuples, royaumes contre royaumes ». « Et je vis... et vois un cheval livide, et celui qui était dessus, son nom était la Mort. » C'est le second des trois cavaliers de l'Apocalypse qui chevauchent à présent au-dessus de nous. Le premier, le cavalier sur un cheval rouge, a

déjà été envoyé. « A lui il a été donné de bannir la paix de la terre, et il lui a été donné une grande épée. » La grande épée qui, comme Tyrfing (1), demande toujours du sang, nous l'entendons bruire. Et à la fin, quand le monde sera moissonné d'hommes, quand il n'y aura plus de moissonneurs dans les champs, plus d'ouvriers dans les fabriques, que tout ce qui était jeunesse et force et intelligence sera changé en charogne, sur la terre belge et polonaise, alors viendra le cavalier sur le cheval noir, une balance à la main, « une mesure de froment pour un denier, trois mesures d'orge pour un denier ».

*
* *

Il y a deux souvenirs qui émergent pour moi, le souvenir des deux dernières soirées que j'ai passées, il y a maintenant trois ans, dans mon pays, en Danemark.

Une de ces soirées : une grande séance où

(1) Epée fabuleuse, altérée de sang, dont il est question dans l'Edda, et que l'on dut enterrer dans une île déserte parce que chaque fois qu'on la tirait de son fourreau un homme devait mourir.

l'on devait discuter la question de la Défense... Un poète avait occupé la tribune. Il avait prononcé des paroles d'avertissement sur le danger menaçant, sur la gravité de l'heure; ses paroles énergiques et enthousiastes avaient éveillé l'enthousiasme et inspiré l'énergie, la salle commençait à s'enflammer. Alors parut un jeune homme qui parla au nom de la « raison » et au nom des « faits ». Avec des chiffres secs, il prouva que, de nos jours, une guerre européenne était impossible, cela, tout simplement, coûterait trop, et puisque c'est l'argent qui gouverne le monde, etc. Puis se tournant ironiquement vers le poète qui était au pied de la tribune, il s'écria : « Mais de pareils raisonnements naturellement ne font pas impression sur un esprit aussi élevé. Vous vivez dans le monde de l'imagination, vous ne vivez pas dans celui de la réalité! Vous êtes inébranlable dans votre foi, les faits ne vous tourmentent pas! N'est-ce pas, honoré Monsieur? (et il se pencha sur la tribune avec un sourire accablant pour son adversaire) la guerre mondiale éclatera à Pâques? »

Des applaudissements bruyants saluèrent le représentant de la raison. Tranquillisé, on retourna à sa bière... C'était la paix; il n'y avait

pas de danger! Pauvre poète qui avait été mordu par un patriote enragé. Mais ses vers étaient beaux, même s'ils contenaient quelques fadaises!

La guerre n'éclata pas à Pâques de l'année 1913... il fallut un an encore avant qu'elle n'arrivât pour donner tort au jeune homme intelligent et hélas! pour donner raison au poète. Il avait vu juste, comme toujours les poètes, car qu'est-ce que c'est que la poésie, sinon vue aiguë, vue claire, vue profonde? Ce n'est pas l'intelligence qui opère chez le poète; c'est cette faculté beaucoup plus délicate qui fait que celui qui aime sent chaque petit changement d'humeur, chaque variation des dispositions chez l'aimé. Là, comme partout, l'amour est la source de l'intelligence. Et celui dont le cœur est froid, dans son apathie, ne voit même pas les signes dans le soleil et dans la lune. Pour lui, le jour du jugement arrive, comme un voleur vient dans la nuit, et le trouve en chemise et dans toute la nudité de son âme.

*
* *

C'est un des souvenirs que j'ai gardés, c'est un des soirs que je me rappelle. L'autre souvenir, l'autre soirée est une réunion d'étudiants, une de ces séances de discussion qu'un vieux sage avait coutume d'appeler « variété philosophique ».

Mais dans cette réunion, il arriva qu'une femme parla. Non, elle ne parla pas, elle rendit témoignage. Sur sa vie passée et sur sa vie actuelle, sur l'opposition entre ce passé et ce présent, sur la révolution complète qui s'était faite en elle. Tous écoutaient, saisis par le feu qui émanait de sa personnalité, de la voix que nous avions tant de fois entendue au théâtre, et qui si simplement, si doucement pouvait dire les mots qui vont au cœur... Et Anna Larssen, l'illustre comédienne, finit en disant quelque chose qui nous fit *tous* (je dis sûrement *nous tous*) secouer la tête. Elle parla de grandes choses qui venaient et qui étaient tout à fait proches... « Les prédictions », fit-elle en terminant, « ne vont pas au delà de 1915. »

Le blanc vieillard, malade, qui, au moment où la guerre éclata, était assis sur la chaire

de Saint Pierre, n'était pas loin de partager la foi de l'artiste danoise. Déjà en 1904, dans sa première encyclique, il exprima sa conviction que « l'homme de péché », le « sans loi », l'ennemi personnel de Dieu, qui se révèlerait à la fin, était déjà né...

Et une chose est certaine... ce qui arrive aujourd'hui dans le monde n'est jamais arrivé auparavant. Depuis l'aurore de la civilisation, jamais l'humanité n'a été en guerre d'une rive à l'autre du Pacifique, de la Nouvelle-Zélande à Novaja Zemlja. C'est si nouveau, si grand, si impressionnant, si peu naturel, si surnaturel que personne ne peut supporter cette pensée. Celui qui la veut soutenir en meurt d'horreur, comme Pie X sur le trône pontifical ou un peu plus tard Robert Hugh Benson, en Angleterre. Car c'est comme si une main gigantesque serrait le globe terrestre pour en faire sortir du sang. Et dans quel abîme, de lumière ou de flamme, tombera le globe quand la main le lâchera?

VIA CRUCIS

C'est un chemin de croix dur et abrupt que suit le peuple allemand, le grand bienfaiteur du monde civilisé et le libérateur sublime. Dans les ténèbres du Vendredi saint on entrevoit la clarté du matin de Pâques, dans les heures sombres de la guerre, les oriflammes du triomphe. A présent encore la croix pèse sur ses épaules, il souffre encore le plus cruel des Golgotha.

Le chapelain de la cour, M. Stipberger (Munich).

(*Un mot aux femmes allemandes.*)

I

« Celui qui veut vivre avec cette pensée mourra d'horreur... »

C'est ce que j'avais écrit l'année dernière, peu de jours après que la guerre eut éclaté. Et je ne voulais pas mourir... Je me cachai bien loin, je me cachai derrière toutes les montagnes bleues, je me réfugiai dans les siècles lointains... Je m'asseyais dans la tranquille et fraîche bibliothèque et je copiais, commodément et à loisir, un vieux manuscrit; je faisais des promenades sentimentales dans des sentiers où autrefois j'avais été heureux et où je rêvais de l'être encore une fois, encore une dernière fois, de jouir encore un peu du soleil d'octobre avant la pluie de novembre et les ténèbres de décembre...

Un jour, deux lettres tombèrent sur ma table comme deux bombes.

L'une contenait « L'Appel au monde civilisé » des 93 intellectuels allemands. Mon jeune ami Peter Schindler a écrit dans un journal danois

qu'il « avait vu ce manifeste dans ma corbeille à papier à Sienne ». Il est vrai; l'importance du document ne m'a pas tout de suite frappé; j'avais cru que c'était une réclame commerciale. Mais Schindler ne savait pas que je l'avais repêché et que je l'avais serré comme on serre la pièce importante d'un dossier.

La seconde lettre était écrite par un de mes amis belges. Je ne le nomme pas, mais je transcris ce qu'il m'écrivit quand je lui eus envoyé mon article sur « la Cloche Roland » traduit en flamand :

« Cher ami,

« Je suis heureux d'avoir une fois encore de vos nouvelles. Depuis que l'épreuve a été envoyée à la Belgique, j'ai souvent pensé à vous et à votre patrie qui a plus d'un point de ressemblance avec la mienne.

« Vous ne pouvez pas vous faire une idée des horreurs qui ont été commises en Belgique par un peuple qui s'était engagé à nous protéger. Notre pays à qui on ne peut *rien* reprocher a été ravagé par le feu et par le fer, par des hordes bestiales qui ont tué nos prêtres, profané nos églises et outragé nos femmes. Mal-

gré tout, nous n'avons pas perdu courage, car nous avons confiance en Dieu et en notre bon droit. Le dernier mot de cette affaire ne peut pas, ne doit pas appartenir à une nation qui représente le pouvoir brutal et pour qui un traité n'est pas autre chose qu'un chiffon de papier que l'on déchire quand il ne vous est pas utile de le respecter.

« Avec un cordial salut de vos amis qui sont entourés de mort et de ruines de toutes parts, je suis

« Votre dévoué,

« N. N. »

Voilà la lettre belge.

Après « l'Appel au monde civilisé » m'arriva un livre intitulé « Die Wahrheit über den Krieg » (La Vérité sur la guerre), Berlin 20 septembre 1914, publié par dix personnalités importantes de Berlin. Je notai parmi les auteurs le « socialiste chrétien » Naumann, les leaders du Centre Mathias Erzberger et le comte von Oppersdorff, l'écrivain militaire comte Ernst de Reventlow, l'écrivain politique Paul Dehn, le professeur docteur Francke (probablement l'économiste Ernst Francke), un banquier, un docent dans une école supérieure de commerce.... Cette liste d'auteurs me donna

l'impression que j'avais devant moi un ouvrage compétent, travail d'une froide raison et je me réjouis d'arriver, d'une façon commode, à connaître « la vérité sur la guerre ». Le livre n'a que 168 pages.

Du côté belge aussi m'arrivèrent, peu après, des documents à l'appui des affirmations contenues dans la lettre de mon ami et qui étaient évidemment osées! « Comment, me disais-je, les Allemands se seraient mis à tuer des prêtres belges, à profaner des églises belges, à outrager des femmes belges? » J'ouvris tout de suite « l'Appel au monde civilisé ». Dieu soit loué! Il y était dit que ce n'était pas vrai. « *Es ist nicht wahr* que la vie et les biens des citoyens belges aient été pris par nos soldats hors la plus amère nécessité. » On voit, me dis-je à moi-même, que « pas le moindre des biens, pas la vie d'un seul Belge » n'a été *kaput*, à moins naturellement que les soldats n'aient eu besoin de se défendre. Moi aussi je me défendrais s'il venait des voleurs chez moi, pourvu que j'aie la force et des armes (et Dieu soit loué, les Allemands ne manquent pas d'armes). Je pensais à mes bons amis d'Anvers, au vieux monsieur X... chez qui j'avais encore dîné il y avait si peu de temps! Il avait pourtant l'air si bon

et gentil, le vieux monsieur... un vrai type à la Dickens avec ses yeux bleus, son visage rouge et robuste, ses favoris et ce sourire qui gagnaient les cœurs! Je savais qu'à présent il avait perdu sa fortune, que les bombes étaien tombées sur sa maison et dans son jardin, que tout était en ruines autour de lui, que ce n'était que par un miracle que la mort l'avait épargné, un obus ayant éclaté dans son cabinet de travail deux minutes après qu'il l'eut quitté. Oui, oui, l'apparence trompe! Penser qu'un homme si excellent d'apparence avait pu (comme le disait l'Appel) « tirer » sur les « paisibles Allemands » d'un endroit caché, « achever les blessés » et « tuer les médecins dans leurs fonctions de miséricorde ». C'était encore une chance que j'aie pu sortir tout entier de sa maison!

Ce fut en de telles pensées que j'ouvris ce qui m'avait été envoyé par les Belges. Les documents belges n'étaient pas contenus dans un seul volume, c'était une vraie bibliothèque. Je les regardai avec méfiance. C'est bien, me dis-je, de ces « mensonges et calomnies » avec lesquels de méchantes gens essaient de salir « la cause de l'Allemagne » dans cette lutte pour l'existence qui a été imposée à ces honnêtes citoyens. Hélas, oui, c'est un monde méchant que

celui dans lequel nous vivons! Mais, la justice avant tout, *audiatur et altera pars*. Et je fis un petit tas de ces livres de l'autre côté de la table. Du côté opposé il y avait déjà « L'Appel au monde civilisé » et « La Vérité sur la guerre ». Ici les titres sont nombreux et j'avoue que c'est avec effroi que je pensais qu'il me faudrait lire tout cela pour savoir comment les Belges présentaient les choses. Les preuves allemandes étaient si parfaitement condensées!... Six fois « Ce n'est pas vrai », et dans l'autre volume, environ 170 pages.

Donc les titres.... (par erreur ou avec dessein il y avait quelques « calomnies et mensonges » *français* parmi les livres belges) :

Rapport sur la violation du droit des gens en Belgique. Paris et Nancy, 1915 (édité par la commission d'enquête sur la violation des règles du droit, avec préface de J. Van den Heuvel (1).

Les Atrocités allemandes en Belgique. Recueil des rapports officiels.... présentés à M. Carton de Wiart par la commission d'enquête instituée par le Gouvernement Belge sur la violation des règles du droit des gens, etc. (Paris, 1914).

(1) Traduit en danois.

Emile Waxweiler : *La Belgique neutre et loyale* (Lausanne, 1915) (1).

Emile Brunet : *Calomnies allemandes. « Les conventions anglo-belges »*. Paris.

Pierre Nothomb : *La Belgique martyre* (Paris, 1915). — *Les Barbares en Belgique* (Paris, 1915).

Augustin Mélot : *Le martyre du clergé belge.*

Marius Vachon : *Les villes martyres de France et de Belgique* (Paris, 1915).

L.-H. Grondijs : *Les Allemands en Belgique. Témoignage d'un neutre* (Paris, 1915).

Hervé de Gruben : *Les Allemands à Louvain.* Lettre-préface de Mgr Simon Deploige (Paris, 1915).

Raoul Narsy : *Le Supplice de Louvain.* Faits et documents (Paris, 1915).

Sur la France :

Documents diplomatiques 1914. *La guerre européenne. Pièces relatives aux négociations qui ont précédé les déclarations de guerre de l'Allemagne à la Russie (1er août 1914) et à la France (3 août 1914)* Paris, 1915.

(1) Traduit en allemand et en danois.

Les atrocités allemandes. Rapport officiel..... présenté..... le 7 janvier 1915. (Ouvrage correspondant à l'ouvrage belge sur les atrocités allemandes en Belgique.)

Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé. Cet ouvrage, comme celui de M. Vachon, cité ci-dessus, est illustré et il est basé sur les rapports du sous-secrétariat des Beaux-Arts français. Il répond à « l'Appel au monde civilisé » (ou le réfute, si l'on aime mieux), étant publié par un groupe d'intellectuels, groupe qui compte les noms de France les plus connus. Parmi les Allemands qui en appellent nous trouvons : Behring, Bode, Lujo Brentano, Justus Brinkmann, Defregger, Dehmel, Ehrlich, Eucken, Ludwig Fulda, Haeckel, Harnack, Hauptmann, Wilhelm Hermann, Humperdinck, Max Klinger, Naumann, Ostwald, Max Reinhardt, Röntgen, Sudermann, Hans Thoma, Karl Vollmöller, Felix Weingartner, Wilamowitz, Windelband, Wundt ; c'est, en un mot, une mobilisation de *tout ce qui a de la valeur* dans l'empire allemand. Les accusations françaises (car la France *accuse*, tandis que l'Allemagne *se défend contre les accusations*) sont envoyées au monde civilisé par Mme Juliette Adam, Paul Adam, Antoine, Maurice Barrès, Bartho-

lomé, Jean Béraud, Albert Besnard, Léon Bonnat, Elémir Bourges, Boutroux, Carolus-Duran, Paul Claudel, Georges Clemenceau, Dagnan-Bouveret, Claude Debussy, J. Ernest-Charles, Emile Faguet, Camille Flammarion, André Gide, Guitry, Paul Hervieu, Francis Jammes, Henri Lavedan, Pierre Loti, Paul Margueritte, Mercié, Octave Mirbeau, Mme de Noailles, Rachilde, Raffaelli, Odilon Redon, Jean Richepin, Rodin, Roll, J.-H. Rosny, Rostand, Saint-Saëns, Signac, Viélé-Griffin, Willette.

Il faut ajouter encore le livre publié par Mgr Alfred Baudrillart: *La guerre allemande et le catholicisme* (Paris, 1915), avec préface du cardinal Amette et auquel ont collaboré Georges Goyau, François Veuillot et d'autres auteurs catholiques. Un album contenant des illustrations particulièrement instructives y est joint.

Il y a encore *La Cathédrale de Reims* de A. Demar-Latour et *La Basilique dévastée* de Vindex. Louis Dimier : *L'Appel des Intellectuels allemands* (Paris, 1915).

II

Je commençai à lire ces volumes. Je parlai de l'affaire à quelques-uns de mes amis, j'y fis allusion aussi dans mes lettres : en tous cas on sut, parmi mes connaissances proches ou éloignées, que je m'occupais de la guerre, car on m'envoya, dès lors, un grand nombre de publications sur ce sujet. C'est ainsi que je trouvai un jour dans mon courrier une petite feuille volante d'un caractère religieux : « *Ein Wort an die deutschen Frauen* » (Un mot aux femmes allemandes). L'auteur, chapelain de la cour de Munich, « Kgl. confessionarius » de Bavière, un homme qui occupe une grande situation et dont les paroles ont de l'importance, a le don, hélas ! si rare, de dire beaucoup de choses en peu de mots. Ainsi, il résume l'*essence* des méthodes de guerre allemandes par ces quelques phrases saisissantes et caractéristiques, qui m'ont servi d'épigraphe pour ce chapitre : « C'est un chemin de croix dur et abrupt que suit le peuple allemand, le grand bienfaiteur du

monde civilisé, et le sublime libérateur. Dans les ténèbres du Vendredi saint, on entrevoit la clarté du matin de Pâques, dans les heures sombres de la guerre, les oriflammes du triomphe. A présent encore, la croix pèse sur ses épaules, il souffre encore le plus dur des Golgotha. »

Un ecclésiastique allemand, dont les paroles sont reproduites mille et mille fois (je lis sur l'exemplaire que j'ai devant moi : « 7-8 mille ») compare donc le peuple allemand à *Notre-Seigneur Jésus-Christ* lui-même et assimile la guerre que fait aujourd'hui le peuple allemand, non seulement d'une façon active (le contexte le montre) à une croisade, mais d'une façon passive, souffrante, à une *Via Crucis*. Un prêtre catholique, qui croit sincèrement que Jésus de Nazareth était le Dieu éternel et qu'il a porté sa croix pour délivrer le monde, nous dit, à nous qui l'ignorons, que le peuple allemand, comme un nouveau Christ, suit ce même chemin de croix menant au Golgotha. Dans une parfaite imitation du Maître, le peuple allemand se voue à toutes les souffrances de la crucifixion pour le bien de l'humanité et pour la délivrance du monde civilisé. Combien ne doit-on pas être fier d'être Allemand et de pou-

voir dire de soi-même les paroles du Fils de Dieu : « C'est mon corps qui a été rompu pour vous, c'est mon sang qui est répandu pour vous. » Le peuple allemand gravissant le chemin de croix, flagellé, bafoué, couronné d'épines..., le peuple allemand doux comme un agneau conduit à la boucherie, le peuple allemand cloué à la croix, souffrant des douleurs indicibles, désaltéré avec du vinaigre et du fiel, et finalement, quand il a tout souffert héroïquement, quand le sacrifice est achevé et le salut du monde assuré, penchant la tête en disant : « Tout est consommé ! » O peuple allemand, peuple patient, peuple souffrant, peuple crucifié, libérateur du monde, nous penchons la tête silencieusement recueillis, remplis de vénération pour la croix sur laquelle tu as voulu souffrir, toi « grosser Wohltäter und hochsinniger Befreier der Kulturwelt », toi, bienfaiteur et sublime libérateur du monde civilisé !

Et maintenant aussi, nous comprenons pourquoi, si nous ne le comprenions pas déjà, pourquoi les 93 grands hommes de la science allemande ont lancé dans le monde leur sextuple « Ce n'est pas vrai. » Tout le monde sait, pour l'avoir appris dans l'Evangile, comment les ennemis du Christ le poursuivirent

de leurs calomnies, de leurs mensonges et de leurs faux témoignages. « Il est possédé », disaient-ils, « C'est un Samaritain », « il blasphème ». Les ennemis du *nouveau* Christ ne sont pas meilleurs; il est dit dans « l'Appel au monde civilisé », qui résonne d'une manière biblique : « (Nos ennemis) font de faux témoignages contre nous. » Sur ce terrain, la défense commune du commun seigneur et maître, les ecclésiastiques catholiques et protestants peuvent marcher de pair en Allemagne, Harnack et Hermann avec Ehrhard et Merkle. Ils se rencontrent aussi avec les libres-penseurs et les incroyants, avec Ostwald et Haeckel, avec Dehmel et Hauptmann. Ils s'unissent tous dans leur foi en le peuple allemand, le peuple que, nous autres, spectateurs de la grande tragédie, nous voyons si nettement marcher sur les traces du Christ et renouveler sous nos yeux le martyre du Vendredi saint. « Il n'est pas vrai » qu'il en soit autrement.

Mais il est temps de savoir ce dont les *faux témoins* accusent le peuple allemand. « L'Appel au monde civilisé » compte six chefs d'accusation, six faux témoignages.

LES FAUX TÉMOIGNAGES

« Nous ne pouvons pas arracher des mains de nos ennemis l'arme empoisonnée du mensonge qu'ils emploient contre nous. Nous ne pouvons que crier au monde qu'ils rendent faux témoignage contre nous. »

(Appel au monde civilisé.)

I

Le premier faux témoignage et le premier « Il n'est pas vrai »

Comme représentants de la science et de l'art allemands devant le monde civilisé tout entier, nous élevons une protestation contre les mensonges et les calomnies au moyen desquels nos ennemis s'appliquent à salir la pure cause de l'Allemagne dans le combat livré pour l'existence auquel nous avons été contraints. La bouche d'airain des événements a réfuté les bruits qu'on répandait de défaites subies par l'Allemagne. Il a fallu trouver autre chose, et l'on s'est mis avec ardeur à fausser le caractère des faits et à rendre notre conduite suspecte. C'est contre ces machinations que nous protestons à haute voix, et cette voix est la voix de la vérité (1).

(1) Wir, als Vertreter deutscher Wissenschaft und Kunst, erheben vor der gesamten Kulturwelt Protest gegen die Lügen und Verleumdungen, mit denen unsere Feinde Deutschlands reine Sache

1) Il n'est pas vrai *que l'Allemagne ait provoqué la guerre. Ni la nation, ni le gouvernement, ni l'Empereur ne l'ont voulue. Jusqu'au dernier moment, jusqu'aux limites du possible, l'Allemagne a lutté pour le maintien de la paix. Le monde entier n'a qu'à juger d'après les preuves que lui fournissent les documents authentiques. Maintes fois, pendant son règne de vingt-six ans, Guillaume II s'est affirmé comme protecteur de la paix universelle; assez souvent, nos adversaires eux-mêmes l'ont reconnu. Oui, ce même empereur, qu'à présent ils osent appeler Attila, a été pendant de longues années l'objet de leurs railleries à cause de son amour de la paix. Ce n'est que lorsqu'il fut menacé par de grandes puissances guettant aux frontières de trois côtés, et attaqué par elles, que notre peuple s'est levé comme un seul homme* (1).

in dem ihm aufgezwungenen schweren Daseinskampfe zu beschmutzen trachten. Der eherne Mund der Ereignisse hat die Ausstreuung erdichteter deutscher Niederlagen widerlegt. Um so eifricher arbeitet man jetzt mit Entstellungen und Verdächtigungen. Gegen sie erheben wir laut unsere Stimme. Sie soll die Verkünderin der Wahrheit sein.

(1) *Es is nicht wahr,* dass Deutschland diesen Krieg verschuldet hat. Weder das Volk hat ihn gewollt, noch die Regierung, noch der Kaiser. Von deutscher Seite ist das Äusserste geschehen ihn abzuwenden. Dafür liegen der Welt die urkundlichen Beweise vor. Oft genug hat Wilhelm II in den 26 Jahren

Ainsi parle donc la voix de la vérité, ainsi parlent les annonciateurs de la vérité.

Il n'est pas vrai que l'Allemagne soit responsable de cette guerre. Ni le peuple, ni le gouvernement, ni l'empereur ne l'ont voulue. Nous avons fait les plus grands efforts pour l'empêcher. Ce ne fut que lorsque nos ennemis tout puissants, qui nous guettaient aux frontières, nous attaquèrent de trois côtés, que nous tirâmes l'épée du fourreau.

Ainsi parlaient les 93, ainsi parla également l'empereur allemand le jour où les troupes allemandes franchirent la frontière belge : « Dans la nécessité, avec une conscience pure et une main pure, nous prenons l'épée... Selon l'exemple de nos pères, fermes et fidèles, sévères et chevaleresques, humbles devant Dieu et prêts à combattre l'ennemi, nous nous confions à l'éternelle Toute-Puissance (1) ». C'est avec de telles paroles que l'Allemagne commença son chemin

seiner Regierung sich als Schirmherr des Weltfriedens erwiesen; oft genug haben selbst unsere Gegner dies anerkannt. Ja, dieser nämliche Kaiser, den sie jetzt einen Attila zu nennen wagen, ist jahrzehntelang wegen seiner unerschüttlichen Friedensliebe von ihnen verspottet worden. Erst als eine schon lange an den Grenzen lauernde Übermacht von drei Seiten über unser Volk herfiel, hat es sich erhoben wie ein Mann.

(1) Die Wahrheit über den Krieg, page 7.

de croix, ainsi parlait le peuple allemand la veille de sa Passion.

« Il n'est pas vrai que l'Allemagne soit responsable de cette guerre. Ni le peuple, ni le gouvernement, ni l'empereur ne l'ont voulue. »

La voix de la vérité a parlé, et je la crois. Et puisque néanmoins la guerre a éclaté, c'est alors que les autres l'ont voulue. Et qui étaient ces autres, les 93 le disent clairement; ce sont les puissances qui guettaient aux frontières et qui, de trois côtés, attaquèrent le peuple allemand. Alors se leva « comme un seul homme » le peuple allemand.

L'Allemagne fut attaquée de trois côtés... sur trois frontières. Je prends une carte; je regarde les frontières allemandes.

Comme de juste, je commence du côté du Danemark... mais ce n'était pas nous. Pas cette fois-ci... nous n'avons attaqué personne depuis 1864; une fois nous a suffi.

Alors voilà la Russie. Je relis encore l'Appel, j'étudie chaque ligne, chaque mot, chaque iota, comme si j'avais affaire à un manuscrit du *Supplementum Legendae beatae Katerinae de Senis*. 93, cela donne un si gros calibre intellectuel, c'est un 420 spirituel, me dis-je, il faut les croire! Donc encore une fois : « Ce n'est

que lorsque nos ennemis tout puissants qui, depuis longtemps déjà, de trois côtés, nous guettaient, nous attaquèrent... » Ces mots ne laissent place à aucun doute. Mais le sens, le sens?

C'est bon! Il ne faut pas trop se tourmenter;
Là même où le sens manque,
Un mot vient au moment opportun!

Mais justement je me tourmente pour trouver le sens; sous le mot, il doit bien être là! D'autre part, il y a un fait, c'est que l'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie le 1er août 1914 et que, jusqu'à ce jour, pas un seul Moscovite n'avait attaqué le Michel allemand.

Donc je poursuis mes recherches pour savoir quels sont les hommes qui ont assailli, au centre de l'Europe, un peuple paisible et de haute culture. Je trouve l'Autriche, mais l'Autriche est l'alliée de l'Allemagne. Je découvre la Suisse, mais la petite Suisse n'a évidemment jamais songé à poignarder quelqu'un. Alors, je tombe sur la France. Ah! voilà Kalurius! (1).

Mais là encore je me trompais, car ce n'est pas la France qui a attaqué l'Allemagne, c'est l'Allemagne qui a attaqué la France; le 3 août,

(1) Terme facétieux usité en Danemark. On l'emploie pour désigner sans la nommer une personne plus ou moins coupable. (*Note du traducteur.*)

elle lui a déclaré la guerre. Et déjà le 2 août, donc en temps de paix, une patrouille allemande du 14e corps franchit les frontières... Un seul homme revint vivant! Le chancelier de l'Empire l'annonça même au Reichstag (1). En même temps il pensa assurément avoir vu « des aéronautes (français) » sur l'Allemagne et de plus « des patrouilles de cavalerie et des compagnies françaises qui firent irruption en Alsace-Lorraine ». Un document allemand postérieur parle de « masses d'avions français qui survolèrent les territoires neutres de la Belgique et du Luxembourg pour pénétrer dans notre pays ». Sans qu'il y ait eu déclaration de guerre, ces aéronautes arrivèrent dans l'Allemagne méridionale où ils bombardèrent des « villes ouvertes ». Des détachements français en même temps occupaient des localités *(Ortschaften)* allemandes, oui, « un grand nombre d'officiers français, déguisés en officiers allemands essayèrent de traverser la frontière hollandaise-allemande pour venir mettre la ruine en pays allemand (2). » C'est bien heureux que les officiers aient été éconduits. Dieu sait ce qui sans cela serait arrivé! Et les villes bombardées dans l'Allemagne

(1) (2) *L. c.*, pages 12, 28, 39.

du Sud (l'Allemagne du Sud est si grand!), il ne leur a pourtant été fait aucun dommage? Et les « localités » que les Français agressifs qui étaient si prêts occupèrent avant même que la guerre n'éclatât? Ils se donnèrent beaucoup de peine pour les conquérir encore après que la guerre eut éclaté ; ils les auraient dû garder. Mais il y a encore de la justice dans le monde. « Der gute alte Gott lebt noch! » Le bon Vieux Dieu est toujours vivant! Ce ne fut pourtant pas la France qui sortit du bois sombre pour manger le petit chaperon rouge!

Alors, il n'y a plus beaucoup de choix. Il est tout à fait vrai que l'Angleterre a déclaré la guerre à l'Allemagne. Il ne déplaît pas à l'Angleterre de se conduire autrement que les autres, c'est évidemment original. Mais l'Angleterre n'a pas avec l'Allemagne de frontière commune. Et la reine Wilhelmine jusqu'à ce jour vit en paix avec l'empereur Guillaume. Il ne reste donc que la *Belgique!*

C'est réellement peu d'arrêter un voleur quand on a couru après trois; mais pareille chose arrive même à la police. Il vaut d'ailleurs mieux prendre un voleur au collet que d'en voir ramper deux sur un toit où personne ne peut les atteindre.

Donc c'est la Belgique, la grande puissance qui guettait. C'est la Belgique qui a franchi les frontières allemandes, c est la Belgique, la grande, forte Belgique qui a fait irruption dans la petite Allemagne neutre parce qu'il lui fallait la voie libre, c'était une nécessité! La Belgique fit irruption en Allemagne, dont elle avait d'ailleurs en son temps garanti la neutralité, qu'elle avait promis de défendre. La Belgique, de son poing ganté de fer, repoussa l'armée allemande héroïque, mais moins nombreuse. La Belgique entra victorieusement à Aix-la-Chapelle, et quand les habitants de la ville, qui mettent leur liberté au-dessus de tout, se défendirent, les Belges rasèrent la ville impériale au niveau de la terre et mirent le feu à la cathédrale dont les voûtes s'élèvent au-dessus du tombeau de Charlemagne. Ensuite l'armée belge marcha victorieusement sur Cologne, bombarda la ville et tira sur sa cathédrale gothique que nous aimons tous; ils la réduisirent en cendres, ainsi que Saint-Géréon, les Saints Apôtres, et Sainte-Marie-au-Capitole. C'est ainsi que les choses se passèrent... ou ne se passèrent-elles pas ainsi?

Et s'il en fut autrement, où sont alors les trois brigands qui attaquèrent l'Allemagne pre-

nant ses vacances d'été dans les bois de la Kultur? Les 93 les ont vus. Mais où, en quel lieu?

Remarque
sur le premier « Il n'est pas vrai »

« Cet empereur que ses adversaires osent maintenant appeler un Attila. »

C'est une accusation que les 93 ne doivent pas seulement faire porter sur ses adversaires. Il y a quinze ans, mais naturellement il est indélicat de remonter si loin dans le passé d'un homme, donc le 27 juillet 1900, furent envoyées pour châtier la Chine des troupes sous la conduite du prince Henri. A cette occasion, l'empereur Guillaume publia un ordre du jour qui fit sensation et provoqua de nombreux commentaires dans la presse, en Danemark un article de Georg Brandes. Guillaume II avait dit à ses troupes :

« Soldats, quand vous rencontrerez l'ennemi, écrasez-le. Pas de pardon, pas de prisonniers! Vous agirez à votre gré contre ceux qui tomberont entre vos mains! Que l'on craigne le nom allemand comme autrefois on a craint celui d'Attila et des Huns! »

Evidemment l'empereur Guillaume n'a jamais pensé que ses paroles fussent si méchantes. Il n'y peut rien s'il y a des gens qui prennent tout au pied de la lettre. Il faut entendre ces paroles impériales de la bonne manière, comme les calculs de Trine Rar dans « Les Dupes du 1er Avril (1) ». Il est facile de comprendre que, lorsque l'empereur parle de Huns et d'Attila, il veut dire que les cerises valent quatre sous la livre. N'en est-il pas ainsi, Monsieur le conseiller privé, professeur, docteur von Zierlich?

(1) Pièce d'un écrivain danois, J. L. Heiberg, où Zierlich, le maître d'école, explique et excuse toutes les fautes de ses élèves, parmi lesquelles se trouve Trine Rar, aux parents étonnés de la façon dont il instruit leurs filles.

II

Le second faux témoignage et le second « Il n'est pas vrai »

2) Il n'est pas vrai *que nous ayons violé criminellement la neutralité de la Belgique. Positivement la France et l'Angleterre avaient résolu de la violer. Positivement la Belgique y consentait. C'eût été nous anéantir nous-mêmes que de ne pas les devancer* (1).

« La voix de la vérité » parle de nouveau.

Oui, je le comprends parfaitement bien. Sur un banc du parc, il y avait un porte-monnaie ; il contenait de l'argent et il était là oublié. Personne qui pût vous apercevoir, encore moins un agent de police. Et, ma foi, je pris le porte-

(1) 2) *Es ist nicht wahr*, dass wir freventlich die Neutralität Belgiens verletzt haben. Nachweislich waren Frankreich und England zu ihren Verletzung entschlossen. Nachweislich war Belgien damit einverstanden. Selbstvernichtung wäre es gewesen, hnen nicht zuvorzukommen.

monnaie, sans quoi du reste un autre l'eût sûrement pris. Et j'avais tant besoin d'argent. « D'une main pure et avec une conscience pure », je saisis le porte-monnaie. Car, ainsi que l'a dit le chancelier au Reichstag : « Nous avons été forcés de nous placer au dessus de la protestation justifiée du gouvernement belge. Le tort que nous faisons là — je suis sincère — ce tort nous chercherons à le réparer quand nous aurons atteint notre but militaire. Celui qui se trouve dans une situation pareille à la nôtre et combat pour ce qui lui est le plus cher ne peut penser qu'à la manière dont il s'en tirera » (1).

J'ai bien l'intention, quand j'aurai de l'argent, de remettre le porte-monnaie sur le banc dans l'état où il était quand je l'ai pris. Il ne manquera pas un sou, pas un liard ; on sait ce que c'est que l'honnêteté ! Et, je l'espère, le porte-monnaie n'aura pas fait défaut à son propriétaire. J'espère aussi que celui-ci passera près du banc et le retrouvera. En tous cas, je payerai le compte de l'hôtel, sinon j'aimerais autant me suicider tout de suite. Et lorsqu'on « combat pour ce que l'on a de plus cher » (l'existence), on s'en tire comme on peut.

(1) *L. c*, page 13.

Quelqu'un aurait peut être plaisir à savoir ce que contenait le paragraphe auquel se fiait la Belgique et au-dessus duquel se mit l'Allemagne? Cela peut avoir son intérêt en Danemark où nous nous sommes fiés aussi à un paragraphe (1). Le nôtre était le paragraphe V, celui des Belges était le paragraphe VII ; ils ont une égale valeur pour les Allemands. L'Allemagne (alors la Prusse), pour signer la garantie de neutralité belge, était représentée par un Bülow. Les quatre autres Etats signataires étaient l'Autriche, l'Angleterre, la France et la Russie.

En 1815 les cinq mêmes puissances avaient reconnu la neutralité de la Suisse. La position européenne de la Belgique, qui a tant de points communs avec la République helvétique, fut assurée de la même façon neuf ans après qu'elle fût devenue un Etat. Par

(1) Allusion à un article du Traité de Prague entre la Prusse et l'Autriche qui termina la guerre de 1866 dont l'origine avait été l'attribution des duchés de Slesvig et de Holstein conquis sur les Danois en 1864 par les deux puissances réunies. Par cette clause, insérée sur l'intervention de la France, les populations du Slesvig septentrional devaient être appelées à exprimer par « un vote librement émis » leur désir d être rendues au Danemark. Ce paragraphe, qui n'a jamais été exécuté (en 1878 Bismarck obtint facilement de l'Autriche, par une convention spéciale, qu'elle y renonçât), est encore aujourd'hui la base juridique des revendications des Danois en Slesvig. (*Note du traducteur.*)

ce traité, les grandes puissances garantirent *l'état indépendant et éternellement neutre* de la Belgique avec les limites qu'elle avait au moment du traité. En revanche, la Belgique est forcée de conserver elle-même sa neutralité à l'égard de tous les autres Etats. La Belgique ne doit pas faire la guerre ni seule ni avec les autres Etats; elle n'a ce droit, ce devoir même, que dans un cas, *si sa neutralité est violée*. Si ce n'avait pas été le sens des traités, l'Etat neutre aurait pu tout simplement désarmer et s'endormir sur l'oreiller du pacifisme. Mais ni la Belgique ni la Suisse ne l'ont fait; ces deux pays ont regardé comme nécessaire d'entretenir une armée forte et de construire de redoutables forteresses.

Au congrès de la Haye en 1907 la question de la neutralité fut discutée et tranchée en principe. La convention de la Haye du 18 octobre déclare expressément que l'Etat neutre peut se défendre, même avec les armes, contre une atteinte faite à sa neutralité, sans que cette défense puisse être considérée comme *un acte hostile* (1).

(1) Ne peut être considéré comme un acte hostile le fait, par une puissance neutre, de repousser, même par la force, les atteintes à sa neutralité. Conv. de la Haye du 18 octobre 1907, art. 10.

Jusque-là on avait regardé comme permis qu'une puissance neutre laissât traverser son territoire par les armées des nations belligérantes, pourvu qu'elle autorisât également les deux parties à le faire. Cette pratique engendrait des abus (un des belligérants pouvait être favorisé) et de plus elle n'était pas juste (en cela qu'une des deux puissances belligérantes pouvait seule avoir avantage à traverser le pays neutre, l'autre n'en avoir pas besoin). La conception moderne et plus sévère est par conséquent que la *neutralité oblige le pays neutre à ne pas permettre le passage des puissances belligérantes.* Cette idée a trouvé son expression dans la convention de la Haye en 1907 ; il y est dit qu'un pays neutre ne peut *pas* laisser traverser son territoire par des troupes ou des transports (*convois*). Déjà pendant la guerre de 1870-71 la Suisse avait agi d'après ce principe en désarmant l'armée de Bourbaki (1).

Oui, disent les 93, nous connaissons bien cette doctrine, nous pouvons aussi étaler notre science,

(1) « Le principe juste est celui du refus absolu aux deux parties, dans tous les cas. C'est la seule solution qui soit conforme à l'impartialité. Et le neutre doit empêcher le passage réellement. » Rivier : *Principes du droit des gens*, II, 399. Voir aussi Geffcken dans *Handbuch des Völkerrechts*, de Holtzendorff, IV, 139. (Waxweiler : *La Belgique neutre et loyale*, p. 48 et 50.)

nous avons toute une bibliothèque où nous pouvons la trouver, soit dans Rivier, soit dans Holtzendorff. Mais, pour citer encore Mephistophélès, « grises, chers amis, sont toutes les théories ». Et nous savons, nous *savons*, vous dis-je, Messieurs, que la France et l'Angleterre étaient décidées à violer la neutralité de la Belgique, et nous savons de plus que la Belgique n'était pas opposée à *la* violation. Il en est comme de certaines filles vertueuses qui crient qu'elles ont été violées. Oui, par celui qu'il ne fallait pas, c'est pourquoi elles sont si scandalisées. Si c'eût été le bon, elles n'auraient rien eu là contre... Ah! Ah! Ah! Là-dessus, deux bocks! Buvons toujours un coup, Monsieur le conseiller intime! Avec la bière tout s'explique.....

Pour moi aussi, les choses commencent à s'expliquer. Naturellement quand je sais que d'autres ont l'intention de commettre une mauvaise action, par exemple de ne pas tenir leur parole, de prêter un faux serment et par conséquent de me faire tort, il n'est que juste que je les devance et que je trahisse mon serment. Par là je suis celui qui, à le voir en gros, *in concreto*, commet la transgression. Mais *in abstracto*, il est clair comme le soleil que *les autres sont en faute ;* avec leurs mauvais des-

seins (qu'ils n'ont pas toujours eu le temps de mettre à exécution) ils m'ont pour ainsi dire *forcé*, moi (qui suis l'honnêteté même, je puis le déclarer sans me louer), ils m'ont forcé à faire une mauvaise action. Ah ! quelle infamie ! Mais Dieu soit loué, ma conscience est pure, je puis lever la tête et crier au monde : « Ecoutez, peuples de la terre. Nous croyons dans un Dieu éternel et nous nous fions au jugement des hommes justes et sages. Car la voix de la justice franchit aussi le vaste Océan (1). »

Oui, elle franchit l'Océan, et malheur à vous, hypocrites et sépulcres blanchis, qu'elle soit entendue dit une voix, la voix de ce Dieu avec lequel vous jouez la mascarade la plus osée que le monde ait jamais vue ! (Mais tais-toi, mon cœur, la mesure de leur péché n'est pas encore remplie, les 93 anges du mensonge n'ont pas encore répandu sur la terre les six coupes de leurs démentis !)

Quand M. de Bethmann-Hollweg se leva au Reichstag et prit hardiment sur lui la violation

(1) *Die Wahrheit über den Krieg*, page 17. — « *Hört es Ihr Völker* », manifeste destiné particulièrement à l'Amérique. Il faut lire tout ce manifeste ampoulé et creux qui date de septembre 1914 pour savoir jusqu'où peut aller le manque d'honnêteté et l'art de se tromper soi-même qui est le manque d'honnêteté vis-à-vis de soi-même.

de droit commise au préjudice de la Belgique (et du Luxembourg), il dit pour s'excuser qu'il savait, que le gouvernement savait, que « *nous* savions que la France était prête à faire invasion » (en Belgique). Il ne dit pas que la Belgique aurait permis une pareille invasion..... Cela devait venir plus tard, avec la découverte de certains documents faite à Bruxelles. (Je parlerai tout à l'heure de cette découverte.) Le chancelier ajouta une parole remarquable ; il dit : « La France pouvait attendre, nous ne le pouvions pas ! » Donc, la France pouvait attendre, l'ennemi pouvait attendre, le gouvernement français avait même, toujours d'après M. Bethmann-Hollweg, « déclaré à Bruxelles qu'i respecterait la neutralité belge tant que l'adversaire la respecterait aussi ». En d'autres mots, la France *pouvait attendre*, la France *voulait* attendre. Mais l'Allemagne ne le pouvait pas, ne le voulait pas, et ne le fit pas non plus. En bon allemand : une grande puissance guettant à nos frontières..... attaqua notre pays.

*
* *

« Allons, allons, très honoré Monsieur ! Il y a assez d'ironie à présent », grasseye une voix

à mon oreille. « Nous la comprenons si bien, votre ironie, vous croyez peut-être qu'elle est sanglante! Mais vous oubliez, ou du moins vous faites comme si vous oubliiez l'*attaque de l'Angleterre*. La perfide Albion, ce peuple mercantile qui s'est jeté sur nous lorsque nous luttions déjà avec deux ennemis redoutables! L'Angleterre *nous* a déclaré la guerre, très honoré Monsieur, vous ne sortirez pas de là! Et c'est pourquoi, savez-vous, nous ne haïssons pas la Russie, ce bon gros ours qui danse au son de la flûte dont jouent les panslavistes et les assassins serbes, ni la France, cette noble France, cette chevaleresque France dont l'art a fait le sujet de tant de nos ouvrages distingués et bien documentés et dont les meilleurs poètes ont été connus chez nous, lus et estimés longtemps avant qu'ils ne le fussent dans leur propre patrie! C'est le cœur saignant que nous foulons au pied ce peuple de fine culture! Mais l'Angleterre, cette Angleterre sans conscience, froide calculatrice, hypocrite, l'Angleterre pour qui la guerre n'est qu'une affaire et qui n'a pour but que de ruiner un concurrent qui commençait à la gêner, l'Angleterre, l'Angleterre, *Gott strafe England! Hiddekk* autrement dit : *H*auptsache *i*st *d*ass *d*ie *E*ngländer

*K*eile *K*riegen! (L'essentiel est que les Anglais reçoivent une tripotée!) Vous ne connaissez pas le nouveau cri de guerre de l'Allemagne? Les initiales des mots forment ce mot nouveau. « Et ils ont reçu une tripotée! La *Lusitania*, honoré Monsieur! Ce jour-*là*, ils n'ont pas pensé à chanter : *There is a long, long way to Tipperary!* »

Ainsi parle l'Allemand, la moyenne des Allemands. Je le vois devant moi, blond, avec des lunettes d'or, des joues rouges et luisantes, essuyant la mousse de bière restée sur sa moustache blonde. Puis il disparaît dans l'épais nuage de tabac qui remplit la grande salle de la *Hofbräuhäus*... et dans le brouillard surgissent deux autres formes : deux hommes. Ils sont tous deux seuls dans une pièce richement meublée, un salon de réception dans un palais ou la pièce qui précède le cabinet du ministre.

Ils sont seuls tous deux ; c'est un soir d'été à Berlin, c'est le soir du 4 août de l'année 1914. Les troupes allemandes ont franchi la frontière belge à Gemmenich et elles ont sommé Liége de se rendre. De Bruxelles, le ministre d'Angleterre l'a télégraphié à Londres, de Londres on a informé l'ambassadeur d'An-

gleterre à Berlin, Sir E. Goschen, qui est là en face du chancelier de l'Empire.

Sir Goschen vient de voir le ministre des Affaires étrangères, M. de Jagow. Sir Goschen lui a demandé s'il n'était pas encore possible de retirer de Belgique les troupes allemandes et de reculer, au dernier moment, devant cette violation du droit. Mais M. de Jagow a dit *non*. Il le faut, a-t-il dit; la nécessité ne connaît pas de loi, a-t-il expliqué.

Alors, l'ambassadeur d'Angleterre s'est rendu chez le chancelier de l'Empire. Si l'Allemagne ne retire pas ses troupes de Belgique, il sera forcé de demander son passeport... et l'Angleterre devra tirer l'épée pour défendre la neutralité violée. L'Angleterre l'a promis en 1839, elle doit tenir sa promesse en 1914.

C'est un peu après sept heures du soir que les deux hommes d'Etat se rencontrèrent le 4 août 1914. Et je vais transcrire ici, dans sa simplicité et son calme si anglais, le compte-rendu saisissant qu'en a donné Sir Goschen, le 8 août, et qui se trouve dans le *Livre bleu* anglais.

Sir Goschen écrit : « Je dis ensuite (à M. von Jagow) que je désirais aller faire visite au Chancelier, car ce serait peut-être la dernière

fois que j'aurais l'occasion de le voir. Il me pria de le faire. Je trouvai le chancelier très agité. Son Excellence commença de suite une harangue qui dura environ vingt minutes. Il dit que la mesure prise par le Gouvernement de Sa Majesté britannique était terrible au dernier point; rien que pour un mot — « neutralité », un mot dont, en temps de guerre, on avait si souvent tenu aucun compte — rien que pour un bout de papier (*just for a scrap of paper*), la Grande-Bretagne allait faire la guerre à une nation de la même famille, qui ne demandait pas mieux que d'être son amie. Tous ses efforts en ce sens avaient été rendus inutiles par cette dernière et terrible mesure; la politique à laquelle, comme je le savais, il s'était voué depuis son arrivée au pouvoir, était tombée comme un château de cartes. Ce que nous avions fait était inconcevable; c'était frapper par derrière un homme au moment où il défend sa vie contre deux assaillants. Il tenait la Grande-Bretagne responsable de tous les terribles événements qui pourront se produire.

« Je protestai avec force contre cette déclaration, et je dis que, autant que lui-même et Her von Jagow avaient voulu me faire com prendre que, pour des raisons stratégiques,

c'était pour l'Allemagne une affaire de vie ou de mort d'avancer à travers la Belgique et de violer la neutralité belge, autant je voulais lui faire comprendre que c'était, pour ainsi dire, une affaire de « vie et de mort » pour l'honneur de la Grande-Bretagne de tenir son engagement solennel. Cet engagement était de faire, en cas d'attaque, son possible pour défendre la neutralité de la Belgique. Si ce pacte solennel n'avait pas été tenu, quelle foi aurait-on pu ajouter à l'avenir aux engagements pris par la Grande-Bretagne? Le Chancelier reprit : « Mais à quel prix ce pacte aura-t-il été tenu? Le Gouvernement britannique y a-t-il songé? » Je lui donnai à entendre aussi clairement que possible que la crainte des conséquences ne pouvait guère être considérée comme une excuse pour la rupture d'engagement solennel ; mais il était dans un tel état d'excitation, si évidemment démonté par la nouvelle de notre action et si peu disposé à entendre raison que je m'abstins de jeter de l'huile sur le feu en argumentant davantage (1). »

(1) Beaucoup de personnes souhaiteront certainement de lire le texte dans l'original. Je le transcris donc du *Livre bleu* anglais : *Great Britain and the European Crisis* (London 1914), N° 160.

Cet entretien historique est intéressant à plus d'un point de vue. On a l'impression qu'il a eu lieu, non entre deux hommes, mais entre un homme et une femme. L'un raisonne, l'autre répond par des arguments sentimentaux, prompt à l'injure, prompt aussi à se jeter au cou de son interlocuteur, « nous qui, cependant, sommes si bons amis! » et « peux-tu avoir le cœur de me faire une chose pareille? » Cette chose très simple que l'Angleterre, conformément aux trai-

I then said that I should like to go and see the Chancellor, as it might be, perhaps, the last time I should have an opportunity of seeing him. He begged me to do so. I found the Chancellor very agitated. His Excellency at once began a harangue, which lasted for about twenty minutes. He said thad the step taken by His Majesty's Government was terrible to a degree; just for a wod — « neutrality », a word which in war time had so often been disregarded — just fort a scrap of paper Great Britain was going to make war on a kindred nation who desired nothing better than to be friends with her. All his efforts in that direction had been rendered useless by this last terrible step, and the policy to which, as I knew, he had devoted himself since his accession to office had tumbled down like a house of cards. What we had done was unthinkable; it was like striking a man from behind while he was fighting for his life against two assailants. He held Great Britain responsible for all the terrible events that might happen. I protested strongly against that statement, and said that, in the same way as he and Herr von Jagow wished me to understand that for strategical reasons it was a matter of life and death to Germany to advance through Belgium and violate the atter's neutrality, so I would wish him to understand that it was, so to speak, a matter of « life and death » for the honour of Great Britain that

tés, comme elle doit le faire, comme il faut qu'elle le fasse, veut défendre la Belgique attaquée est changée d'une façon sentimentale en une attaque de brigands contre le brave homme ayant affaire à deux assaillants (le cliché, d'ailleurs, n'a pas manqué). Et enfin, — ô Allemagne idéaliste ! — enfin comme dernier argument, mais comme celui qu'il pense devoir faire impression, le Chancelier demande au représentant de l'Angleterre s'il a considéré la dépense ! Promettez-moi ceci et promettez-moi cela... Mais Votre Excellence n'a pas pensé à ce que cela coûte d'être un honnête homme ?

Oui, en vérité, cet entretien du 4 août est historique. Ce ne sont pas seulement deux peuples, deux races qui sont l'une en face de l'autre, ce sont deux cultures et ce sont deux conceptions du monde. Ce n'est pas seulement

she should keep her solemn engagement to do her utmost to defend Belgium's neutrality if attacked. That solemn compact simply had to be kept, or what confidence could anyone have in engagements given by Great Britain in the future? The Chancellor said, « But at what price will that compact have been kept. Has the British Government thougt of that? » I hinted to his Excellency as plainly as I could that fear of consequences could hardly be regarded as an excuse for breaking solemn engagements, but his Excellency was so excited, so evidently overcome by the news of our action, and so little disposed to hear reason that I refrained from adding fuel to the flame by further argument.

le gentleman anglais en face du professeur allemand; c'est l'opposition entre celui qui croit au droit et à l'honneur comme à une loi objective, indéracinable, à laquelle nous devons obéir coûte que coûte, et celui qui, avec Bismarck, déclare que « la force prime le droit » et que l'égoïsme est la loi suprême. Des deux personnages qui, ce soir-là, se trouvaient l'un en face de l'autre, il y en avait un qui croyait en Dieu, l'autre qui n'y croyait pas. Je ne sais rien des sentiments religieux de Sir E. Goschen; le nom de Dieu ne paraît pas dans les lettres échangées pendant cette période de temps entre ui et Sir Edward Grey que l'on trouve dans le *Livre bleu*. Le Chancelier de l'Empire, au contraire, est un homme pieux — comme son empereur.

Néanmoins ce fut lui qui donna congé, et ce fut par lui que toute l'Allemagne donna congé à ce « Dieu éternel » (qui *réellement* existe et n'existe pas seulement sur le papier), ce furent M. de Bethmann-Hollweg et l'empire allemand qui ce jour-là répudièrent le Dieu qui est le Dieu de l'honnêteté, de la véracité et du droit, le Dieu qui a dit « Tu tiendras tes promesses au Seigneur ton Dieu! »

L'Angleterre et l'Allemagne avaient fait la

même promesse, de toujours veiller sur la neutralité de la Belgique, de ne jamais permettre que cette neutralité fût violée par d'autres, encore davantage de la respecter eux-mêmes.

L'Allemagne n'a pas tenu sa promesse, l'Angleterre a tenu la sienne. L'Angleterre a respecté sa parole, l'Allemagne ne l'a pas respectée.

« Tu tiendras tes promesses au Seigneur ton Dieu. »

Remarque
sur le second « Il n'est pas vrai »

« Nous pouvons prouver que la France et l'Angleterre étaient prêtes à violer la neutralité de la Belgique. Nous pouvons prouver que la Belgique n'y mettait pas d'opposition. »

La preuve, les preuves de ces deux affirmations ne se trouvent pas dans l'*Appel des 93 au monde civilisé*. Elles ont été données par le chancelier allemand au Reichstag le 2 décembre 1914, sous cette forme, d'après le *Berliner Tageblatt* :

« La neutralité belge que l'Angleterre prétend protéger est un masque. Le 2 août, à 7 heures

du soir, nous annonçâmes à Bruxelles que les deux plans de guerre français que nous connaissions nous obligeaient, pour notre sécurité, à traverser la Belgique. Mais déjà dans l'après-midi de ce même 2 août, donc avant qu'à Londres on ait pu savoir la démarche que nous avions faite à Bruxelles, l'Angleterre avait assuré à la France qu'elle la soutiendrait, sans conditions, dans le cas où la flotte allemande attaquerait la côte française. Pas un mot n'était dit au sujet de la neutralité belge. Ce fait est confirmé par les déclarations faites par Sir Edward Grey à la Chambre des Communes le 3 août et que je ne connaissais pas encore le 4 août. Il y en a la preuve dans le *Livre bleu* anglais.

« Comment alors l'Angleterre a-t-elle pu soutenir qu'elle a pris l'épée parce que nous avons violé la neutralité belge? Les mêmes hommes d'Etat anglais qui connaissaient l'histoire de la neutralité Belge dirent cela. Lorsqu'à cette même place, j'ai parlé, le 4 août, du tort que nous avions fait en pénétrant en Belgique, nous ignorions encore si finalement, à l'heure de la nécessité, le gouvernement belge ne s'arrangerait pas pour épargner le pays et, après avoir protesté, ne se retirerait pas à Anvers. Comme

vous vous en souvenez, sur la demande du commandement de l'armée, nous fîmes une nouvelle démarche à Bruxelles en ce sens. Pour des raisons militaires, il fallait le 4 août tenter encore la possibilité d'une pareille éventualité. Nous avions bien des indications qui nous faisaient pressentir que la neutralité belge avait reçu des accrocs, mais les preuves positives nous manquaient encore. Les hommes d'Etat anglais, au contraire, avaient ces preuves. Lorsque l'on sait aujourd'hui, par les papiers trouvés à Bruxelles, jusqu'à quel point la Belgique avait abandonné sa neutralité, il ressort deux faits essentiels. Quand dans la nuit du 3 au 4 octobre, nos troupes pénétrèrent en Belgique, elles se trouvèrent dans un pays qui, depuis longtemps, avait violé sa neutralité. Ensuite apparaît le fait que ce n'est pas à cause de la neutralité de la Belgique qu'elle avait elle-même rompue que l'Angleterre nous a fait la guerre, mais parce qu'elle croyait qu'avec deux grandes puissances militaires du continent, elle arriverait à nous battre. Depuis le 2 août, depuis sa promesse à la France de lui apporter son aide (Kriegsfolge), l'Angleterre n'était plus neutre ; elle était de fait en état de guerre avec nous. Le motif invoqué pour déclarer la guerre

était une parade destinée à tromper l'Angleterre elle-même et les Etats neutres sur les véritables motifs de la guerre. Aujourd'hui que le plan de guerre anglo-belge est découvert, la politique des hommes d'Etat anglais est flétrie à jamais devant le tribunal de l'histoire ». (1)

Cette accusation de M. de Bethmann-Hollweg faite au mois de décembre est un démenti porté à sa confession d'août. Maintenant il a décou-

(1) « Die belgische Neutralität, die England zu schützen vorgab, ist eine Maske. Am. 2. August, abends um 7 Uhr, teilten wir in Brüssel mit, die uns bekannten französischen Kriegspläne zwängen uns um unserer Selbsterhaltung wegen durch Belgien zu marschieren. Aber schon am Nachmittag dieses 2. August, also bevor man in London unsere Demarche in Brüssel kannte oder auch nur kennen konnte, hatte England Frankreich seine Unterstützung zugesagt, bedingungslos zugesagt, im Falle eines Angriffes der deutschen Flotte auf die französische Küste. Von der belgischen Neutralität verlautete kein Wort. Diese Tatsache ist festgestellt durch die Erklärungen, die Sir Edward Grey am 3. August im Unterhaus abgegeben hatte, und die mir am 4. August noch nicht bekannt waren; diese Tatsache wird bestätigt durch das englische Blaubuch selbet.

Wie hat da England behaupten können, es habe zum Säbel gegriffen, weil die belgische Neutralität von uns verletzt wurde? Das sagten die englischen Staatsmänner, denen die Vergangenheit der belgischen Neutralität bekannt var. Als ich am 4. August hier von dem Unrecht sprach, das wir mit dem Einmarsch in Belgien begängen, da stand noch nicht fest, ob sich die Brüsseler Regierung nicht in der Stunde der Not dazu verstehen würde, das Land zu schonen und sich unter Protest nach Antwerpen zurückzuziehen. Sie erinnern sich : nach der Einnahme von Lüttich ist auf Antrag unserer Heeresverwaltung eine erneute Aufforderung in diesem Sinne nach Brüssel ge-

vert, pour se servir de l'image précédente, que le porte-monnaie sur le banc n'appartenait pas à une personne honnête et qu'alors cela ne faisait rien qu'il s'en emparât!

Mais est-ce qu'une raison trouvée après coup peut changer le caractère moral d'un acte déjà commis? N'est-ce pas le fondement de toute éthique chrétienne et humaine, que j'ai accompli

richtet worden. Aus militärischen Gründen musste die Möglichkeit einer solchen Entwicklung am 4. August unter allen Umständen aufrechterhalten werden. Wir hatten für die Durchlöcherung der belgischen Neutralität wohl Anzeichen, aber positive schriftliche Beweise fehlten uns noch. Die englischen Staatsmänner kannten aber diese Beweise ganz genau. Wenn jetzt durch die in Brüssel aufgefundenen Aktenstücke festgestellt worden ist, wie und in welchem Grade Belgien seine Neutralität England gegenüber preisgegeben hatte, so sind nun wirklich doch für alle Welt zwei Tatsachen bekannt geworden. Als unsere Truppen in der Nacht vom 3. auf den 4. August nach Belgien einmarschierten, da befanden sie sich in einem Lande, das seine Neutralität selbst längst durchlöchert hatte, und die weitere Tatsache steht fest, nicht um der belgischen Neutralität willen, die es selbst durchbrochen hatte, hat uns England den Krieg erklärt, sondern weil es glaubte, zusammen mit zwei grossen Militärmächten des Festlandes unser Herr werden zu können. Seit dem 2. August, seit dem Versprechen der Kriegsfolge für Frankreich, war England nicht mehr neutral, befand es sich mit uns tatsächlich im Kriegszustande. Die Motivierung seiner Kriegserklärung war ein Schaustück, geeignet, das eigene Land und die neutralen Staaten über die wahren Beweggründe des Krieges irre zu führen. Jetzt, wo bis in alle Einzelheiten der englisch-belgische Kriegsplan enthüllt worden ist, jetzt ist auch die Politik der englischen Staatsmänner für alle Zeit vor der Weltgeschichte gekennzeichnet. »

l'acte que je *croyais* commettre? Attaqué-je un homme innocent en apparence, et m'est-il prouvé, après, qu'il n'était pas tellement innocent, cela ne change en rien la valeur de mon attaque. J'ai fait ce que je *croyais* faire. L'Allemagne a violé la neutralité de la Belgique, ayant conscience de commettre une action injuste, elle a donc commis une action injuste, une injustice devant Dieu et devant sa conscience.

C'est élémentaire... et fondamental. Que la Belgique et l'Angleterre soient noires comme le Maure, cela ne rend pas plus blanc M. de Bethmann-Hollweg. Il est d'un intérêt *secondaire* de savoir si ces Etats étaient véritablement noirs.

Alors se posent deux questions :

1° La promesse faite à la France d'un soutien éventuel était-elle dictée par une volonté de guerre et, par conséquent, la violation de la neutralité belge n'était-elle qu'un prétexte, n'était-elle pas la cause de la guerre?

2° La Belgique avait-elle renoncé à sa neutralité, y avait-elle fait un accroc, selon l'expression pittoresque de M. de Bethmann-Hollweg?

Première réponse

M. de Bethmann-Hollweg, dans son réquisitoire, en réfère au « *Livre bleu* lui-même » : « Avons-nous besoin d'autres témoignages » quand l'Angleterre avoue officiellement?

Qu'avoue l'Angleterre? Que dit le *Livre bleu?* J'y trouve (Pièce 148, page 74) la dépêche suivante de Sir Edward Grey à Sir F. Bertie, ambassadeur d'Angleterre à Paris (et c'est cette dépêche que vise M. de Bethmann-Hollweg).

Foreign Office, 2 août 1914.

Après le conseil de Cabinet de ce matin, j'ai remis à M. Cambon la note suivante :

« Je suis autorisé à donner l'assurance que si la flotte allemande pénètre dans le Pas de-Calais ou dans la mer du Nord pour entreprendre des hostilités contre les côtes ou les bateaux français, la flotte anglaise donnera toute la protection en son pouvoir.

« Cette assurance est naturellement soumise à l'approbation du Parlement et ne doit pas être considérée comme engageant le Gouvernement de Sa Majesté, jusqu'à ce qu'une telle action se produise de la part de la flotte allemande. »

Comme on le voit, c'est une promesse *conditionnelle*. En raison de son *Entente cordiale* avec la France, l'Angleterre était forcée d'offrir à la France une certaine aide dans le Pas-de-Calais, ce ne pouvait être moins. Dans le cas où la flotte allemande ne serait pas entrée dans la mer du Nord ou dans le Pas-de-Calais, où elle n'eût attaqué ni la côte française ni la marine française, l'*Angleterre n'eût rien fait*.

M. de Bethmann-Hollweg voulait faire croire au monde que la *vraie raison* de la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne était, non pas la neutralité de la Belgique (« un masque »), mais que la perfide Albion « croyait pouvoir nous dominer en s'alliant à deux grandes puissances militaires du continent. » En ce cas, il est remarquable que l'Angleterre n'ait pas saisi l'occasion des deux mains et promis à M. Cambon tout l'appui qu'il désirait et *que l'Angleterre, par l'Entente cordiale, était justifiée de lui prêter*.

Le Chancelier de l'empire en s'adressant à l'*Associated und United Press in New-York* répéta ses accusations contre l'Angleterre. Il avait alors découvert de plus, non seulement que les Français étaient prêts à entrer en Belgique, mais aussi que les « Belges n'attendaient que

l'arrivée des Français pour se joindre à eux ». Quelle est donc la science que le diable a apprise à Kiel ? (1).

Mais la dépêche de Sir Grey à Sir Bertie citée ci-dessus est plus longue. Elle contient quelque chose de plus. M. de Bethman-Hollweg dit dans son discours : « De la neutralité belge il ne fut pas question ». Il explique : ce fait est prouvé même par le *Livre bleu*.

On se demande soi-même si M. de Bethmann-Hollweg est capable de penser et s'il peut lire, en tout cas s'il peut lire l'anglais.

Car, en premier lieu, si la neutralité de la Belgique n'était pas encore violée le 2 août, comment le même 2 août l'Angleterre pouvait-elle donner cette violation comme une cause de guerre?

Et d'autre part, justement *dans la dépêche incriminée par M. de Bethmann-Hollweg, il est parlé de la violation de la neutralité belge.*

Le 2 août, l'Allemagne n'avait certainement

(1) Allusion au proverbe danois : *Le mensonge est aussi une science et le diable l'a apprise à Kiel.* On sait que l'Université de Kiel, quand la ville appartenait au Danemark, devint, dans les dernières années, un foyer de germanisme agressif et sans scrupules. C'est de l'agitation créée et entretenue par les professeurs allemands de Kiel qu'est sorti le mouvement qui aboutit à la guerre de 1848-1851, puis à celle de 1864 et à la perte des Duchés. (*Note du traducteur.*)

pas encore violé la neutralité belge, mais elle avait, le matin du même jour, pénétré dans le Luxembourg également neutre. On le savait dans l'après-midi du 2 août à Londres, parce que le président du Conseil du Luxembourg avait immédiatement télégraphié à Sir Edward Grey cette infraction au traité de Londres de 1867, un autre « chiffon de papier » que l'Allemagne n'avait pas regardé comme nécessaire de respecter. (Voir le même télégramme dans le *Livre bleu* anglais N° 147.) Lorsque Sir Edward Grey fit à M. Cambon cette promesse, l'Angleterre savait, et la France savait aussi, qu'une armée allemande était entrée en Luxembourg par Wasserbillig et se dirigeait sur la capitale du Grand-Duché. Il n'est pas nécessaire d'être un géographe pour savoir que la ligne du chemin de fer Wasserbillig-Luxembourg continue directement sur Liége-Louvain-Bruxelles. On savait à Londres que l'armée allemande n'était pas entrée en Luxembourg pour y faire une villégiature.

Et c'est pourquoi, contrairement à l'affirmation audacieuse de Son Excellence le chancelier allemand, c'est pourquoi justement dans cette promesse à la France, il était *beaucoup* question de la neutralité de la Belgique. Je poursuis ma citation du *Livre bleu* anglais :

« M. Cambon, continue Sir Edward Grey, m'a interrogé au sujet de la violation du Luxembourg. Je lui ai fait part de la doctrine établie sur ce point en 1867 par lord Derby et lord Clarendon (à la Conférence de Londres où le Luxembourg fut déclaré neutre). *Il m'a demandé ce que nous dirions en cas de violation de la neutralité belge.* J'ai répondu que c'était là une affaire beaucoup plus importante, que nous considérions quelle déclaration nous ferions à ce sujet au Parlement (c'est la déclaration dont parle M. de Bethmann-Hollweg, faite le 3 août à la Chambre des communes), c'est-à-dire si nous déclarerions que la violation de la neutralité belge est un *casus belli.* Je lui ai rapporté ce qui avait été dit sur ce point à l'ambassadeur allemand. »

Il y a donc eu communication à l'ambassadeur allemand. Cette dépêche ne respire pas une volonté sanguinaire de faire la guerre. L'Angleterre délibère, elle veut surtout ne pas attaquer. C'est la raison pour laquelle encore, le 4 août, Sir E. Goschen demanda à Berlin s'il ne serait pas possible que l'Allemagne retirât ses troupes. L'Angleterre veut naturellement faire son devoir, mais préférerait certainement un arrangement à l'amiable.

Et c'est en se basant sur un pareil document que le chancelier de l'Empire allemand traite les hommes d'Etat anglais de comédiens et d'hypocrites et qu'il les dénonce au tribunal de l'histoire ! C'est avec le risque d'être convaincu ou de négligence pour la vérité (incompréhensible et impardonnable), ou d'indifférence pour la vérité (indigne et immorale) que le conducteur d'un grand empire, employant tout le pathétique dont disposent les sentiments et les poumons allemands, lance sur le monde ce *faux témoignage:* « De la neutralité belge, il n'a pas été question ». *Kein* Wort... pas un mot? Non, soixante-quatre mots ! Comptez-les vous-même (1).

(1) Comme confirmation je transcris, d'après le *Livre jaune* français, n° 137, page 143, le télégramme que M. Paul Cambon, après sa conversation avec Sir Edward Grey, envoya à son gouvernement.

N° 137.

M. Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres, à M. René Viviani, ministre des Affaires étrangères.

Londres, le 2 août 1914.

A l'issue du Conseil des Ministres tenu ce matin, Sir Edward Grey m'a fait la déclaration suivante :

« Je suis autorisé à donner l'assurance que si la flotte allemande pénètre dans la Manche ou traverse la mer du Nord afin d'entreprendre des opérations de guerre contre la côte française ou la marine marchande française, la flotte britannique donnera toute la protection en son pouvoir.

Seconde réponse

Pour être bien clair je répète la deuxième question à laquelle je vais répondre :

« La Belgique avait-elle abandonné sa neutralité, y avait-elle fait un accroc, ainsi que le dit poétiquemen M. de Bethmann-Hollweg ? »

Comme preuve de son affirmation, le chance-

« Cette assurance est naturellement donnée sous la réserve que la politique du Gouvernement de Sa Majesté sera approuvée par le Parlement britannique et ne doit pas être considérée comme obligeant le Gouvernement de Sa Majesté à agir jusqu'à ce que l'éventualité ci-dessus mentionnée d'une action de la flotte allemande se soit produite. »

Me parlant ensuite de la neutralité de la Belgique et de celle du Luxembourg, le Principal Secrétaire d'Etat m'a rappelé que la Convention de 1867 relative au Grand-Duché différait du Traité relatif à la Belgique en ce sens que l'Angleterre était tenue de faire respecter cette dernière convention sans le concours des autres Puissances garantes, tandis que, pour le Luxembourg, toutes les Puissances garantes devaient agir de concert.

La sauvegarde de la neutralité belge est considérée ici comme si importante que l'Angleterre envisagerait sa violation par l'Allemagne comme un *casus belli*. C'est là un intérêt proprement anglais, et on ne peut douter que le Gouvernement britannique, fidèle aux traditions de sa politique, ne le fasse prévaloir, même si le monde des affaires, où l'influence allemande poursuit des efforts tenaces, prétendait exercer une pression pour empêcher le Gouvernement de s'engager contre l'Allemagne.

Paul Cambon.

On voit que dans cette dépêche il est aussi question de la neutralité de la Belgique et du devoir qu'a l'Angleterre de la maintenir, même si elle est seule à le faire.

lier de l'Empire allemand en réfère aux « documents trouvés à Bruxelles ». Ces documents sont dits prouver: 1° que la Belgique avait rompu sa neutralité de sorte qu'il existait jusqu'à « un plan de guerre anglo-belge » ; 2° que les hommes d'Etat anglais le savaient parfaitement, que par conséquent leur indignation de la violation de la neutralité de la Belgique par l'Allemagne était pure hypocrisie.

Qu'en est-il de ces deux « faits qui sont réellement connus de tout le monde » (pour employer les expressions de M. de Bethmonn-Hollweg). Dans la communication à la Presse américaine citée ci-dessus, le chancelier de l'Empire assura qu'il savait que « la Belgique n'attendait que l'irruption des Français pour se joindre à eux » (1).

C'est pourquoi il n'en a jamais donné de preuve. Mais le complot de la Belgique avec l'Angleterre, il peut le prouver !

Les documents auxquels en réfère M. de Bethmann-Hollweg sont au nombre de deux et ont été découverts, l'un au ministère de la guerre, l'autre au ministère des affaires étrangères à Bruxelles. La *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*

(1) *Die Wahreit über den Krieg*, page 164 et s.

parla pour la première fois de ces documents le 13 octobre 1914 et les publia en fac-simile le 25 novembre.

Ces deux documents doivent donc contenir la preuve que l'Angleterre et la Belgique, longtemps avant le 4 août 1914, s'étaient concertées en vue d'une commune agression contre l'Allemagne. Nous avons enfin « la grande puissance guettant aux frontières » dont parlent les 93 dans leur Appel... Par là il deviendra manifeste pour tout le monde civilisé que la Belgique, l'ignoble Belgique, non seulement était prête à marcher avec les Français, mais avec les Anglais et que les trois puissances allaient attaquer l'Allemagne qui dormait innocente et sans le moindre soupçon !

Telle est la théorie allemande.

Quelle est la réalité belge ?

Le premier document est daté du 10 avril 1906. Il est contemporain de la crise d'Algésiras et c'est un rapport au ministre de la guerre belge fait par le général Ducarne, directeur du premier département au ministère de la guerre, touchant une conversation qu'il avait eue avec l'attaché militaire anglais à Bruxelles, le colonel Barnardiston. Le document informe que « pour le cas où la Belgique serait attaquée »

l'Angleterre pourrait venir à son aide (ce qui était son devoir)... avec 100.000 hommes seulement. Aide peu considérable à côté de l'armée allemande avec ses millions d'hommes, et même joints à l'armée de la Belgique, vraiment en aucune manière, « une grande puissance guettant aux frontières ! » Mais afin de prévenir toute méprise il est dit expressément que *l'entrée des Anglais en Belgique ne se ferait qu'après la violation de notre neutralité par l'Allemagne.* Ces mots sont ajoutés en marge, mais dans le texte même on trouvera que la coopération anglo-belge est prévue *dans le cas d'une agression de la part de l'Allemagne... et dans l'hypothèse d'une traversée de notre pays pour atteindre les Ardennes françaises.* Ce cas s'est exactement présenté en 1914.

Le second document est aussi net et animé aussi peu que le premier d'humeur belliqueuse. C'est le compte rendu d'une conversation qui eut lieu le 23 avril 1911 entre le chef de l'Etat-major général, général Jungbluth et l'attaché militaire anglais à Bruxelles qui était alors le lieutenant-colonel Bridges.

Ce document ne contient d'abord aucune allusion aux négociations faites en 1906 entre le général Ducarne et le prédécesseur du colo-

nel Bridges. En d'autres termes, en 1911 il n'existait pas de « convention de 1906 » entre les deux pays ni défensive ni offensive *a fortiori*. Les mots *conventions anglo-belges*, que les Allemands disent avoir trouvés sur une chemise contenant les deux documents, ne sont ni plus ni moins qu'*un faux allemand*. M. Emile Brunet, dont j'ai sous les yeux l'étude faite à ce sujet, est de la même opinion, mais sa démonstration se base sur des raisons graphologiques. *La preuve est beaucoup plus proche*, tellement qu'elle crève les yeux. Puisqu'il est dit qu'*un* des documents a été trouvé par les Allemands au ministère de la guerre et l'*autre* au ministère des Affaires étrangères, *ils ne peuvent avoir été mis dans la même chemise*. Si cette chemise existe, et les Allemands l'ont donnée en facsimile (reproduit à la suite de ce chapitre), c'est qu'un Allemand a pris cette chemise, a écrit dessus *Conventions anglo-belges*, qu'il a mis dedans les deux documents et a pensé : « Maintenant, nous avons les preuves des accrocs faits à la neutralité ! » Mais trop est trop (1).

(1) On dira que la chemise a appartenu à l'*un* des documents, mais c'est contredit par le pluriel *Conventions anglo-belges*. Pour transporter le mot *convention* de la chemise dans

Le document de 1911 est aussi peu une convention que celui de 1906. C'est l'assurance donnée par l'Angleterre qu'elle enverrait cette fois 160.000 hommes *même si la Belgique n'avait pas demandé de secours*. L'aide suppose l'*attaque*, toujours du côté allemand. L'Angleterre craint que les Belges ne puissent pas empêcher l'Allemagne de *passer* (on remarquera l'expression employée!). Le général Jungbluth est plus confiant et pense que cela ne sera pas impossible. *Et c'est tout*. Car qu'il n'y ait pas eu de convention, on le voit du fait que, en dépit des desseins belliqueux de l'Angleterre et des trois brigands altérés de sang, nés dans l'imagination de M. de Bethmann-Hollweg, l'Angleterre n'intervint que lorsque le roi des Belges eut adressé au Gouvernement britannique son recours dont Sir Edward Grey put dire à la Chambre des communes qu'il n'enviait pas l'homme qui le pouvait lire sans qu'il se

le texte du document, les Allemands ont saisi l'expédient de traduire le mot *conversation* dans cette phrase « notre *conversation* était absolument confidentielle » non par *Gespräch* ou *Unterhaltung*, mais par *Abkommen*. Voir *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*. Dans la publication répandue en Hollande, la conversation est aussi devenue accord. On travaille sur de pareilles preuves lorsqu'on n'en a pas d'autres. M. Emile Waxweiler a traité la question d'une façon définitive (*La Belgique neutre et loyale*), édit. fr., pages 175 à 186.

sente ému (*the most pathetic appeal addressed by the King of Belgium... I do not envy the man who can read that appeal with an unmoved heart*) (1).

Chacun comprend ce qu'il est digne de comprendre. Pour un Bethmann-Hollweg, un von Jagow, ce sera une éternelle énigme que l'on puisse dire les mots par lesquels Sir Edward Grey, le 6 août 1914, annonça la participation de l'Angleterre à la guerre mondiale, les *dire*, et les *penser* et *agir* conformément à ces mots. Les voilà, et par là, nous terminerons ce chapitre :

« Si l'on me demande pourquoi nous combattons, je répondrai par deux phrases : d'abord pour remplir une solennelle obligation, un devoir international, une obligation qui, si elle regardait deux êtres humains dans la vie quotidienne, ne serait pas seulement considérée comme une obligation légale, mais comme une obligation d'honneur à laquelle aucun homme se respectant lui-même ne pourrait se soustraire. En second, je dis que nous combattons pour maintenir un principe qui, de nos jours où la force, la force brutale semble quelque-

(1) *Blue Book*, part. II, n° 5.

fois être l'influence dominante et le facteur essentiel dans l'évolution humaine (est souvent oublié, la phrase n'est pas achevée), nous luttons pour affirmer le principe que les petites nations ne doivent pas être anéanties, au mépris de toute bonne foi (good faith) internationale par la volonté arbitraire d'une puissance dominante (1) ».

(1) If I am asked what we are fighting for, I reply in two sentences. In the first place to fulfil a solemn international obligation, an obligation which, if it had been entered in between private persons in the ordinary concerns of life, would have been regarded as an obligation not only of law but of honour, which no self-respecting man could possibly have repudiated. I say, secondly, we are fighting to vindicate the principle which, in these days when force, material force, sometimes seems to be the dominant influence and factor in the development of mankind, we are fighting to vindicate the principle that small nationalities are not to be crushed, in defiance of international good faith, by the arbitrary will of a strong and over-mastering Power. *(Blue Book*, Part. II, N° 5.)

VUE

DES RUINES DE LOUVAIN

III

Le troisième faux témoignage et le troisième « Il n'est pas vrai »

« La voix de la vérité » s'élève encore et « crie dans le monde » :

3) Il n'est pas vrai *que nos soldats aient porté atteinte à la vie ou aux biens d'un seul citoyen belge, sans y avoir été forcés par la dure nécessité d'une défense légitime. Car en dépit de nos avertissements, la population n'a cessé de tirer sur eux en traître, de mutiler les blessés, de massacrer les médecins dans l'exercice de leur profession charitable. Il est mensonger, il est ignoble de passer sous silence les crimes de ces assassins et de représenter leur juste punition comme un crime de la nation allemande* (1).

(1) 3) *Es ist nicht wahr*, dass eines einzigen belgischen Bürgers Leben und Eigentum von unseren Soldaten angetastet worden isht, ohne dass die bitterste Nothwehr es gebot. Denn wieder und immer wieder, allen Mahnungen zum Trotz, hat die Bevöl

Les 93 colonnes de la culture allemande se trouvent ici absolument en accord avec l'empereur allemand. De sa main et avec son sceau, avec sa signature *Wilhelm I. R...*, l'empereur écrivit au président Wilson pour se plaindre, oui, pour protester solennellement, non seulement contre « les méthodes de guerre barbares de ses adversaires » (c'était avant qu'on n'employât les gaz asphyxiants), mais contre le fait que « le gouvernement belge avait *excité*, oui longtemps à l'avance *soigneusement préparé* » (1) la population civile à prendre part à la guerre. « Les *cruautés* commises mêmes par des *femmes* et par des *ecclésiastiques* dans cette guerre de *guerillas* contre des soldats, des médecins, des infirmières (des médecins furent tués, des ambulances attaquées à coups de feu) étaient telles que mes généraux furent forcés d'employer les *moyens les plus violents* pour punir les coupables et effrayer cette population avide de sang, de

kerung sie aus dem Hinterhalt geschossen, Verwundete verstümmelt, Aerzte bei der Ausübung ihres Samariterwerkes ermordet. Man kann nicht niederträchtiger fälschen, als wenn man die Verbrechen dieser Meuchelmörder verschweigt, um die gerechte Strafe, die sie erlitten haben, den Deutschen zum Verbrechen zu machen.

(1) Les mots en italique ont été soulignés par Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne.

sorte qu'elle ne continuât pas ses meurtres et ses actions infâmes. Il a fallu détruire quelques villages et même l'antique ville de Louvain, à l'exception de son bel Hôtel-de-Ville pour défendre et protéger mes troupes. Mon cœur saigne quand je vois que de *pareilles déterminations sont devenues inévitables* et quand je pense aux innombrables innocents qui ont perdu leur foyer et leur propriété par suite de la conduite de ces criminels barbares » (1).

En accord avec ces accusations, *Die Wahrheit über den Krieg* contient un chapitre intitulé « Louvain et les cruautés belges ». Il montre... combien les Belges ont été cruels envers les

(1) « *Die belgische Regierung* hat die Teilnahme der belgischen *Zivilbevölkerung* an dem Kampfe *offen ermutigt* und seit langem *sorgfältig vorbereitet*. Die selbst *von Frauen und Geistlichen* in diesem Guerillakrieg begangenen *Grausamkeiten*, auch an verwundeten Soldaten, Ärztepersonal und Pflegerinnen (Ärzte wurden getötet, Lazarette durch Gewehrfeuer angegriffen), waren derartig, dass Meine Generale endlich gezwungen waren, die *schärfsten Mittel* zu ergreifen, um die Schuldigen zu bestrafen und die blutdürstige Bevölkerung von der Fortsetzung ihrer schimpflichen Mord- und Schandtaten abzuschrecken : Einige Dörfer und selbst die alte Stadt Löwen, mit Ausnahme des schönen Stadthauses, mussten in Selbstverteidigung und zum Schutze Meiner Truppen zerstört werden. Mein Herz blutet, wenn Ich sehe, dass *solche Massregeln unvermeidlich geworden* sind, und wenn Ich an die zahllosen unschuldigen Leute denke die ihr Heim und Eigentum verloren haben infolge des barbarischen Betragens jener Verbrecher. »

Allemands. Et étant donné que le monde avait jusque-là entendu parler tant de fois et d'une telle manière des atrocités allemandes en Belgique, il peut sembler intéressant de lire *les accusations allemandes contre les Belges.* Je citerai donc encore quelques passages de « La vérité sur la guerre ».

Le chapitre dont il s'agit commence par une comparaison entre le Luxembourg et la Belgique. A l'avantage du Luxembourg. « Dans le Luxembourg, le gouvernement et le peuple se sont inclinés raisonnablement devant la nécessité militaire. » Oui, je le crois bien ! Je me rappelle une soirée passée dans la capitale du Grand-Duché où des amis me proposèrent en riant de faire un discours à l'armée luxembourgeoise. « Elle n'est pas trop grande pour qu'elle ne puisse tenir sur la place devant vos fenêtres ; vous pourriez vous adresser à elle avec ces mots : *Chère armée!* » Le Luxembourg a un quart de millions d'habitants, tandis que la Belgique en a huit millions et demi. Le Luxembourg en était nécessairement réduit à protester par des paroles seulement contre l'invasion allemande, ce que fit, en effet, le président du Conseil, M. Eyschen.

« On était aveugle en Belgique », dit la pro-

testation allemande. « On semblait avoir oublié ce que le pays avait dû souffrir de l'ambition et de la rapacité des Français, de l'égoïsme et du manque de bonne foi des Anglais. » Argument bien remarquable! Parce que les Français avaient pillé la Belgique en 1792, le gouvernement belge ne devait pas en 1914 remplir son devoir d'Etat neutre?

« Les Belges sont à plaindre. Pendant une suite d'années, ils se sont laissés exciter contre l'Empire et le peuple allemands et ils ont été jusqu'à éprouver à leur égard une haine fanatique. Ils croyaient aveuglément tout ce que les journaux parisiens écrivaient et, d'après ceux-ci, ce qu'écrivaient les journaux belges, tout ce que les pièces françaises, les films français, les chanteurs de cabarets et autres choses semblables apportaient de soupçons, de calomnies et d'injures contre l'Allemagne. On représentait les officiers allemands comme des espions et des violenteurs de femmes (*Frauenvergewaltiger*. Je traduis le mot comme je puis; il semble impliquer que l'on puisse violenter autre chose que des femmes!), les soldats allemands comme des animaux sous forme humaine, l'empire comme belliqueux (*Kriegstreiber*), comme le « polype allemand » avec des tentacules monstrueux,

comme le pays de la réaction, de l'arrogance et de la grossièreté. La presse belge se faisait complice de cette campagne de calomnie parisienne, et *complice aussi le gouvernement belge par son accord avec la France contraire à sa neutralité. Ce qui était semé ainsi de haine et de mépris devait porter une terrible moisson* (1) ».

C'est, pour parler simplement, la vieille tactique du loup contre l'agneau que les Allemands emploient là. La faute de ce qui est arrivé, en Belgique — chose indéniable, au-dessus de toute discussion — reposerait donc sur les Belges eux-mêmes. Or quiconque a parcouru la Belgique pendant les dix dernières années (ma première visite date d'il y a quinze ans), sait combien cette idée de la haine des Belges contre les Allemands est fausse. On ne saurait cacher que l'élément français et l'influence française étaient fortement en baisse en Belgique que le mouvement national des Flamingants s'appuyait sur l'origine et sur le caractère germaniques de la population. La conquête pacifique de la Belgique par l'Allemagne était très

(1) *Die Wahrheit über den Krieg*, pages 53 et 54. Les caractères en italique sont soulignés par moi.

avancée ; ce n'était pas seulement la bière allemande, les journaux allemands et l'industrie allemande que l'on voyait partout, mais la musique allemande et les livres allemands, la science allemande et l'art allemand qui avaient le verbe haut. Quant à une campagne contre l'Allemagne comme celle qui est décrite ci-dessus, celui qui écrit ces lignes a pendant des mois lu journellement deux ou trois journaux belges (le *Vingtième Siècle*, la *Métropole*, le *Soir*), et il n'en a jamais vu trace. Et de quel « neutralitätsverletzende Anschluss », accord contraire à la neutralité, pour parler sérieusement, le gouvernement belge s'est-il rendu coupable? Où et quand, avant ou pendant le ministère Broqueville, s'est-il fait le complice d'une campagne de presse contre l'Allemagne?

Mais toute cette introduction n'est écrite que pour expliquer et rendre croyable que la population belge n'est composée que « d'assassins », selon l'expression des 93. De là le passage pathétique : « Ce qui était semé de haine et de mépris devait porter une terrible moisson. » On tremble pour la vie des Allemands!

Il n'y a qu'une chose qu'on ne comprenne pas, et cette objection est faite là entre parenthèse, c'est que les Allemands, sachant qu'il y avait en

Belgique cette agitation antiallemande, n'aient pas à temps cherché à travailler dans un sens opposé. Deux bons journaux, bien écrits, en français et en flamand, publiés à Anvers par exemple, ce centre du germanisme en Belgique, auraient rendu de grands services et empêché cette « terrible » semence de lever.

Il y a autre chose qu'on doit considérer et qui n'est plus une parenthèse, qui doit être écrite en gros caractères, c'est cette question : *Quel droit ont les Allemands à demander qu'on ne les haïsse pas et qu'on ne les méprise pas?* Si dans un pays non allemand (et la Belgique *est* un pays non allemand, *était* un pays non allemand), si dans un tel pays se forme la conviction que l'Empire allemand est un « polype » qui de ses tentacules entoure l'Europe, « de l'Adriatique au cap Skagen », ou que l'Empire allemand est véritablement le pays de la réaction, de l'arrogance et de la brutalité, est-ce un crime d'exprimer ces opinions? Si réellement l'Allemagne n'est pas un polype, mais est un petit escargot paisible, il est convenable de le prouver. Si l'Allemagne est la terre des progrès politiques, de la juste appréciation de soi-même et de l'urbanité, tous ceux qui fréquenteront ses habitants s'en convaincront. Pourquoi parle-t-on

de la « courtoisie française », du « gentleman anglais », de la « fierté espagnole », si ce n'est parce que ce sont devenus comme des noms communs pour les impressions que les générations après les générations ont reçues de ces nations. On dit aussi la *Gemüthlichkeit*, la bonhomie allemande, et cette qualité est aussi *celle* qui frappe le plus chez les habitants de la « grande patrie ». C'est une vertu de la vie privée qui s'épanouit surtout dans une joyeuse réunion, devant un bock de bière de Munich ou devant un verre de vin du Rhin parfumé. Mais le bon enfant devant un bol de punch peut parfaitement être un réactionnaire en politique et cela n'empêche pas non plus qu'il ne puisse être dans sa carrière, comme fonctionnaire ou comme officier, arrogant et brutal à l'égard de ses inférieurs, c'est-à-dire pour ceux qui sont sans défense!

Et il me revient un souvenir que je vais raconter ici. Bien des gens, dans l'homme que je vais décrire, reconnaîtront l'Allemand type.

Il était capitaine en retraite, et de ces individus carrés aux larges épaules que l'on désigne involontairement par le mot de « jovial géant ». Il avait fait la campagne de 1870 et avait de cinquante à soixante ans. Ses cheveux

étaient coupés si courts que l'on ne pouvait savoir s'ils étaient blancs ou encore blonds; ses yeux étaient bleus, de cette teinte pâle et roide dence, et abrités par d'épais sourcils fort, à la Bismarck. Son visage était régulier, fort, rougeâtre, avec une puissante mâchoire inférieure. Une bouche avec des lèvres minces sous la moustache jaune. Ses vêtements n'étaient ni soignés ni négligés...; à sa chaîne de montre était suspendu un compas. Je le rencontrai un soir, dans une ville de la frontière de l'Ouest, dans une famille allemande où j'allais souvent. Une de ces vraies soirées allemandes, agréables, où les longues bouteilles vertes défilent et sont vidées l'une après l'autre; à la fin, le maître de maison appelle un génie serviteur, lui souffle quelque chose à l'oreille, prend son trousseau de clefs, en montre une en particulier et, peu après, on sert dans un silence solennel un pur « Berncasteler Doktor », un noble vin de la Moselle, très rare; chaque verre que nous buvons vaut un reichsmark... Et on entonne, conduits par la basse de notre capitaine, le beau chant allemand : « Am Brunnen vor dem Tore », *A la fontaine devant la porte*, « Es liegt eine Krone im grünen Rhein », Il y a une couronne dans le Rhin vert, « In einem tiefen Grunde »,

Dans une vallée profonde ; toute la mélancolie pensive et rêveuse de l'Allemagne...

C'était le *soir*, c'était le raisin allemand et le « Gemüth » allemand.

On avait décidé de faire le lendemain une promenade en automobile pour visiter les champs de bataille autour de la ville, les champs de bataille de 1870-71. Notre capitaine en retraite devait être notre guide et tout nous expliquer; il y avait été. On partit, en effet; nous allâmes d'endroit en endroit, le capitaine était infatigable dans ses explications, il se plantait sur les collines historiques, le compas en main : là, arriva le prince Friedrich Karl, c'est là, dans une auberge de ce village, que Bazaine, de désespoir, se mit à jouer au billard...

La journée avançait, le moteur bourdonnait infatigablement; quand nous rentrâmes en ville, le taximètre marquait 62 marks. Deux fois en route, j'avais fait remarquer à notre capitaine les chiffres élevés qui apparaissaient derrière le petit carreau, mais il n'y prit pas garde. Lorsqu'il fallut payer, il s'aperçut soudain qu'il avait été trompé. En tous cas, il ne voulut pas payer.

Nous étions devant un des grands restau-

rants de la ville où nous devions prendre quelque chose; on s'assembla autour de nous. « J'ai vu que vous touchiez au taximètre », dit le capitaine au chauffeur. « Pourquoi l'aurais-je fait? répondit le chauffeur plein de logique. Je dois donner tout ce que marque le taximètre ». « Ah! Vous vous entendez avec le loueur, vous recevez tant pour cent! », affirma le capitaine. Le chauffeur devint rouge, mais il se contint : « Je ne puis que vous répéter que je dois donner ce que marque le taximètre. » « Bien. Dites alors au loueur qu'il m'envoie un compte. » « Il faut que je paye ce soir, mon capitaine. Le loueur ne fait pas crédit. Voulez-vous que *je* paye pour vous? »

Cet appel au sentiment de justice du capitaine eut l'effet opposé à celui que le chauffeur avait voulu produire. Le capitaine, qui se dirigeait déjà vers le restaurant, fit demi-tour et se précipita sur le chauffeur. Il était pâle comme la mort, tout son gros corps tremblait de fureur. Son visage contre celui du chauffeur, il lui cria : « Vous osez me dire cela? Vous l'osez! En voilà un garçon..., un animal..., un chien! » Il balbutiait, ne trouvait pas ses mots; le souffle lui manquait. Aucun des Allemands qui avaient fait la promenade

avec nous et qui étaient là n'intervint. Et lorsque moi, étranger, j'essayai un « Mais, Herr Hauptmann! » je fus écarté par un « Laissez-moi! » Et encore plus près du chauffeur, il dit d'une voix sifflante : « Pas un mot de plus... *ou je te frappe au visage!* »

Alors, arriva quelque chose de singulier et de désagréable à voir. *Le chauffeur joignit les talons l'un contre l'autre et se tint droit.*

Et de ses mains tremblantes encore de colère, le capitaine écrivit son nom sur une feuille de son calepin, la détacha et la tendit au chauffeur : « Voilà mon nom, mon adresse. Marche! »

Le groupe qui nous entourait ne fit pas entendre uu mot de désapprobation, pas un murmure de menace, quoiqu'il y eût dans la rue beaucoup d'ouvriers sortant de l'atelier.

Mais c'était le *jour*, après le vin et le chant du soir, le jour avec son arrogance et sa brutalité.

*
* *

Toute personne qui a eu l'occasion de fréquenter des milieux militaires allemands (j'en appelle à Karl Larsen!) (1) peut trouver dans son souvenir quelque scène de ce genre. La brutalité du supérieur en face de la servilité du subordonné. L'officier allemand est habitué à commander ainsi et il est habitué à être obéi ainsi.

Avec ces idées, il fait irruption dans un pays dont la culture est française. On peut, tant qu'on veut, appeler Liége *Lüttich*, on ne peut douter un instant que l'on ne s'y trouve pas dans une atmosphère intellectuelle germanique. Je me rappelle les premières impressions qu'en 1901 j'ai éprouvées à Liége qui me fit l'effet de quelque chose de lumineux, de gai — les églises hautes et claires avec les nervures bariolées de leurs voûtes, — de quelque chose de raisonnable et de bien ordonné — les maisons fermées, les grands murs de jardins, au-dessus desquels pendaient de la verdure et des fleurs — enfin, de vieux et de courtois à l'ancienne

(1) Ecrivain danois qui, dans la guerre actuelle, a montré pour le militarisme allemand des sympathies qui ont paru singulières à ses compatriotes. (*Note du traducteur.*)

mode — les rues en escaliers, si amusantes, *la rue Thier la Fontaine*, *les Degrés des Tisserands*, et les femmes qui, après de longues conversations, se disent adieu avec un délicat : *Bonsoir, Madame!*

Dans cette société qui porte encore l'empreinte du grand siècle, le *Gemüth* allemand n'a pas de valeur parce qu'il appartient à la langue allemande et ne peut pas se transporter. Il ne reste alors que brutalité, arrogance, rudesse, qui blessent, excitent et révoltent cette conscience de la valeur personnelle et ce sentiment du droit des individus qui caractérisent la civilisation occidentale (celtico-latine).

Dans ce nouveau milieu, l'officier allemand et le soldat allemand, car l'esprit est le même, du général au moindre caporal et au simple soldat, doivent nécessairement choquer. Sans songer que c'est un pays étranger dans lequel ils se trouvent, un peuple étranger qui les entoure, l'Allemand se conduit comme s'*il* était parmi les siens. Il est évident que ni un chauffeur français, ni un chauffeur anglais, ni un Italien, n'aurait accepté d'être traité comme le chauffeur dont je viens de raconter l'histoire. Un chauffeur belge non plus... *et c'est ce que l'Allemand ne peut comprendre.* Celui qui, chez

lui, est habitué à ce que l'on lèche la botte avec laquelle il a donné un coup de pied, découvre avec étonnement, avec effroi, avec scandale, avec ressentiment, enfin avec une juste et sainte colère qu'*on lui rend un coup de pied.* Et alors sa fureur n'a pas de borne, la voix lui manque presque, il ne trouve pas d'injure assez violente pour exhaler le trouble de son esprit, il tremble de la tête aux pieds : « Population sanguinaire ! Conduite barbare ! Criminels ! Assassins !... En voilà un garçon, un chien, un animal ! Pas un mot de plus ou je te frappe au visage ! »

Et les Belges dirent un mot, et le coup fut frappé, le coup du poing allemand cuirassé de fer *au visage de toute l'humanité.*

Voilà, « voilà que reviennent encore ces maudites manies de paysan », comme dit Jeppe (1). Ce sont vraiment les Allemands qui sont lésés, non les Belges ! Revenons à « La Vérité sur la guerre ».

Au milieu du mois d'août, le gouvernement allemand envoya au gouvernement belge un avertissement sous cette forme :

(1) Personnage d'une comédie de Holberg, le Molière danois, à qui on a fait croire qu'il était un seigneur et qui, voulant jouer lui-même son rôle, retombe sans cesse dans ses habitudes de paysan.

« Le gouvernement royal de Belgique a rejeté l'offre bienveillante de l'Allemagne d'épargner au pays les horreurs de la guerre. Il s'est opposé, les armes à la main, à son passage, nécessité par la conduite des adversaires de l'Allemagne, il a voulu la guerre. En dépit de la note du 8 août par laquelle le gouvernement belge a annoncé que, selon l'usage général, il ferait la guerre avec des troupes en uniforme, dans les combats sous Liége de nombreuses gens ont pris part au combat sous la protection de vêtements civils. Ils n'ont pas seulement tiré sur les troupes allemandes, ils ont cruellement achevé les blessés et tué les médecins qui remplissaient leurs fonctions. En même temps la population d'Anvers a, d'une manière barbare, saccagé les propriétés d'Allemands, *sabré d'une manière bestiale des femmes et des enfants. L'Allemagne réclame devant l'opinion publique du monde civilisé pour le sang innocent*, pour la façon dont la Belgique fait la guerre au mépris de la civilisation. Si dès à présent la guerre assume un caractère cruel, la faute en est aux Belges. Pour protéger les troupes allemandes de la fureur populaire déchaînée, tout homme sans uniforme qui par un signe extérieur ne justifie pas sa participation aux hostilités, s'est mis hors du droit des

gens et sera traité comme l'étant en effet s'il prend part à la lutte, détruit des voies de retraite allemandes, coupe les lignes télégraphiques, pose des mines, en un mot si de quelque manière injustifiée que ce soit il prend part aux actions militaires. Il sera traité en franc-tireur et après un jugement militaire sera immédiatement fusillé » (1).

Un naïf pourrait objecter : « Donc lorsqu'un voleur pénètre dans ma maison, que je saute de mon lit et me défends avec ce que j'ai sous la main, un pique-feu ou un chandelier de fer, et que j'ai réussi à faire quelques bosses au voleur, il pourra descendre dans la rue et se plaindre que je ne me sois pas défendu avec un browning ou une autre arme régulière? Et ce voleur, qui n'avait *rien* à faire dans ma maison, il réclamera « devant l'opinion publique du monde civilisé » et m'appellera « bestial », *moi, l'attaqué?* Il pourra, portant au comble son audace hypocrite, *me* demander compte pour le « sang innocent » qui aura été versé, le sang qui n'aurait jamais coulé s'il n'avait pas pénétré chez moi? »

Mais il n'y a qu'un naïf pour éprouver cet

(1) *L. c.*, p. 61.

étonnement. *Naturellement c'est la faute de l'agneau s'il ne reste pas tranquille pendant que le loup le mange.*

... Après avoir écrit ces mots, je ne puis continuer à traiter les choses avec ironie ! C'est par trop incroyable ce que ceux qui tiennent la plume au nom de l'Allemagne, officiellement ou autrement, se sont permis de calomnies et de souillures à l'égard d'un peuple qui, au pire, a combattu un combat désespéré, pour son pays, pour son foyer, contre un agresseur plus fort que lui. Qu'étaient-ce donc qu'André Hofer et ses Tyroliens si ce n'étaient des francs-tireurs, un peuple en arme pour se défendre à la vie et à la mort? Leur nom est en honneur, Hofer est un héros, mais si les Belges font ce que ces Tyroliens ont fait il y a un siècle, ce sont des « assassins » et des « monstres » !

Mais il n'est pas certain qu'ils aient fait de même. Voyons les preuves allemandes.

Elles ont toutes un trait commun ; elles sont généralement vagues ; elles demeurent dans l'indéterminé. Il n'y a pas ou il y a rarement de désignation de lieu. On ne donne pas le nom des personnes dont il est question.

Nous lisons par exemple dans un des documents publiés, le récit d'un médecin militaire :

« Dans un village près de Verviers nous trouvâmes un soldat les mains attachées derrière le dos, les yeux arrachés.. »

Quel village? Quel était le nom du soldat? Quand fut-il trouvé? Dans quelles circonstances? Où est le témoignage de ceux qui l'ont vu?

Le médecin militaire dit encore :

« Dans un village une jeune femme s'avance vers une automobile (militaire), braque un revolver contre le front du chauffeur et le tue à bout portant. »

Encore ce manque de précision. Quel village Comment s'appelait le chauffeur?

Et ainsi de suite. Il nous faut croire le « Il est vrai » allemand, comme il nous faut croire le « Il n'est pas vrai » allemand.

C'est absolument par exception que nous trouvons un nom de lieu. Il est raconté deux faits arrivés au village de Gemmenich, près de la frontière. Là « un monsieur d'Aix-la-Chapelle » (son nom? son état? son âge?) a été tué pendant qu'il était un instant descendu de son automobile. On a tiré des maisons sur une ambulance (laquelle? le nom des médecins, le témoignage des infirmiers sur lesquels on a tiré? Tout manque).

On ne témoigne pas ainsi de la vérité, on n'apporte même pas ainsi un faux témoignage. Il faut un peu plus.

Le médecin militaire réclame aussi notre pitié pour un soldat sur lequel on a tiré d'un mur « de sorte que sa peau est encore remplie de grains de poudre « (*dass auf der Haut noch alles voller Pulverkörner sitzt*).

Et là-dessus il exhale ses sentiments, il emploie tous les registres du pathétique allemand et achève à plein jeu comme une fugue d'orgue.

« Telle est donc la lutte du peuple belge civilisé ! et alors le sang ne bouillirait pas dans les veines et la fureur ne vous enlèverait pas le pouvoir de réfléchir ! Et les Belges s'étonnent quand nous traitons brutalement la population civile qui est soupçonnée de pareils méfaits. Le cœur se gonfle dans son sein et *civis Germanicus sum* est devenu une fière parole quand on constate la fière attitude de notre magnifique armée, mais il saigne d'autant plus quand nos pauvres garçons (*unsere armen Jungens*) versent leur sang sous la grêle de balles lancées par un paysan et sous le coup d'un couteau de cuisine donné par une femme belge fanatique. Alors peut-on prendre mal que nous rasions au niveau

de la terre les villages où nos gens sont exposés à de telles attaques? (1) »

Dans tous les documents publiés, on retrouve la même incroyable transformation des valeurs morales. Jamais on ne doute un instant que l'Allemagne ne soit dans son bon droit; quand *d'abord elle fait irruption dans un pays*, qu'elle *décrète ensuite comment on doit combattre*, et qu'enfin *elle juge et exécute* ce qui est contraire au règlement allement (*nichtvorschriftsmässigt*). C'est là qu'on voit en œuvre le sens allemand, non du droit et de la justice (il n'existe pas, un traité n'est qu'un chiffon de

(1) « Ein Herr aus Aachen fährt mit Kraftwagen und Militärchauffeur durch einen belgischen Grenzort, Gemmenich ; hinter dem Ort hält der Wagen, der Herr steigt aus, geht einige Schritte abseits zur Verrichtung eines Bedürfnisses, es fällt ein Schuss aus einer Hecke, der Mann sinkt tot hintenüber. Das also ist der Kamp des zivilisierten belgischen Volkes. Da soll einem nicht das Blut in den Adern kochen, einem nicht die Wut die Überlegung rauben, und da wundern sich die Belgier, wenn wir gegen Zivilbevölkerung, die auch nur im Verdacht der Täterschaft steht, rücksichtslos vorgehen. Das Herz geht einem auf, und civis Germanicus sum ist ein stolzes Wort geworden, wenn man die Haltung unseres herrlichen Heeres sieht, aber es blutet auch desto mehr, wenn unsere armen Jungens verbluten müssen unter der Schrotspritze eines Bauern oder dem Küchenmesser einer fanatischen Belgierin. Da soll es einem übelgenommen werden, wenn man die Dörfer, in denen unsere Leute solchen Angriffen ausgesetzt sind, vom Erdboden vertilgt? (*L. c.*, page 56).

papier), mais de l'ordre et de la correction. C'est ainsi qu'il est dit, de sang-froid, avec le mot technique, dans le récit d'un soldat, qui rapporte comment à Louvain on mit le feu à une maison d'où l'on avait tiré sur les troupes, « à mesure que les habitants sortaient, on les tuait (*würden sie abgeschossen*). » On ne peut pas rendre dans une autre langue l'indicible tranquillité de ce mot *abgeschossen*. C'est un acte méthodique, presque mécanique, comme de timbrer des lettres. La mort en est la conséquence nécessaire comme les automates de chemin de fer, si l'on y introduit une pièce de 10 pfennig, délivrent (*verabfolgen*) *un paquet de Stollwerck-Schokolade*.

* * *

Oui, Louvain, ou plutôt Löwen, dit une voix qui depuis longtemps souhaite de prendre la parole, parlons un peu de cette ville extraordinaire! Tout le monde en a si grand pitié! Mais savez-vous que c'était une pure caverne d'assassins, que dans toutes les maisons *on avait pratiqué à l'avance des meurtrières* pour faciliter à la population ce joli travail? L'attaque contre nous, car *c'était* une attaque contre un

peuple paisible, contre une armée paisible, l'attaque, dis-je, était organisée à l'avance, probablement par la municipalité, peut-être par le gouvernement (1) et assurément à l'incitation de la France. Oui, oui, de jolis moyens employés là, Messieurs les Belges!

C'est ce qu'on dit du côté allemand. Et cette fois-ci on a des preuves, des preuves saisissables, irréfragables. En serait-il vraiment ainsi cette fois? Inquiet on cherche quelles sont les sources. La Justice avant tout, la Vérité avant tout!

La preuve du fait avancé a paru en septembre dans les « Hamburger Nachrichten » et a eu l'honneur d'être reproduite dans La Vérité sur la guerre. C'est ce flambeau de la vérité qui m'éclaire.

Un capitaine de l'armée allemande écrit :

« ..... Un peuple de culture ne peut se faire une idée de la conduite des habitants. Je crois avoir des preuves que les Belges sont devenus officiellement incités par les Français à faire cette monstrueuse guerre de francs-tireurs. Toutes les maisons, derrière ma position, que j'ai visitées jusqu'à présent, environ dix maisons

(1) Cela ressort de ce que dit Sa Majesté l'empereur Guillaume (voir ci-dessus).

ont été depuis longtemps mises en état dans ce but. Les toits sont *percés de meurtrières disposées par des mains expérimentées.* Ce sont des tuyaux de fer avec un abattant d'acier qui s'ouvre au dehors. Quand on pointe le fusil pour tirer, l'abattant se lève. Après avoir tiré, on retire le canon du fusil et l'abattant descend. Sur plusieurs maisons, c'est ainsi disposé (je les ai toutes visitées moi-même, avec mes chefs de peloton) que cela ressemble aux tuiles faîtières qui servent d'ornement. La pièce du milieu est un battant de fer, cimenté au dehors, qui doit par conséquent avoir *été fait avant la guerre*, et mon opinion est que les Belges s'y sont préparés systématiquement. Dans la maison où nous vivons, une villa qui appartient à des gens à l'aise, les battants de fer portent tous le numéro 3350. Ils semblent donc avoir été faits dans une fabrique et numérotés d'après les maisons pour lesquelles ils ont été livrés » (1).

C'est une telle démence qu'on ne sait si on en

(1) ... Von dem Verhalten der Einwohner kann sich ein Kulturvolk wie das deutsche Volk keinen Begriff machen. Ich glaube Beweise zu haben, dass die Belgier von den Franzosen zu diesem unerhörten Franktireurkrieg officiell aufgefordert worden sind. Das muss der Fall sein, da sämtliche Häuser hier, die ich bisher hinter meiner Stellung untersucht habe (etwa 10 an der Zahl), von langer Hand vorbereitet sind zu diesem

doit rire ou pleurer. Comme tous ceux qui ont vécu en Belgique le savent (comme l'aurait appris le capitaine allemand s'il avait questionné les gens), ces ouvertures garnies de fer *servent à fixer les échafaudages lorsque l'on fait des réparations* pour que la façade ne soit pas abîmée, comme il est d'usage en Danemark lorsque l'on pratique des trous dans les murs pour y introduire les poutres des échaffaudages. On voit surtout ces tuyaux de fer dans les maisons élégantes et c'est dans une maison de ce genre que se trouve notre capitaine. Les battants *viennent* d'une fabrique, mais c'est aussi la seule hypothèse allemande qui puisse être confirmée.

Vorgehen. Die Häuser haben in den Dächern *fabrikmässig von sachkundiger Hand hergestellte Schiesscharten.* Zum Teil sind es Eisenröhren durch die Mauer durch mit einer Klappe aus Stahl, die nach aussen aufklappt. Wenn sie das Gewehr zum Schusse durchstecken, klappt die Klappe auf. Nach dem Schuss ziehen sie das Gewehr zurück, und die Klappe schliesst sich. Bei mehreren Häusern (ich habe sie alle durchsucht, persönlich mit meinen Zugführern) sind die Dinger so angefertigt, dass sie von aussen genau aussehen wie sogenannte Blendsteine, die zur Verzierung dienen. Das Mittelstück ist eine eiserne Klappe, von aussen zementiert, muss also *schon vor dem Kriege angefertigt* sein, und meine Ansicht ist, dass sich Belgien hierfür systematisch vorbereitet hat. Die stählernen Klappen haben alle die Nummer 3350 in *dem* Hause (eine Villa sehr wohlhabender Leute), in dem wir untergekrochen sind. Die Dinger scheinen also in einer *Fabrik* hergestellt zu sein und nach den Häusern, für die geliefer sind, numeriert zu sein. (*L. c.*, page 60.)

Ces plaques qui ont si fort excité les soupçons du capitaine sont, comme on le pense, destinées à empêcher l'air de passer à travers les tuyaux.

Et, se fondant sur un pareil contresens, on bâtit toute une théorie établissant des conventions avec la France pour préparer une guerre de guérillas (c'était à prévoir, en effet, que les Allemands viendraient à Louvain, n'est-ce pas?) Et toutes ces bêtises ne sont pas renvoyées au pauvre cerveau dont elles sont sorties, mais elles ont l'honneur d'être imprimées et de servir de témoignage contre la Belgique. On ne peut mieux se convaincre de la faiblesse de la cause allemande qu'en constatant qu'elle se sert de pareils défenseurs (1).

(1) D'après la même source, il devait y avoir eu dans « presque toutes » les tours d'églises des mitrailleuses. « Presque toutes » est un peu beaucoup. Mais plusieurs fois les mitrailleuses *de l'armée belge* avaient été placées dans les tours des églises et elles ont été abandonnées au moment de la retraite précipitée (Grondijs), *Les Allemands en Belgique*, pages 37-38). Ce fut cependant pour les Allemands un prétexte pour exercer des représailles contre la population civile. Dans les lettres des soldats allemands, il est question continuellement des villages où « le curé a mis une mitrailleuse dans la tour de l'église pour tirer sur les troupes allemandes ». L'armée allemande en Belgique est essentiellement composée de protestants pour lesquels le prêtre catholique est un être sinistre capable des pires actions! Voir comment cette fable est détruite dans *L'Onore e l'innocenza del clero belga rivendicati*, par Mgr Vaes, Rome, 1915, pages 42 à 48.

C'est du côté allemand pendant toute cette guerre, mais surtout dans les premiers mois, que les accusations se sont succédé toujours dans le même but, celui de *noircir la Belgique de façon que l'Allemagne ne parût pas trop noire.* L'Allemagne n'espère pas, naturellement, devenir blanche, de la blancheur de l'innocence ; « le préjugé que les tigres mangent les hommes est trop difficile à déraciner », dit la mère tigresse dans *Hitopadeça.* Mais l'Allemagne pourrait devenir grise, « gris de champ de bataille », on ne demande pas plus! Elle n'espère pas être acquittée au tribunal de Dieu ni des hommes, elle voudrait seulement des « circonstances atténuantes ». Si elle échappe à l'enfer, elle endurera volontiers le purgatoire jusqu'à la fin du monde!

On comprend toute la campagne de presse contre la Belgique si l'on a une fois admis cet état d'esprit assez trouble. Quand on ne peut pas se servir de la vérité, on se sert des « altérations et des suspicions », pour se servir de l'expression des 93. Nous citerons encore deux de leurs accusations. Il y en a toujours de nouvelles ; elles naissent aussi facilement que les enfants font des bulles de savon. Elles brillent un instant, gonflées et étincelantes de

couleurs. Puis elles éclatent et redeviennent la goutte d'eau sale d'où elles sont sorties.

I. « Le gouvernement belge a ouvertement incité la population civile à prendre part à la lutte et, depuis longtemps, il avait soigneusement préparé cette participation. C'était surtout le cas dans les combats sous Liège (1). » Les journaux illustrés allemands ont cherché à prouver cette affirmation en publiant des photographies de « francs-tireurs belges ». Or, ces francs-tireurs étaient des soldats de la Garde civique répondant au « landsturm » allemand. Et ce landsturm belge était absolument conforme aux stipulations de la convention de la Haye; c'était un corps régulier, combattant avec son uniforme particulier, qui fut appelé par le gouvernement belge quand la guerre éclata. Dès le 8 août, il fit savoir au gouvernement allemand, par le ministre d'Espagne à Bruxelles que la *Garde civique* se battrait avec l'armée (2).

(1) L'empereur Guillaume, *Die Wahrheit über den Krieg*, page 163.

(2) Les quatre conditions de la convention de la Haye qui ont toutes été remplies par la Garde civique belge, sont : 1° D'avoir à sa tête des personnes responsables; 2° de porter un signe distinctif fixe et reconnaissable à distance; 3° d'être armé ouvertement; 4° d'observer les lois et coutumes de guerre. Voyez Waxweiler : *La Belgique neutre et loyale*, pages 200 à 212 et le

Sera-t-il dit pour cela que les Belges n'aient jamais rien fait qui pût ressembler à une guerre de guerilla contre l'ennemi envahissant leur pays, comme celle que les Espagnols ont faite à Napoléon? M. Emile Waxweiler, directeur de l'Institut Solvay à Bruxelles, un homme universellement connu et respecté, s'est posé la question. Il répond ainsi :

« Ce n'ont été vraisemblablement que des attaques isolées et exceptionnelles. » Des amis sûrs lui ont appris qu'en deux endroits des braconniers avaient tiré sur des troupes allemandes. « Cela, dit-il, a pu arriver autre part. »

Mais de là sont sorties beaucoup d'erreurs. Il en cite quelques-unes :

Un train allemand était arrêté en septembre 1914 à la station de Jurbise, entre Mons et Bruxelles, lorsqu'un coup de fusil partit. Les soldats allemands qui étaient dans le train entendirent le coup et crurent que c'était le signal d'une attaque de francs-tireurs. Ils saisirent quelques paysans qui travaillaient à proximité et les fusillèrent. On expliqua plus

même ouvrage en allemand : *Hat Belgien sein Schicksal verschuldet?* du professeur Dr Emil Waxweiler, direktor des *Solvay-Instituts an der Universität Brüssel*, Zürich 1915, pages 176 à 188.

tard l'origine de cette erreur; les soldats exprimèrent leurs regrets et continuèrent leur route.

Dans la petite ville flamande de Waereghem, des soldats belges sont au guet derrière quelques maisons de paysans et tirent de là sur les troupes allemandes qui passent. On croit aussi que c'est une attaque de francs-tireurs et on met le feu aux maisons.

Dans une ville wallonne, un officier allemand est tué d'un coup de fusil. On s'empare du bourgmestre pour le fusiller (en raison du principe allemand « corriger le boulanger pour le forgeron » qui a été systématiquement appliqué partout en Belgique). « Tuez-moi », dit le bourgmestre, « mais faites d'abord l'autopsie du soldat qui a été tué. » Ainsi fut fait et on découvrit qu'il avait été tué par une balle allemande. Ici, comme dans plusieurs autres cas, on transforma un accident en attentat. Mais ce point sera examiné dans la suite avec plus de détails.

II. « Les jeunes filles belges ont sur le champ de bataille arraché les yeux à des blessés sans défense (1). »

Ce n'est rien moins que le chancelier de

(1) *L. c.*, p. 166.

l'Empire allemand qui lance de telles accusations. Elles ont été répétées dans la presse allemande et germanophile, par exemple dans un article du journal romain *Concordia* où Parlamenghi Crispi n'a pas eu honte d'écrire : « Les chastes filles de la Belgique enfermèrent d'abord les soldats allemands dans leurs maisons et les attaquèrent pendant qu'ils dormaient! » Il a été prouvé, grâce à l'enquête faite par le *Vorwärts* depuis le 22 octobre 1914 et par deux commissions instituées officiellement en Allemagne, que rien absolument ne justifiait une aussi horrible accusation et qu'on était devant une pure invention, « le conte des yeux crevés » comme le dit justement le journal socialiste. La légende, pense M. Waxweiler, doit être partie de ce fait que beaucoup de blessés ont perdu leurs yeux par suite d'éclatement d'obus qui ont explosé à hauteur de leur tête (1). On assure que Son Excellence M. de Bethmann-Hollweg a fait « aux jeunes filles belges » ses excuses.

(1) Waxweiler, l. c. pages 222 à 232.

*
* *

Mais revenons à nos moutons (1), mot qui convient admirablement ; revenons à nos agneaux allemands et au martyre qu'ils ont enduré chez les « chacals belges », ce dernier nom qui s'applique si bien est une trouvaille de l'auteur dramatique Herbert Eulenberg (2) ; on pourrait citer ici l'ancien proverbe : Honte et dommage se suivent. Reprenons la déclaration des 93 témoins de la vérité : il n'est pas vrai qu'un seul citoyen belge ait reçu d'atteinte (*angetastet*) de nos soldats, soit dans sa vie, soit dans ses biens, hors le cas de légitime défense, sans la plus amère nécessité. » Remarquez ces mots : *Pas un seul* et *sans la plus amère nécessité* Et il en est ainsi, « nous en répondons sur notre nom et notre honneur ».

Et écoutez à présent le commentaire de la vérité, de la réalité, calme, simple, sans phrase et sans boursouflure et pour cela même le plus terrifiant et celui qui fait le plus saigner le cœur, comme un *Stabat mater* plaintif sous lequel gronderait un *Dies iræ*...

(1) En français dans le texte.
(2) Kölnische Zeitung, 12 sept 1914

C'est un des nombreux, un parmi les centaines et les centaines de rapports qu'a reçus le gouvernement belge. Un comité a été créé le 7 août 1914 et il est composé du président de la Cour de Cassation, M. van Iseghem, de M. Cattier, professeur à l'Université de Bruxelles, de M. Nys, conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, professeur de droit international à l'Université de Bruxelles, de M. Verhaegen conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, de M. Wodon, professeur à l'Université de Bruxelles, qui en sont les membres, de M. Gillard, directeur au ministère de la Justice, comme secrétaire. Une seconde section du comité a été nommée à Anvers, sous la présidence de M. Cooreman, ancien président de la Chambre des représentants; parmi les personnes qui en font partie se trouve l'ancien vice-président du Sénat belge, le comte Goblet d'Alviella.

L'enquête a été faite par les membres des deux comités qui ont visité les endroits où avaient été les Allemands et ont constaté sur place ce qui s'était passé. Les rapports se distinguent par la plus stricte exactitude en ce qui regarde la désignation des lieux, des dates, etc. Si jamais des documents historiques peuvent avoir de la valeur, ce sont ceux-là.

Je prends dans ce gros dossier un rapport, *un seul*. Il se trouve dans le volume publié par le comité belge au procès-verbal de la séance du 18 décembre 1914. Il est donné par un témoin, Mlle Aline Diericx et décrit ce qui s'est passé dans le village de Surice le 24 août 1914. Le voilà : (1)

« Surice était un petit village d'un peu plus de six cents habitants, dans le canton de Florennes. A l'écart des grandes routes, il n'était traversé que par des chemins, l'un allant de Rosée à Mariembourg, par Romedenne, Romerie et Matagne, l'autre venant de Franchimont et se dirigeant vers Soulme et Gochenée. La population était composée de gens très paisibles, et, pour la plupart, s'adonnant aux travaux agricoles; le village était propret, les maisons bien entretenues et tout y respirait l'aisance.

« Depuis le mois de juin, je me trouvais en villégiature à Surice, et je demeurais chez ma sœur, Mme de Gaiffier. Notre nièce Marie-Louise, fille de notre frère Ernest, âgée d'une quinzaine d'années, habitait avec nous. Attenante à notre

(1) *Rapport belge*, p. 145-147. Nothomb : *Les Barbares en Belgique*, . 149-164.

maison, une ferme assez spacieuse, était occupée par le père de cette jeune fille, sa femme et une autre fille, Marguerite, âgée de dix-sept ans.

« Vers le 14 août, un détachement de troupes françaises était venu prendre position à Surice. Dans la journée du dimanche 23, il arriva de vraies caravanes de villageois qui venaient de la région de Dinant, principalement de Onhaye et au-delà. Dans la soirée, nous aperçûmes des lueurs d'incendie à l'horizon, dans cette direction. Ce même soir, le Dr Jacques, d'Anthée, vint se réfugier chez nous, avec sa femme et ses cinq enfants. Ils amenaient avec eux diverses personnes, dont M. Piret, curé d'Anthée, le curé d'Onhaye, la servante de M. Palande, de Mia voye, et d'autres. Ils nous rassurèrent un peu : ils croyaient que Surice, par sa situation même, serait à l'abri de tout danger. Toutefois, nos craintes reprirent lorsque, assez tard, arrivèrent deux automobiles. L'une contenait le mari de notre cuisinière, chauffeur chez le comte de Beaufort, à Loyers, qui venait chercher sa femme ; l'autre transportait un capitaine du génie et un autre officier, accompagné de sa femme et de ses fils, pupilles à l'armée. Ils nous firent un tableau effrayant de ce qui se passait à Namur, puis ils partirent pour Chimay.

« Aussi, le lundi, tout au matin, beaucoup de nos réfugiés se décidèrent à s'en aller, et ils continuèrent leur route vers Romedenne. Par contre, il nous arriva un professeur du collège de Bellevue à Dinant, M. l'abbé Gaspiard. Il nous raconta qu'il avait été sur le point d'être fusillé ; il avait été arrêté avec le directeur du collège, M. l'abbé Nicolas, et d'autres professeurs. On les avait rangés devant les mitrailleuses, ils avaient réussi à fuir dans les bois, et il venait, avec deux de ses amis, M. Capelle, curé d'Ostemrée, et M. Debatty, curé de Morville. Ces deux derniers ne s'arrêtèrent pas longtemps, et se décidèrent à poursuivre leur chemin pour gagner une région plus sûre.

« Ma sœur alla l'après-midi visiter quelques blessés français qui étaient à l'ambulance des Pères de la Sainte-Famille, vers le haut du village. Elle rencontra des officiers français qui émirent l'avis que, tout au moins pour une nuit encore, on pourrait être tranquille ; ils se dirigeaient vers Romedenne, d'où ils allaient observer la route de Soulme.

Lorsqu'elle descendit le village, vers 6 heures, elle entendit une vive fusillade. C'étaient des mitralleuses françaises, installées sur la hauteur, entre Surice et Romedenne, à l'endroit dénommé

« aux Fosses », qui tiraient, dans la direction du cimetière, sur les Allemands venant de Soulme. Nos réfugiés quittèrent même le jardin pour se cacher dans une grange où ils pensaient trouver un abri. Cela dura une bonne heure. Les Français se retirèrent. Ils devaient, disait-on, avoir tué un grand nombre d'Allemands. Vers 7 heures, on ferma les volets, et tout le monde, chez nous, se réfugia dans les caves. Vers 9 heures, commencèrent des fusillades de mitrailleuses et aussi des coups de canon tirés contre le village. Les Allemands vinrent, à un moment donné, placer des mitrailleuses dans la cour de la ferme voisine. Mon frère s'empressa de fuir.

« Vers 11 heures, comme on sentait une odeur de fumée, M. le Dr Jacques monta avec ma sœur au premier étage, et quel ne fut pas leur saisissement en voyant tout le village en feu, y compris notre ferme. Les bâtiments embrasés s'effondraient déjà. Ils vinrent donc nous dire qu'il brûlait tout à côté, et qu'il valait mieux sortir.

« Nous descendîmes le perron. Tout autour, des maisons flambaient; c'étaient celles de Cogniaux, Tonne, Mathieu Chabot et d'autres. Nous apprîmes plus tard que les habitants de

ces maisons, réfugiés aussi dans leurs caves, avaient été expulsés par les Allemands, et s'étaient enfuis hors du village. Plus morts que vifs, nous rentrâmes au rez-de-chaussée en attendant les événements. On dormit peu ou point. Chacun priait, épouvanté.

« Le mardi 25 août, vers 6 heures du matin, on entendit un bruit de chevaux. Des officiers (allemands), revolver au poing, fouillaient les bosquets de notre jardin pour y découvrir les gens qui auraient pu s'y cacher. Il arriva des fantassins. On cria : « Ouvrez ! » Mais, à l'instant même, et avant qu'on eût pu ouvrir, les portes volèrent en éclats, — les soldats les brisaient à coups de crosse — et la fusillade cessa. Ces soldats étaient vêtus de gris, le casque couvert d'une housse ; je n'ai pas remarqué le numéro qu'elle portait ; mon trouble et mon effroi étaient trop grands.

« La baïonnette au canon, ils nous forcèrent à sortir ; je voulus prendre une petite valise : un soldat me donna un coup sur le bras et m'en empêcha. Ma sœur fut bousculée et eut sa robe lardée de coups de baïonnette, mais elle ne fut pas blessée. Au moment où sortirent les trois prêtres, MM. les curés d'Anthée, d'Onhaye et M. l'abbé Gaspiard, les soldats grincèrent des

dents, leur montrant le poing et leur appuyant la baïonnette à l'endroit du cœur. A ce moment aussi, un Allemand me menaça de son revolver. Pendant cette scène, d'autres, dans le jardin, mettaient le feu aux dépendances de la maison. On nous rangea en ligne et nous pensions notre dernière heure venue. Puis on nous fit faire le tour de la maison et, en passant à côté des fenêtres du rez-de-chaussée, les soldats les brisèrent à coups de crosse. Notre groupe fut ainsi poussé sur la route, vers l'église, et il grossit au fur et à mesure qu'il avançait ; des familles sortaient des maisons encore intactes, brutalisées par les soldats. C'est à ce moment que nous vîmes arriver notre curé, M. Poskin, avec sa vieille mère de quatre-vingts ans, sa sœur, Mlle Thérèse, et son autre sœur, Marie, ainsi que le mari de celle-ci, M. Schmidt, inspecteur des écoles à Gerpinnes, et leurs quatre enfants, venus la veille chercher un refuge à Surice. Les soldats continuaient leurs atrocités ; ils tiraient sur des gens absolument inoffensifs. C'est ainsi, ai-je appris, que le vieux chantre de la paroisse, Charles Colot, âgé de quatre-vingt-huit ans, qui était venu sur sa porte, fut fusillé ; les soldats le roulèrent dans une couverture et y mirent le feu. Je vis un Allemand

enfoncer la porte de l'écurie de la maison d'Elie Pierrot, au moment même où celui-ci, portant sa belle-mère âgée de plus de quatre-vingts ans, sortait, en se hâtant, de l'immeuble déjà embrasé. D'autres lui arrachèrent cette pauvre vieille, et aussitôt on le fusilla presque à bout portant; il tomba près de la porte de sa demeure.

« Nous étions passés devant la porte d'Henri Burniaux. Elle brûlait, ainsi que la fabrique de tabac et les bureaux; de même le bâtiment en face, de l'autre côté de la rue. Au moment où nous arrivions devant la maison de Léopold Burniaux, facteur des postes, nous entendîmes des cris déchirants: sa femme, Eléonore, demandait grâce pour ses fils. Son mari venait d'être fusillé sous ses yeux; son fils, Armand, prêtre depuis un an, et qui était en vacance chez elle, était empoigné par des soldats qui le tuèrent, lui aussi, sans pitié! Ils tuèrent au même instant son autre fils, Albert, qui, à la suite d'un accident, s'était cassé la jambe la veille, et ne pouvait fuir. Il restait à cette malheureuse un dernier fils, Gaston, professeur au collège de Malonne; cramponnés l'un à l'autre, ils durent venir se joindre à notre groupe, et notre calvaire continua. En passant, ils regardaient, na-

vrés, les débris fumants de leur maison où venait de s'accomplir ce drame épouvantable. Un peu plus loin, je vis, dans le jardin qui est en contre-bas de la route, le cadavre d'une femme dont j'ignore le nom : deux petits enfants pleuraient à côté d'elle.

« On nous dirigea sur la route de Romedenne. A droite et à gauche les maisons étaient déjà brûlées, notamment celle du secrétaire communal, M. Pichon, du receveur des contributions, M. Georges, de M. Stanislas Burniaux, du bourgmestre Delcourt, toute la cité ouvrière contiguë ! Les bâtiments de l'école et de la maison communale ne l'étaient pas encore. L'église non plus.

« Nous arrivâmes ainsi « aux Fosses ». Il y avait là, dans les fossés de la route, des cadavres de soldats français et de chevaux. A droite et à gauche, beaucoup de soldats allemands avec des mitrailleuses ; ils nous montraient le poing et nous menaçaient de leurs revolvers. Bientôt on nous fit quitter la route et l'on nous conduisit à gauche, sur une terre en jachère, d'où l'on découvrait Romedenne et d'autres villages plus éloignés. Nous étions là cinquante à soixante personnes, hommes et femmes. Il était à peu près 7 heures un quart du matin. A

ce moment, on fit mettre les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Un officier arriva qui nous dit en français avec un fort accent allemand : « Vous méritez d'être fusillés tous. Une jeune fille de quinze ans a tiré sur un de nos chefs. Mais le conseil de guerre a décidé que seuls les hommes seront fusillés ; les femmes seront prisonnières ! » Ce qui se passa alors n'est pas à décrire. Dix-huit hommes étaient là, debout. A côté des curés d'Anthée et d'Onhaye, et de M. l'abbé Gaspiard, il y avait notre curé et son beau-frère, puis le Dr Jacques et son fils Henri, un tout jeune homme de seize ans à peine ; plus loin Gaston Burniaux, Léonard Soumoy, son beau-fils Durdu, et Camille Soumoy ; plus loin encore, les nommés Balbeur et Billy, celui-ci avec son fils âgé de dix-sept ans environ ; enfin il y avait un homme d'Onhaye et un autre de Dinant qui étaient venus chercher asile à Surice. Puis deux autres encore dont je ne trouve pas les noms. On faillit ranger près d'eux le petit garçon de M. Schmidt. Il n'avait que quatorze ans. Les soldats hésitèrent, puis le repoussèrent brusquement. A ce moment, je vis un jeune soldat allemand — je le dis en toute sincérité — qui était si ému, que de grosses larmes tombaient sur sa tuniqne, et, sans

s'essuyer les yeux, il se détournait pour n'être pas vu de l'officier.

« Quelques minutes s'écoulèrent, puis, sous nos regards épouvantés, et au milieu des clameurs des femmes qui criaient : « Tuez-moi aussi ! tuez-moi aussi ! » malgré les cris des enfants, on rangea les hommes au bord du chemin creux qui va de la grand' route vers le bas du village. Ils nous faisaient des signes d'adieu, les uns de la mains, les autres de leur casquet o ou de leur chapeau. Le jeune Henri Jacques s'appuyait sur l'un des prêtres, comme pour chercher asile et secours auprès de lui, et criait : « Je suis trop jeune ! Je n'ai pas le courage de mourir ! » Ne pouvant supporter davantage ce spectacle, je me tournai de côté et me couvris les yeux de mes deux mains. Les soldats tirèrent une salve et tous les hommes s'effondrèrent. On me dit : « Regardez, ils sont tombés ! » Quelques-uns n'étaient pas morts sur le coup, on les voyait remuer l'un ou l'autre membre, les soldats les achevèrent à coups de crosse sur la tête, et parmi eux, M. le curé de Surice qui, m'a-t-on dit plus tard, a eu la tête horriblement tuméfiée. Aussitôt le massacre achevé, les Allemands dépouillèrent les cadavres ; ils prirent les montres, les bagues, les porte-monnaie

et les portefeuilles. Schmidt portait, m'a dit sa femme, une somme d'environ trois mille francs...

« Sur ces entrefaites des soldats allemands amenèrent un nommé Victor Cavillot, et, avant même qu'il fût arrivé à l'endroit où venaient d'être fusillés les autres, on tira sur lui, et je le vis tournoyer sur lui-même : son corps tomba dans le chemin creux.

« Une profonde horreur nous étreignait. La mère de M. le curé était si anéantie d'avoir vu tuer son fils, un prêtre si doux et si bon, qu'elle ne pleurait pas et ne faisait que répéter : « Quel malheur ! Quel malheur ! » Thérèse Poskin allait de sa mère à sa sœur, pâle comme une morte. Mme Schmidt fondait en larmes. Elle savait quelques mots d'allemand : sa petite fille accrochée à elle, elle avait vainement réclamé pitié pour son mari, disant, ce qui était vrai, qu'il n'était même pas du pays et s'y était trouvé fortuitement. Et cette petite qui, à la dernière minute, criait à son père : « Pardon, papa, si je t'ai parfois fait de la peine ! » C'était poignant. Quant à la femme de Léopold Burniaux, elle venait pour la troisième fois de voir tuer un de ses fils, elle allait comme folle, le regard hébété, disant : « Partons d'ici, allons-nous-en ! allons-nous-en ! » Mais on nous obligea à rester.

« Pendant ce temps, je vis notre maison prendre feu à son tour, ainsi que l'église et l'école. Ce ne fut toutefois que vers midi que ces bâtiments s'écroulèrent. En voyant brûler ma maison paternelle et disparaître tant de souvenirs, mon cœur se serra davantage et s'attacha à toutes les choses auxquelles je tenais tant et que je ne reverrais plus... Après ces heures d'angoisse, on nous donna un passeport, ou plutôt on le remit à un homme qui arrivait en ce moment de la direction de Romedenne, avec ordre de nous conduire, et l'on nous enjoignit d'aller soit à Omezée, soit à Rozée. Défense formelle nous fut faite de nous rendre ailleurs. Avant de pouvoir traverser la route, il nous fallut attendre que les troupes, qui commençaient à défiler, fussent passées. Il y avait de l'infanterie, des cavaliers et de nombreuses automobiles. Il est passé beaucoup d'officiers à cheval, et l'on disait qu'un des fils de l'empereur était parmi eux et qu'il allait vers Rocroi. J'ai oublié de vous dire qu'avant la fusillade de nos pauvres concitoyens les Allemands avaient amené une mitrailleuse devant nous, comme si nous devions être massacrés tous ensemble. Mais bientôt on lui fit faire demi-tour et elle en rejoignit d'autres, un peu

plus loin, avec lesquelles les Allemands commencèrent la destruction des premières maisons de Romedenne. Il m'a été dit depuis que l'église et cent vingt maisons y ont été réduites en cendres...

« Une fois la route franchie par un très grand détour, nous atteignîmes Omezée. Pendant ce temps, les incendies continuaient..., les soldats pillaient, prenant tout, jusqu'à des pots de confitures.

« Nous gagnâmes le bois où je retrouvai mon frère et lui racontai les horreurs que je venais de voir. A l'énoncé du nom de Durdu, il me rappela que c'était le premier échevin de la commune et que, précisément, le pauvre homme avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher, de la part des civils, des actes d'hostilité quelconque vis-à-vis de l'ennemi. Dès le début de la guerre, à l'issue du salut, à la porte de l'église, il avait donné lecture d'une affiche qu'on allait placarder dans tous les villages, et dans laquelle on réclamait le calme et la rigoureuse observation des recommandations de l'autorité. Il demanda aussi que les armes fussent déposées à l'école communale, et il avait été si bien obéi que tous les fusils, même les fusils de chasse hors

d'usage, avaient été rassemblés et mis sous clef. Nous ne pouvions donc croire qu'une jeune fille de Surice eût tiré sur un officier allemand et l'eût tué. S'il avait été tué, ce devait être disaient nos voisins, par des soldats français restés embusqués derrière les haies du chemin à l'entrée du village, et ils ajoutaient qu'à Morville et à Anthée *on avait donné le* même prétexte pour fusiller les gens, piller et brûler les maisons...

« J'ai raconté les faits que j'ai vus. Lorsque nous avons rencontré, dans les bois d'Omezée, mon frère et diverses autres personnes de Surice, elles nous ont dit que le nommé Marron avait été fusillé dans sa maison, sur sa chaise, de même que le nommé Elisée Pierrard. D'autres encore ont été tués çà et là, mais je ne connais pas leur nom et j'ignore les circonstances de leur mort, sauf pour la vieille Adèle Soumoy, qui fut brûlée dans son lit. Ma sœur est retournée à Surice le 2 ou 3 septembre. Des cent trente-et-une maisons qui, je crois, constituaient le village, huit seulement n'étaient pas brûlées... le village était comme mort.

« Tout ce que j'ai dit est l'exacte et entière vérité.

« Je l'affirme *en mon âme et conscience*, et je suis prête à le répéter sous serment. »

*
* *

Plusieurs fois pendant que je traduisais ce récit, simple et calme jusqu'à en être lugubre, j'ai dû me lever et faire quelques pas, tant j'étais saisi. Dans tout ce long rapport, il n'y a pas une phrase, à peine l'expression d'un sentiment. Tout est exactitude; le témoin a même rappelé la vue de Romedenne tel que ce village apparut du champ de la mort. Et qui pourrait jamais oublier le jeune homme de dix-sept ans qui, devant les canons des fusils, saisi d'un effroi qu'il ne peut dominer, crie : « Non, non, je ne veux pas mourir..., je suis trop jeune encore », ou la petite fille qui demande pardon à son père... !

Tout est exactitude et tout est honnêteté. Mlle Diericx ne traite pas les soldats allemands de chacals; elle a vu des larmes de pitié couler des yeux d'un jeune Allemand et ne l'oublie pas.

On sait que ce qui est arrivé à Surice n'est pas un cas unique. Au contraire, c'est un cas entre cent. La route qu'ont suivie les Allemands à travers la Belgique est marquée sur toute sa longueur de cadavres et de foyers incendiés.

Le procédé est toujours le même.

D'abord le cri : On a tiré! Des civils ont tiré!

Et quand il a retenti, *tout est permis*. Le meurtre, l'incendie, les exécutions, toute espèce de cruauté, le pillage, le viol, toute espèce d'orgie. Quelle proportion y a-t-il en réalité entre cet acte (admettons qu'il se soit passé) d'une jeune fille qui a tué un officier allemand (*tiré sur*, dit l'officier qui commande l'exécution, mais supposons même qu'elle l'ait tué!) quel rapport y a-t-il entre cet acte contraire aux lois de la guerre et toute la suite d'actes cruels qui en sont le *châtiment*? Même si une nouvelle Charlotte Corday avait tué un des ennemis de son pays, est-ce que cela justifie la cruauté raffinée des Allemands obligeant des femmes innocentes et sans défense à être témoins de l'assassinat de leurs maris, de leurs pères, de leurs frères, de leurs fils, tandis que tout autour d'elles leurs maisons sont en flammes? Est-ce que les Allemands croient par là pouvoir empêcher un nouvel attentat? S'il en est ainsi, ils ont dû apprendre bientôt que leur méthode n'était pas la bonne. Car si on les en croit eux-mêmes, à peine étaient-ils arrivés au prochain village que le cri retentissait de nouveau : « On a tiré! » Et il leur fallait de nouveau massacrer,

brûler et piller... Dans le Luxembourg belge seulement, voici la liste allemande des « châtiments » :

Neufchâteau, 21 maisons brûlées, 18 civils fusillés;

Etalle, 30 maisons brûlées, 30 civils fusillés;

Houdemont, 64 maisons brûlées, 11 civils fusillés;

Rulles, la moitié de la ville brûlée;

Ansart, toute la ville brûlée;

Tintigny, seulement 8 maisons existent encore; 157 civils fusillés;

Jamoigne, la moitié du village brûlé;

Les Bulles, de même;

Moyen, 42 maisons détruites;

Rossignol, tout le village détruit;

Mussy-la-Ville, 20 maisons brûlées,

Bertrix, 15 maisons brûlées, 2 civils fusillés;

Bleid, beaucoup de maisons détruites;

Signeulx, également;

Ethe, cinq sixièmes du village brûlé, 300 civils fusillés;

Bellefontaine, 6 maisons détruites;

Latour, il ne reste en vie que 17 personnes du sexe masculin ;

Saint-Léger, 6 maisons brûlées, 11 civils fusillés ;

Semel, entièrement brûlé;

Maissin, sur 100 maisons, il y en a 64 brûlées ; 10 hommes, 1 femme et 1 jeune fille fusillés;

Villance, 9 maisons brûlées, 2 hommes fusillés ;

Anloy, 26 maisons brûlées, 52 hommes et femmes fusillées;

Claireuse, 2 hommes fusillés, 2 pendus.

Facit pour la province du Luxembourg : 3 villages complètement détruits, un détruit au cinq sixièmes, trois demi-détruits. Dans les autres villages, 303 maisons brûlées. En tout 599 personnes civiles expédiées dans l'autre monde (1).

Et ce n'est que dans une des provinces de Belgique. Le monde sait que les autres n'ont pas été mieux traitées et que le nom allemand est arrivé à inspirer la terreur qu'inspirait autrefois celui des Huns.

(1) Nothomb : *les Barbares*, pages 249-251.

Mais les 93 porteurs de la culture se dressèrent le 3 octobre, après Surice et Andenne, après Dinant et Tamines et Termonde et Louvain, et sur leur nom et leur honneur, ils affirmèrent que « pas un seul citoyen belge n'avait reçu atteinte, soit dans sa vie, soit dans ses biens, sans que le cas de légitime défense n'y ait cruellement contraint l'armée allemande. »

Que sont maintenant donc ce nom et cet honneur?

IV

Le quatrième faux témoignage et le quatrième « Il n'est pas vrai »

4) Il n'est pas vrai *que la rage aveugle de nos troupes ait brutalement détruit Louvain. A une population en furie, qui se ruait traîtreusement sur nos cantonnements, nos troupes ont été forcées de répondre par des représailles, en canonnant, le cœur navré, un quartier de la ville. La plus grande partie de Louvain est conservée. Le célèbre Hôtel-de-Ville est entièrement sauvé. Nos soldats, au péril de leur vie, l'ont préservé des flammes.*

Si dans cette terrible guerre, des œuvres d'art ont été détruites ou doivent l'être un jour, voilà ce que tout Allemand déplorera certainement, mais qu'on sache bien que, tout en prétendant ne le céder à personne en fait d'amour de l'art, nous refusons résolument d'acheter par

une défaite allemande la conservation d'une œuvre d'art (1).

Ainsi s'élève encore la voix de la vérité. Elle affirme :

« Il n'est pas vrai que nos troupes se soient ruées brutalement sur Louvain. » Mais la ville était remplie « d'habitants furieux » qui attaquèrent « traîtreusement » les troupes allemandes dans leurs cantonnements. Le cœur navré les troupes durent « exercer des représailles ». Pourtant, pas plus qu'il n'était nécessaire ; il n'y eut de brûlé qu'une petite partie de la ville, et les soldats allemands, « au péril de leur vie, ont préservé des flammes le célèbre Hôtel-de-Ville ». En principe, concluent les 93, nous n'avons rien contre l'art, nous aimons

(1) 4) *Es ist nicht wahr*, dass unsere Truppen brutal gegen Löwen gewütet haben. An einer rasenden Einwohnerschaft, die sie im Quartier heimtückisch überfiel, haben sie durch Beschiessung eines Teils der Stadt schweren Herzens Vergeltung üben müssen. Der grösste Teil von Löwen ist erhalten geblieben. Das berühmte Rathhaus steht gänzlich unversehrt. Mit Selbstaufopferung haben unsere Soldaten es vor den Flammen bewahrt.

Sollten in diesem furchtbaren Kriege Kuntswerke zerstört worden sein oder noch zerstört werden, so würde jeder Deutsche es beklagen. Aber so wenig wir uns in der Liebe zur Kunst von irgend jemand übertreffen lassen, so entschieden lehnen wir es ab, die Erhaltung eines Kunstwerks mit einer deutschen Niederlage zu erkaufen.

même l'art, mais lorsque nous devons choisir entre une œuvre d'art et une victoire, nous choisissons de bombarder l'œuvre d'art!

Mais regardons d'un peu plus près ces « habitants furieux » dont Louvain fourmillait, cette « *rasende Einwohnerschaft* ». J'ai eu l'honneur de demeurer à Louvain pendant des mois, et il me faut avouer que les habitants m'ont fait l'effet d'être des gens très paisibles. Ils étaient tranquilles comme leur antique cité; seulement parfois le soir un groupe d'étudiants parcourait la ville en chantant, de sorte que dans les rues résonnait *la Brabançonne* ou le chant de bataille des flamingants! Mais au mois d'août il n'y a pas d'étudiants dans la ville; cet élément de trouble avait disparu quand les Allemands arrivèrent. A ce moment fatal, Louvain était peuplé de fonctionnaires, de rentiers, de retraités, de prêtres, de religieux et de religieuses (comme on ne l'ignore pas, la ville est remplie de cloîtres étant un des centres du catholicisme belge). Si encore, c'eût été Charleroi ou Mons, une des villes manufacturières de la « terre noire », *du Borinage!* Mais les gens de Louvain, ces gens aisés et bien pensants, conservateurs et cléricaux, stricts observateurs des lois, enfin des piliers de la société! On ne trouverait pas dans l'histoire de

plus cruelle ironie que d'entendre traiter ces braves petits bourgeois louvanistes de « population furieuse ! » Quiconque une fois en sa vie s'est assis dans un cercle de famille à Louvain, ne peut s'empêcher de *rire* en lisant cette accusation. Mais c'est un rire qui devient un sanglot à la pensée du tort que la plus innocente des cités a dû souffrir, et c'est un rire qui devient une haine frémissante à la pensée de la calomnie éhontée qu'on ajoute impudemment au tort qui a été fait. Mais, mais il y *a* un Dieu et le sang versé à Louvain crie vengeance au ciel avec plus d'éloquence que celui d'Abel !

Et maintenant, un an après, le monde sait que *Louvain était innocent*. Quand les Allemands veulent prouver la culpabilité de la malheureuse ville, il leur faut recourir à des histoires comme celle que j'ai racontée des tuyaux de fer dans les murs. Ou bien ils doivent chercher à diminuer leur crime : ce n'était pas si méchant... Une bonne partie de la ville est encore debout... nous avons sauvé l'Hôtel-de-Ville au péril de notre vie !

Le commandant allemand de Louvain, le major Manteuffel, « fit éteindre le feu dans le voisinage de l'Hôtel-de-Ville ». Oui, écrit un

Hollandais, M. L.-H. Grondijs, qui était à Louvain pendant ces jours d'effroi, « il l'a fait éteindre parce que la Kommandantur avait ses bureaux dans l'Hôtel-de-Ville, et qu'une grande partie de la garnison y logeait (1) ». Et un spirituel Français, M. Louis Dimier, écrit : Le rapport allemand dit que les soldats allemands, au péril de leur vie, sauvèrent l'Hôtel-de-Ville. Comme ils avaient eux-mêmes allumé le feu, aucun lecteur raisonnable ne se laissera toucher par le péril qu'ils ont couru (2).

Mais Saint-Pierre est en ruines, l'inestimable bibliothèque a été brûlée, l'Université est en ruines. Et l'Hôtel-de-Ville est encore debout... oui ! Mais dans quel voisinage ! Derrière se dressent les ruines de Saint-Pierre !

*
* *

Et qu'il s'élève, le chant de désolation sur Louvain, *Planctus Almæ Matris Lovaniæ*..

J'ai sous les yeux un modeste petit livre, *La Vérité sur Louvain*, par René Chambry, publié à Paris chez Payot, avec préface de M. L. Giran,

(1) *Les Allemands en Belgique*, page 52.

(2) *L'Appel des intellectuels allemands* (Paris 1915), pages 120 et 121.

pasteur réformé français. Ce petit écrit n'a pas de visées littéraires, c'est un simple et calme récit de choses terribles, c'est le ton d'une lettre. Je souhaiterais de pouvoir citer ces soixante pages; je dois me contenter d'en donner quelques extraits.

L'auteur, René Chambry, appartient à cette bourgeoisie aisée et bien pensante, loyale et clérico-conservatrice qui forme le noyau de la population louvaniste. Il a le tempérament tranquille; même s'il raconte des choses à faire dresser les cheveux sur la tête, il n'entre pas en « fureur ». Il n'est jamais « furieux comme un Allemand ».

Son récit commence le mercredi matin 18 août quand les Allemands entrèrent dans Louvain. Ils arrivèrent de trois côtés; par la porte de Tirlemont, par la porte de Diest, par la rue de Malines : « Les Uhlans avancèrent les premiers, avec prudence. L'un d'eux, carabine au poing, parvint jusqu'aux premières maisons de la rue des Joyeuses-Entrées (qui part de la gare et conduit à l'Université) et remarquant que tout était calme, cria à ses camarades : « Alles ist frei! » Alors commença le défilé d'une nombreuse cavalerie, tandis que par la rue de la Station (qui mène à l'Hôtel-de-

Ville et à Saint-Pierre), fifres et tambours scandant la « Wacht am Rhein », l'infanterie faisait son entrée... Les habitants des rues choisies par les envahisseurs pour leur « Parade-Marsch », avaient clos leurs volets, mus par un même sentiment patriotique...

« Je crois utile de préciser un fait de la plus haute importance. L'administration communale, avant l'entrée du premier Allemand, avait sommé les habitants de remettre à l'Hôtel-de-Ville les armes qu'ils auraient pu détenir. Nul ne s'était soustrait à cet ordre... Aussi bien, les gardes civiques avaient-ils été désarmés et licenciés. Quelques courageux gardes se refusèrent à mettre bas les armes et rejoignirent leurs collègues d'Anvers qui, pensaient-ils, seraient appelés à coopérer à la défense du pays (1).

« Voici donc les envahisseurs dans la place, installés en maîtres à l'Hôtel-de-Ville. Les autorités civiles, qui n'avaient pas déserté leurs postes, proposèrent aux officiers allemands de mettre les casernes et les écoles à leur disposition. Ceux-ci refusèrent net. Ils exigèrent que

(1) C'est ce qui arriva. *Les gardes civiques*, comme je l'ai déjà montré, n'étaient pas des francs-tireurs, mais des troupes régulières (Johannes Jörgensen).

la troupe fût logée chez l'habitant, et le collège échevinal n'eut qu'à s'incliner. »

Il faut remarquer cette offre et le refus qui l'accueillit. Toutes les casernes de Louvain étaient vides, les écoles également. L'Université était vide. Dans la ville, il y avait de nombreux couvents qu'on eût pu évacuer pour y loger des soldats (comme en ce moment à Sienne, l'infanterie italienne est logée dans le séminaire archiépiscopal, dans les lycées, même dans les théâtres estivaux de la ville). Rien que la grande abbaye du Mont-César pouvait recevoir de nombreux bataillons, la grande abbaye du Parc aussi. Rien ne valait mieux que de se servir de ces locaux où tout pouvait être organisé militairement et correctement.

Mais le major Manteuffel et les autres chefs *refusèrent* cette offre. Au lieu de chercher à réduire autant que possible les occasions de conflit entre les troupes d'occupation et la population, on semblait s'efforcer de les multiplier. Les soldats devaient vivre dans les familles, dans les maisons.

M. René Chambry dit ensuite : « Nous habitions rue Léopold, au cœur même de la ville, et bientôt nous devions faire connaissance avec les premiers Allemands. Sur le coup de 8 heu-

res, un formidable coup de sonnette retentit. Comme nos futurs hôtes trouvaient, sans doute, que nous tardions trop à ouvrir, un coup de crosse vint ébranler la porte. Un officier, qui tempêtait sur le trottoir, nous cria : « Logement pour 50 hommes ». Il n'avait aucun billet de logement, mais toute discussion était inutile : il fallait se soumettre. Cinquante soldats, comme si notre maison était une caserne ! Mon père persuada l'officier de l'impossibilité où nous étions de loger 50 hommes et nous convînmes d'en prendre 25, dont 4 sous-officiers. L'officier accepta et, revolver au poing, entra dans la maison dont il visita chaque chambre en détail. « Wenn es nicht gut geht, alles kaput ! » Telle fut sa conclusion. »

Les choses vont *bien*, les soldats allemands sont bons diables. On leur donne de quoi se laver ; on leur donne du pain, de la viande froide, du café et le lendemain matin, ils s'en vont en remerciant. Puis il y a un intervalle de six jours environ. Il restait une garnison assez importante et les rapports entre civils et militaires étaient corrects.

***

Dans cet intervalle il arriva cependant plusieurs choses qui se trouvent en dehors du cadre de M. René Chambry, mais qu'on doit rapporter pour rendre compréhensible ce qui suit.

En même temps qu'ils étaient entrés à Louvain, le 19 août, les Allemands occupaient la ville voisine d'Aerschot, qui compte 8.000 habitants. Il n'y avait plus d'armée belge. Le soir la grande place était pleine de soldats; sur le balcon de la maison du bourgmestre se tenait le commandant d'étape allemand avec d'autres officiers supérieurs. Soudain un coup est tiré et le commandant s'affaisse. On le porte à l'intérieur et il meurt peu après.

Alors commencent les représailles. Les Allemands arrêtent le bourgmestre, son frère qui est prêtre, et son fils. Ils affirment que c'est le jeune homme (il a quinze ans) qui a tué le commandant (dans la maison même de son père, par derrière, avec la perspective certaine d'être immédiatement découvert!) En vain les trois personnes arrêtées protestent-elles de leur innocence, en vain elles montrent que les Alle-

mands tirèrent eux-mêmes d'une rue voisine pour inspirer du respect à la population. On les fusille et on pend leurs corps à la façade de l'Hôtel de-Ville.

Mais on ne s'en tient pas à cet acte de cruauté qui rappelle les eaux-fortes de Callot sur la guerre de Trente ans. *Pendant trois jours Aerschot est abandonné aux soldats.* Quatre vingt-un des hommes les plus considérés de la ville sont arrêtés, placés sur un seul rang et un officier en désigne un sur trois pour être fusillé. Ces 27 furent conduits à environ 100 mètres de la ville, placés devant des fosses ; on leur banda les yeux et on les fusilla. On fit grâce à l'un d'eux à condition qu'il recouvrirait les autres de terre. Dans la ville le feu faisait rage et les soldats pillaient. La plus grande partie d'Aerschot fut brûlée ; cinq fois on tenta de mettre le feu à l'église ; l'intérieur fut complètement consumé. « *Mais là incendie... femmes et le reste !* » pour citer le mot trouvé sur le carnet d'un soldat allemand.

Oui, « *incendie... femmes et le reste !* » Les vieilles femmes furent « *abgeschossen* », ainsi, par exemple, dans le village de Schaffen où une femme de quarante-cinq ans, Mme Luyckx, tirée de l'égout dans lequel elle s'était cachée, fut tuée.

On tua aussi les trop jeunes comme la fille de Mme Luyckx, âgée de douze ans, ou la petite fille de Jean Ooyen qui en avait neuf (1).

Mais au village de Linden, par exemple... Deux soldats allemands pénètrent dans une maison de paysans, saisissent les époux et les attachent à une chaise, s'emparent de la fille et la violent *devant les parents*. Enfin le père se dégage de ses liens ; il saisit un fusil et tue une de ces brutes allemandes. Ce crime ne reste pas impuni. On appelle d'autres soldats, on attache les époux, cette fois-ci plus solidement. Alors on met le feu à la maison et ils périssent dans les flammes. Et pour donner un avertissement à ceux qui seraient tentés d'imiter ces gens-là, on brûle tout le village On n'a qu'à se tenir tranquille quand messieurs les Allemands violent votre fille (2).

Ce récit est daté du 24 août. Le 19, il se passa dans le village de Corbeek-Loo, près de Louvain, une scène semblable. Une famille belge fut attaquée par une bande de soldats allemands qui séparèrent une jeune femme de vingt-deux ans des autres personnes et enfermèrent celles-ci dans une maison abandonnée

(1) *Rapport belge*, page 43-46.
(2) Grondijs, *l. c.*, page 35.

tandis que la jeune femme était violée par cinq soldats.

Le lendemain, revint cette bande de soldats ou une autre; ils trouvèrent une jeune fille de seize ans avec ses parents. Ils l'entraînèrent d'abord dans la cave et la firent boire, puis ils la portèrent sur la pelouse et, l'un après l'autre, ils la violèrent. Comme elle ne cessait de résister, ils en furent enfin las et l'abandonnèrent avec, comme adieu, cinq coups de baïonnette dans la poitrine. Elle était dans un tel état que le curé dut lui donner les derniers sacrements.

Dans un autre village près de Louvain, Blauwput, deux heures durant, des soldats abusent d'une femme dont la grossesse était très avancée; elle est plus morte que vivante quand, enfin, ce troupeau de cochons l'abandonne.

A Wacherzeel, sept Allemands violent une femme et la tuent ensuite (1).

Et ainsi de suite... On comprend ce que les Allemands ont gagné à être connus de plus près par les Belges. Il y a des gens qui, dès le

(1) *Rapport belge* pages 47-49. Nothomb: *Les Barbares en Belgique*, pages 77 à 81.

premier moment, vous séduisent et vous charment, mais on découvre bientôt qu'on a été aveuglé par ce qui n'était qu'apparence. L'Allemand ne vous gagne pas ainsi tout de suite, il a de plus solides qualités. Mais quand on a bien appris à le connaître, *in puris naturalibus*, il surpasse toutes les attentes. Et le cœur dompté on s'élance vers lui!

C'est en sachant comment avait été employé le calme intervalle dont parle M. Chambry qu'il faut poursuivre la lecture de son récit.

***

« Le mardi 25, à la tombée du soir, des troupes fraîches pénétrèrent rue de la Station... et un fort détachement remonta la rue Léopold. Les fusils disposés en faisceaux, les soldats vinrent réclamer logement et nourriture. Un sous-officier et 16 hommes se présentèrent chez nous. Nous leur offrîmes la même hospitalité qu'à ceux de leurs frères d'armes qui nous avaient quittés six jours auparavant.

« Leur chef se montra particulièrement aimable. Il s'exprimait en un français correct, appris à Bruxelles. Vers 7 heures, mon père et mon frère leur servaient le souper, lorsqu'un

coup de sifflet strida. « L'Alarme! » dirent les hommes. Ils se levèrent en hâte et bouclèrent leurs ceinturons... Le sous-officier, en prenant congé, nous dit : « Nous devons partir en hâte; on a sonné l'alarme. Je crois que les Français sont là! » Sur le pas de la porte, il se retourna et, s'adressant à mon père, lui cria : « Adieu! Nous ne nous reverrons sans doute jamais plus! »

(Comme on le voit, cet exposé est un modèle d'objectivité. Il n'y a pas jusqu'à ce petit trait de mélancolie allemande au moment du départ qui ne soit noté. « *Lebewohl, auf nimmerwiedersehn!* » Ainsi s'épanche le cœur sentimental du Germain.)

La famille Chambry cherche maintenant un refuge dans les caves de la maison, comme dans l'endroit le plus sûr. A 8 heures, on entend un feu violent; ce n'est pourtant pas dans la rue Léopold où est la maison. M. Chambry croit que ce sont les Français qui attaquent et que l'on se bat dans les rues. Lui et son frère se hasardent à monter aux étages supérieurs, les pièces sont éclairées par une lueur rouge, *la ville est en feu!*

A l'aide de ce qu'il a su plus tard, M. Chambry peut se rendre compte de quelques-unes

des scènes qui se sont passées à Louvain pendant cette nuit de terreur.

« Au coin de la rue de la Station, habitait M. David-Fischbach de Malacorp (on en a trop parlé pour que je taise son nom), vieillard de quatre-vingt-deux ans, homme de bien, qui, peu de jours auparavant, avait remis à la Croix-Rouge un don de 10.000 francs. Il avait logé chez lui des officiers allemands. Malgré ses protestations, il fut arraché de son lit, traîné dans la rue. M. David Fisbach fut obligé, adossé à la statue de Juste Lipse, de rester les bras levés, tandis que sa maison devenait la proie des flammes. On jugea sans doute son supplice insuffisant, car il fut frappé à coups de baïonnette, puis fusillé ».

Autre tableau : « Place du Peuple... l'incendie commença chez le notaire, B. de R., qui avait, lui aussi, hébergé des Allemands et les avait traités correctement. A quoi dut-il d'avoir la vie sauve? A ce que sa femme, lorsqu'il fut question de les passer tous deux par les armes, eut la présence d'esprit d'aller chercher ses enfants. « Eux d'abord », dit-elle froidement. Les Allemands hésitèrent un instant; ils n'osèrent pas, calmement, de sang-froid, mettre à mort l'un après l'autre ces pauvres petits. Mais la famille

B. de R. reçut l'ordre de quitter la maison, de se rendre sur le terre-plein de la place où, accablée, elle dut assister, impuissante, à l'anéantissement d'un immeuble que tant de souvenirs lui rendaient chers! Même, à un moment donné, un soldat s'approcha d'un des enfants et lui dit : « Sehen sie gut, das ist ein Feuerwerk! » (Regardez bien, c'est un feu d'artifice!) »

Pendant que tout ceci se passe dans le voisinage immédiat de la rue Léopold, la famille Chambry reste cachée dans la cave. Peu à peu, la vérité se révèle pour elle dans toute son horreur. « Je commençais à comprendre que les Allemands mettaient le feu à la ville et fusillaient les habitants l'un après l'autre. »

Le jour se lève, le mercredi 26 août. Un roulement de tambour allemand fut entendu dans les rues et on lut l'ordre suivant, émané de la Kommandantur : « Personne ne doit quitter la ville. Il n'y a plus de danger : on ne brûlera plus! Mais la Garde civique doit se réunir à 2 heures de l'après-midi. »

C'était donc juste... ; c'étaient les Allemands qui, pendant la nuit, avaient brûlé et massacré. Le frère de M. René Chambry, qui était dans la Garde civique, se hasarda à sortir pour parler

avec un ami qui appartenait aussi à ce corps. Il revint vite : « Le boulevard de Tirlemont, la plus grande partie de la rue de la Station, les Halles et la collégiale de Saint-Pierre continuent de brûler », raconta-t-il. Il repartit pour se rendre à l'appel; « depuis nous ne l'avons pas revu », est-il ajouté laconiquement.

La journée s'écoula. De temps en temps, des bandes de soldats passaient dans les rues en tirant à droite et à gauche. Une figure effrayée se montrait-elle aux croisées, aussitôt une grêle de projectiles sifflait, atteignant parfois le but. Le feu reprit — les Allemands enduisaient les ruines de benzine pour que la destruction fût complète.

Le jendi 27, à 8 heures du matin, arriva une voisine, Mme Van A., absolument hors d'elle-même. « Les Allemands ont pris mon mari! Les Allemands ont pris mon mari! » sanglotait-elle. Elle apportait des nouvelles terrifiantes... Les fugitifs de Blauwput avaient raconté comment un homme sur sept avait été fusillé... La seule raison donnée, là aussi, c'était : « On a tiré! Des civils ont tiré! » A tous les recours en grâce, toujours la seule impitoyable réponse qui semblait couvrir toutes les injustices! Et c'était inutilement et en vain

que l'on expliquait que toutes les armes avaient été livrées à l'entrée des Allemands. Avec quoi donc les civils auraient-ils tiré? (1)

Mme van A. reste chez les Chambry. Mais on ne doit pas être longtemps tranquille. Des coups de crosse retentissent à la porte de la rue et quand on ouvre, on trouve des soldats allemands qui donnent l'ordre à tous les gens de la maison de la quitter sur-le-champ, et non seulement la maison, mais la ville qui doit être bombardée. Les sentinelles veillent à ce que les fugitifs n'emportent rien avec eux. Tout est conservé pour être pillé par les hordes allemandes. Ainsi ils abandonnent le foyer qu'ils ne devaient pas revoir, et se dirigent vers la gare en traversant les rues qui brûlent et sont remplies de cadavres et de meubles que les sol-

(1) Il est intéressant de rapprocher du récit de M. Chambry (p. 40-41) ce qui était déjà arrivé à Louvain, le 19 août. Des soldats allemands étaient logés chez un Monsieur D. Vers le soir, on entend une détonation dans la rue et le sous-officier qui habitait chez lui se précipite sur M. D. pour le tuer, en criant : « On a tiré! » Au même moment, retentit une nouvelle détonation. M. D. réussit à sortir de la maison et il trouve par terre un de ces pétards avec lesquels les enfants de Louvain ont coutume de jouer et qu'en flamand on appelle *kalotjes*. Il le tend au sous-officier en disant : « J'avais bien deviné, ce ne sont que des joujoux! » « Oui », répond l'Allemand, gardant des doutes, et il met dans sa poche les restes du pétard.

dats sortent des maisons et emportent à la gare Le chemin tourne à droite; on entre dans le boulevard de Tirlemont, et la fuite de Louvain, cet exode effrayant, commence...

« Enfin nous atteignîmes la porte de Tirlemont. Il fallait obliquer à gauche. Mais l'encombrement était tel qu'on piétinait sur place. On ne voyait que des têtes, un océan de têtes. Oh! les pauvres figures désolées, les malades poussés dans de petites voitures, les mères qui ralliaient autour d'elles des familles nombreuses, et jusqu'à un paralytique qu'on poussait tant bien que mal, dans un fauteuil de salon!

« Des deux côtés de la route, les Allemands formaient une haie ininterrompue! On aurait voulu se jeter sur eux, les mordre ou les griffer, ces féroces exécuteurs d'ordres abominables... A ce moment, il faisait grand vent, une pluie implacable nous fouettait... Alors le pauvre troupeau, tremblant, livide, malade et endurant mille souffrances, se mit péniblement en marche vers Tirlemont...

« On avançait avec peine et il fallait s'arrêter tous les dix mètres. Parfois un Allemand nous demandait si nous n'avions pas d'armes! La question eût été vraiment grotesque en un moment moins douloureux. Ceux qui marchaient

avec trop de difficulté étaient poussés à coups de crosse. Par contre, quelques soldats, écœurés probablement de la brutalité d'un chef, offraient à boire aux femmes et aux enfants... Ils regardaient avec une expression de désolation que je n'ai jamais pu oublier. Mais c'était une minorité, à peine quelques-uns. Les autres exprimaient une joie féroce, comme s'ils eussent éprouvé le plus cruel plaisir à voir chasser de chez eux des vieilles femmes et des vieillards, des petits enfants et des malades!...

« A peine avions-nous dépassé la villa des Conifères, appartenant à M. A. Carnoy, que, d'une ferme abandonnée, des soldats nous appelèrent : « Kommen sie mal hier : Gastfreiheit, Gastfreiheit! » (Venez donc ici : hospitalité! hospitalité!)

« Des malheureux croyant au salut, entrèrent sans méfiance. Mais, seuls les hommes purent ressortir, jetés du reste à la porte sans discussion. Les soudards gardaient les femmes... »

La famille Chambry atteint enfin la porte. Mais il n'est pas nécessaire d'en citer davantage. Je désire terminer par l'image du soldat allemand qui est prêt à satisfaire sa chair, « la chair comme la chair des ânes et les fureurs comme celle des chevaux », dit le prophète,

à satisfaire ses désirs sur une malheureuse femme qu'il a attirée en criant le mot d'hospitalité ! (1)

(1) Le Hollandais Grondijs écrit sur les jeunes filles d'Aerschot, le 22 août, immédiatement après l'arrivée des Allemands : « Au milieu de la ville, une longue file de femmes échevelées et d'enfants sort de l'église. Les femmes, exténuées par les veilles, se glissent le long des maisons. Les jeunes surtout font peine à voir. En deux jours, toute leur jolie coquetterie et les fleurs de leur gracieuse jeunesse sont fanées. Heureuses sont celles qui vivent dans l'exil et qui pourront y retrouver la douce fierté et l'abondance de leur belle et jeune vie ! Ces pauvres jeunes filles que je vois condamnées à rester sans protection ni appui, seules dans des maisons dont toutes les portes sont enfoncées, me semblent honteuses et résignées. Quelle terrible ville, quelle odeur de mort parmi ces ruines gardées par des sentinelles, et qui ne sont peuplées que de femmes et de soudards, dont dépendent à la fois leur vie et leur honneur (*Les Allemands en Belgique*, p. 24-25).

A Louvain il rencontre une jeune fille de seize ans qui s'est héroïquement défendue contre deux soldats allemands et à qui ils ont percé le ventre à coups de baïonnette (*l. c.* p. 56). Une autre jeune fille qui avait été au pouvoir des Allemands, tremblante, s'écrie devant le commissaire du gouvernement : « Il s'est passé avec moi des choses que je n'ose pas raconter. »

Pour celui qui a le moindre pressentiment de ce que contient la littérature *sexuelle* soi-disant scientifique, si répandue en Allemagne, de pareils traits n'ont rien d'étonnant. La jeunesse allemande a, pendant des années, été surexcitée, à ce point de vue, jusqu'à la perversité. Les casernes et les Universités surtout ont été des écoles supérieures de démoralisation et des endroits où l'on apprenait les vices contre nature

V

Le cinquième faux témoignage et le cinquième « Il n'est pas vrai »

5) Il n'est pas vrai *que nous fassions la guerre au mépris du droit des gens. Nos soldats ne commettent pas de cruauté indisciplinée. En revanche dans l'Est de notre patrie la terre boit le sang des femmes et des enfants massacrés par les hordes russes, et sur les champs de bataille de l'Ouest les projectiles dum-dum de nos adversaires déchirent la poitrine de nos soldats. Ceux qui s'allient aux Russes et aux Serbes, et qui ne craignent pas d'exciter des Mongols et des nègres contre la race blanche, offrant ainsi au monde civilisé le spectacle le plus honteux qu'on puisse imaginer, sont certainement les derniers qui aient le droit de prétendre au rôle de défenseurs de la civilisation européenne* (1).

(1) 5) *Es ist nicht wahr*, dass unsere Kriegsführung die Gesetze des Völkerrechts missachtet. Sie kennt keine zuchtlose Grausamheit. Im Osten aber tränkt das Blut der von russischen Hor-

Pour la cinquième fois retentit la voix de la vérité : « Il n'est pas vrai que la manière dont nous faisons la guerre soit en contradiction avec le droit des gens. Il n'a pas été commis de cruauté indisciplinée ».

S'il n'y a pas eu de cruauté indisciplinée, il y a eu, ce qui est pire, cruauté *disciplinée*. Le chapitre précédent en contient assez d'exemples. J'en ajouterai encore un seul et qui est aussi emprunté au petit livre de M. Chambry, « La vérité sur Louvain. »

C'est un simple récit, comme le précédent, sans prétention littéraire (1).

« A Pellenberg, un jeune homme sous les yeux de son père (le meunier de l'endroit), fut tué net. Le père, le cœur meurtri, supplia qu'on le fusillât à son tour ! Mais le vice-feldwebel tenait à sa vengeance. Mourir frappé d'une dizaine de balles, ce serait trop beau ! Il fallait torturer moralement ce vieil homme qui sanglotait, écroulé sur le bord de la route.

den hingeschlachteten Frauen und Kinder die Erde, und im Westen zerreissen Dumdumgeschosse unsern Kriegern die Brust. Sich als Verteidiger europäischer Zivilisation zu gebärden, haben die am wenigsten das Recht, die sich mit Russen und Serben verbünden und der Welt das schmachvolle Schauspiel bieten Mongoler und Neger auf die weisse Rasse zu hetzen.

(1) L. c., pages 55 à 57.

« — Eh ! l'homme, dit le sous-officier, va-t'en prendre une brouette à ton moulin et reviens aussitôt. »

« Il fallut bien s'exécuter. Deux sentinelles, l'arme au bras, le poussaient déjà sur la route. Et le pauvre homme se traîna vers son moulin, toujours surveillé étroitement, chercha sa brouette, jusqu'à l'endroit où son fils avait été frappé.

« Tuez-moi, suppliait-il, mais tuez-moi donc ! »

« Or, le vice-feldwebel tenait à son idée. Ordre fut donc donné au meunier de charger le corps de son fils sur la brouette et de le conduire à quelque distance de là, où l'on procéderait à l'inhumation.

« Avec des sanglots qui fendaient l'âme, le vieux se mit en route, butant à chaque pas, les yeux brouillés, la démarche chancelante. Il lui fallut creuser la tombe et y déposer le corps de son cher enfant. Pendant ce temps les soldats mirent le feu à son moulin. »

Le récit n'est pas plus long, mais M. René Chambry rappelle que l'homme qui a été le pire bourreau de la Belgique et sous l'égide de qui tout cela a été fait s'appelle *Manteuffel*.

*
* *

C'est au mois d'octobre 1914 que les 93 colonnes de la culture déclaraient que la manière allemande de faire la guerre n'était pas en contradiction avec le droit des gens. Depuis que les Allemands pour combattre se sont servis de gaz asphyxiants et qu'ils ont torpillé la *Lusitania*, personne ne prend plus au sérieux cette déclaration. C'est seulement pour mémoire que je transcris les paragraphes du Règlement de guerre de La Haye de 1899, renouvelé en 1907, que l'Allemagne a d'abord signé et qu'elle a ainsi transgressé. Les voici :

Art. 25. Il est interdit d'attaquer ou de bombarder, par quelque moyen que ce soit, les villes, villages, habitations ou bâtiments qui ne sont pas défendus.

Art. 50. Aucune peine collective, pécuniaire ou autre, ne pourra être édictée contre les populations à raison de faits individuels dont elles ne pourraient être considérées comme solidairement responsables.

Art. 23. Il est interdit... de détruire des propriétés ennemies, sauf les cas où ces destruc-

tions seraient impérieusement commandées par les nécessités de la guerre.

Art. 46. La propriété privée... doit être respectée.

Art. 56. ...Toute destruction d'établissements consacrés au culte, à la charité et à l'instruction, aux arts et aux sciences, de monuments historiques, d'œuvres d'art et de science est interdite.

Art. 28. Il est interdit de livrer au pillage une ville ou une localité même prise d'assaut.

Art. 47. Le pillage est formellement interdit.

Sept chiffons de papier ! Il n'est pas un de ces articles que l'Allemagne n'ait constamment et en principe transgressé dans sa guerre contre la Belgique. Les autorités militaires supérieures en ont pris la responsabilité, ainsi le général von Bülow dans sa déclaration digne d'Erostrate dit-il :

« C'est avec mon consentement que le général en chef a fait brûler toute la localité (d'Andenne) et que cent personnes environ ont été fusillées » (1).

(1) « Je porte ce fait, ajoute-t-il, à la connaissance de la ville de Liége pour que les Liégeois se représentent le sort dont ils sont menacés, s'ils prenaient pareille attitude », pareille à celle

Comme pour bien montrer le mépris où ils tiennent ce que le célèbre *Manuel pour la conduite de la guerre* appelle « Sentimentalité et molle exaltation du sentiment », les Allemands ont *justement* attaqué des villes ouvertes, des villages et des constructions non défendus, *justement* infligé des châtiments collectifs, en argent et en vies humaines, *justement* détruit les propriétés ennemies d'une manière brutale et sans nécessité, *justement* bombardé les églises et des monuments qui servaient un but idéal, *justement* pillé partout où ils le pouvaient. Louvain, Aerschot, Malines, Termonde, Namur, Dinant, Tamines, Andenne en sont témoins. Et à Arras, à Reims, à Senlis, la même plainte monte vers le ciel. *Les pierres crient.*

Pour prouver combien la guerre allemande est sanguinaire et combien elle est en opposition avec le droit international moderne, on n'a d'ailleurs qu'à rassembler les proclamations qu'a publiées l'armée d'occupation allemande et qu'elle a fait afficher dans les différentes villes belges. C'est une lecture instructive; j'en extrais quel-

des habitants d'Andenne où le premier soir après l'occupation une balle était partie, sans faire d'ailleurs aucun mal. *Rapport belge*, p. 80, cfr. pp. 137-141. Andenne fut détruite le 20 août. La proclamation adressée aux habitants de Liége est du 22.

ques citations. Voilà la proclamation à la population d'Hasselt, le 17 août:

« Dans le cas où des habitants tireraient sur des soldats de l'armée allemande, le tiers de la population mâle sera passée par les armes. »

Dans la proclamation faite à Namur le 25 août, on lisait :

« Toutes les rues seront occupées par une garde allemande qui prendra 10 otages dans chaque rue. Si un attentat se produit dans la rue, les 10 otages seront fusillés. »

Dans une proclamation faite à Grivegnée, le 8 septembre, on menace de la peine de mort quiconque, après une heure fixée, un certain jour, aura encore des « armes, des munitions, des explosifs » dans la maison. La peine de mort sera infligée à quiconque sortira après 7 heures (« heure allemande », est-il ajouté. L'heure belge est, comme l'on sait, d'une heure en retard sur l'heure de l'Europe centrale). La peine de mort châtiera les otages qui ne sont pas remplacés par de nouveaux otages (les otages ne sont pris que pour vingt-quatre heures de suite). La peine de mort punira quiconque entrera dans le quartier général (le château des Bruyères) après 6 heures du soir et avant 6 heures du matin, et sinon la peine de mort,

au moins de très sérieux châtiments ceux qui ne salueraient pas un officier allemand. « En cas de doute, on doit saluer tout militaire allemand (1). »

C'est, comme l'on voit, le chapeau de Gessler. On accepte Guillaume Tell dans Schiller, dans la réalité on le fusille.

Fusiller, c'est le grand argument allemand. Encore le 5 octobre, deux mois après l'invasion, on trouve dans une proclamation que von der Goltz fit afficher à Bruxelles, et probablement dans toutes les communes du pays :

« Dans la soirée du 25 septembre, la ligne du chemin de fer et le télégraphe ont été détruits sur la ligne Lovenjoul-Vertryck. En raison de cela, les localités citées ont dû donner des otages le matin du 30 septembre.

(1) Je ne puis m'empêcher de transcrire le paragraphe suivant (qui, *celui-là*, ne sera pas regardé comme un chiffon de papier!)

« J'exige que tous les civils qui circulent dans ma circonscription, principalement ceux des localités de Beyne-Heusay, Fléron, Bois-de-Breux, Grivegnée, témoignent de la déférence envers les officiers allemands, en ôtant leur chapeau ou en portant la main à la tête comme pour le salut militaire. En cas de doute, on doit saluer tout militaire allemand. Celui qui ne s'exécute pas doit s'attendre à ce que les militaires allemands se fassent respecter par tous les moyens. »

Cette proclamation est signée « Dieckmann, major-commandant » et contresignée par le bourgmestre belge Victor Hodeige.

« A l'avenir, les *localités les plus rapprochées* de l'endroit où de pareils faits se sont passés, peu importe *qu'elles en soient coupables ou non*, seront *punies sans miséricorde*. A cette fin, des otages ont été emmenés de toutes les localités voisines des voies ferrées, menacées par de pareilles attaques, et, à la première tentative de détruire les voies de chemin de fer, les lignes de téléphone ou de télégraphe, ils seront immédiatement fusillés (1). »

Cette proclamation fut affichée le 5 octobre, à Bruxelles, *exactement le lendemain* du jour où les 93 avaient solennellement assuré le monde que la manière allemande de faire la guerre n'était pas en contradiction avec le droit des gens. Il ne pouvait y avoir de plus rapide démenti.

Et permettez-moi, pour respirer un moment une autre atmosphère que celle de la brutalité allemande, de terminer ce chapitre par un mot

(1) *Rapport belge*, page 86. Voir tout le rapport sur les proclamations allemandes, pages 76-83. Il ne sera pas sans intérêt de savoir que ce furent des cyclistes de l'armée belge qui, faisant ainsi preuve du courage le plus hardi, coupèrent les voies de chemin de fer, près de Mons (Nothomb : *Les Barbares*, p. 227 et suiv.). Les otages *arrêtés* avant les attentats étaient donc innocents, de sorte que cette remarque « qu'ils soient coupables ou non » est bien superflue. On exécutait en principe *toujours* les innocents. Il n'y avait pas à s'y tromper.

du président de l'Institut Carnegie à Pittsburg, l'historien Samuel Harden Church. Il se trouve dans sa « Réponse aux professeurs allemands », publiée sous le titre de *The American verdict on the war*. M. Church écrit :

« Quand nos troupes (américaines) récemment furent expédiées au Mexique, non pour conquérir, non pour faire la guerre, mais pour rétablir l'ordre, la paix et l'autorité de la loi, quelques habitants de Vera-Cruz tirèrent de leurs fenêtres et tuèrent 23 de nos jeunes soldats. Les nôtres finirent par riposter à ces fusillades, mais ils ne détruisirent pas la ville, ils ne tuèrent pas des innocents et même ceux des tireurs faits prisonniers ne furent pas exécutés, mais relâchés avec l'avertissement de mieux se comporter à l'avenir. »

Et l'écrivain américain poursuit :

« On nous demande parfois : « Vous préférez donc le Slave au Germain? » « Oui, depuis que nous avons vu le Germain à la guerre, nous lui préférons le Slave, le Turc, et même le Hottentot! »

VI

Le sixième faux témoignage et le sixième « Il n'est pas vrai »

6) Il n'est pas vrai *que la lutte contre ce qu'on appelle notre militarisme ne soit pas dirigée contre notre culture, comme le prétendent nos hypocrites ennemis. Sans notre militarisme, notre civilisation serait anéantie depuis longtemps. C'est pour la protéger que ce militarisme est né dans notre pays, exposé comme nul autre à des invasions qui se sont renouvelées de siècle en siècle. L'armée allemande et le peuple allemand ne font qu'un. C'est dans ce sentiment d'union que fraternisent aujourd'hui 70 millions d'Allemands, sans distinction de culture, de classe ni de parti.*

Le mensonge est l'arme empoisonnée que nous ne pouvons arracher des mains de nos ennemis.

Nous ne pouvons que déclarer à haute voix devant le monde entier qu'ils rendent faux témoignage contre nous. A vous qui nous connaissez et qui avez été, comme nous, les gardiens des biens les plus précieux de l'humanité, nous crions :

Croyez-nous! Croyez que dans cette lutte nous irons jusqu'au bout en peuple civilisé, en peuple auquel l'héritage d'un Gœthe, d'un Beethoven et d'un Kant est aussi sacré que son sol et son foyer. Nous vous en répondons sur notre nom et sur notre honneur (1).

(1) 6) *Es ist nicht wahr*, dass der Kampf gegen unsern sogenannten Militarismus kein Kampf gegen unsere Kultur ist, wie unsere Feinde heuchlerisch vorgeben. Ohne den deutschen Militarismus wäre die deutsche Kultur längst vom Erdboden gelitgt. Zu ihrem Schutz ist er aus ihr hervorgegangen in einem Lande, das jahrhundertelang von Raubzügen heimgesucht wurde wie kein zweites. Deutsches Heer und deutsches Volk sind eins. Dieses Bewusstsein verbrüdert heute 70 Millionen Deutsche ohne Unterschied der Bildung, des Standes und der Partei.

Wir können die vergifteten Waffen der Lüge unsern Feinden nicht entwinden. Wir können nur in alle Welt hinausrufen, dass sie falsches Zeugnis ablegen wider uns. Euch, die Ihr uns kennt, die Ihr bisher gemeinsam mit uns den höchsten Besitz der Menschheit gehütet habt, Euch rufen wir zu :

Glaubt uns! Glaubt, dass wir diesen Kampf zu Ende kämpfen werden als ein Kulturvolk, dem das Vermächtnis eines Gœthe, eines Beethoven, eines Kant ebenso heilig ist wie sein Herd und seine Scholle.

Dafür stehen wir Euch ein mit unserm Namen und mit unserer Ehre!

Pour la dernière fois le monstre de la vérité se fait entendre par la bouche des 93. Est-il même besoin de traduire, encore moins de réfuter ces oracles vides? Nous ne pouvons leur arracher les armes avec lesquelles ils combattent, nous aussi nous ne pouvons que « crier au monde ! »

La lutte que la Belgique, la France, l'Angleterre et l'Italie soutiennent en ce moment, n'est-ce qu'un combat contre ce qu'on appelle le « militarisme allemand » (« ce qu'on appelle » est adorable) ou bien est-ce en outre, et en même temps, une lutte contre la kultur allemande? La réponse dépend de ce qu'on entend par « la kultur allemande ». « Croyez », s'écrient les témoins de la vérité, « que nous lutterons jusqu'au bout comme un peuple civilisé. » C'est possible, quoique peu vraisemblable ; car ils ont commencé cette lutte comme des barbares. En vain ils en appellent à leurs grands hommse du passé, comme ils en appellent à Dieu en vain. Qu'est-ce qu'un Beethoven, un Gœthe, peut avoir à faire avec ceux qui brûlèrent Louvain et bombardèrent Reims? Et Kant, on ose se réclamer du testament de Kant! Mais un Eucken, un Wundt doivent pourtant savoir que le Testament de Kant, son programme pour l'avenir. c'était *les Etats-Unis d'Europe* et *la*

paix éternelle! Pour quoi alors prennent-ils son nom en vain ét rappellent-ils sa grande ombre du royaume des morts? (1)

« La culture allemande »... elle *était* une fois! Quand Brentano et Chamisso, Uhland et Müller, Eichendorff et Mörike chantaient, dans l'Allemagne de Schumann et de Schubert, dans le vieux pays romantique... autrefois... il y a longtemps, longtemps...

La culture allemande... elle *était* une fois. Pendant ces semaines d'été, brûlantes, où j'écris ce livre, enfermé du matin au soir derrière des volets entre les lames desquelles le soleil de juillet brille comme un feu blanc, je me rappelle mes jours allemands d'il y a deux ans, les promenades dans le pays de Gœthe, le pèlerinage à Wetzlar et à Sesenheim, à Francfort et à Weimar. Je me rappelle « les vallées lointaines de la Germanie, la Hesse et l'Alsace, Lotte et Friederike « et une vieille petite mère qui de son char à bœuf me salua si aimablement en hochant la tête dans une rue de Meissenheim » (2).

Et comme dans une vision se dressent deux

(1) La pensée de Kant est exposée dans un livre remarquable: *J'accuse*, par un Allemand. (Lausanne 1915), pages 33 et suiv.

(2) Voir mon *Livre sur Gœthe* (Copenhague 1913), page 115.

souvenirs devant mes yeux, le souvenir de deux jours allemands, ou plutôt, de deux nuits allemandes, le carnaval de Cologne et une assemblée d'étudiants à Bonn. Faisons revivre leur mémoire et qu'ils arrêtent un moment la pensée comme des montagnes arrêtent un fleuve, dont le cours après les avoir franchies, redouble de violence et d'impétuosité.

INTERMEDE ALLEMAND

LE LUNDI DES ROSES — LE MERCREDI DES CENDRES

GAUDEAMUS IGITUR

Le lundi des roses
Le mercredi des cendres

Au loin les soucis maintenant, au loin toutes les douleurs
Demain est demain, aujourd'hui est aujourd'hui!
Enfants, ici soyons joyeux,
C'est le carnaval, le carnaval sur le Rhin.

C'est la chanson qui m'accueillit lorsque, sans penser à mal, la veille du dimanche gras 1912, j'arrivai le soir dans l'hôtel où j'ai l'habitude de descendre à Cologne. Les yeux rougis et ensommeillés, le portier s'avança vers moi et m'assura que j'aurais ma chambre ordinaire, la plus tranquille de la maison, mais il ajouta qu'il doutait que Monsieur le professeur pût dormir cette nuit. « C'est le carnaval! », fit-il en manière d'explication.

Je me dirigeai vers la grande salle à manger où des bourgeois silencieux s'assoient d'ordinaire en buvant de la bière de Würzburg devant des tables couvertes de nappes rouges,

et je me trouvai dans le carnaval. Ce n'est pas qu'il y eût beaucoup de masques et de costumes, mais c'était une foule de gens qui étaient joyeux, qui chantaient, qui riaient ; la salle était remplie, les garçons se faisaient un chemin en tenant à chaque doigt un bock de bière, et même de vieux et honorables messieurs portaient des bonnets de papier sur leurs cheveux d'argent. Au buffet, se tenait le directeur de l'hôtel, également coiffé d'un bonnet de fou, des jeunes gens allaient et venaient avec des cylindres rouges sur la tête et, au cou, une décoration bigarrée représentant un singe ou un chat...

Le carnaval de Cologne est pour les gens nés à Cologne une solennité nationale et une fierté nationale. Un comité, dont les membres portent les noms les plus considérés de Cologne, le prépare à l'avance. Des femmes extrêmement distinguées y prennent part et c'est à celle, des anciennes familles de Cologne, qui équipera le plus beau des chars du cortège le lundi des roses.

Le public qui, ce soir, remplit les salles de le « Fränkischer Hof » est aussi un public de famille.

Autour des tables, il y a des cercles de

visages qui se connaissent et celui qui est introduit dans un nouveau cercle est présenté à ceux qui le composent. Un orchestre est installé dans un coin de la salle et on y chante sans interruption. Et quand le refrain retentit, le refrain qui m'accueillit à mon entrée à l'hôtel, tout le monde se lève, se prend par la main et forme de longues chaînes qui, par un balancement, marquent le rythme de la mélodie. C'est une grande, heureuse, brillante confusion; visages, yeux, sourires, mains levées, tout brille, tout remue et tout chante.

Au loin les soucis maintenant, au loin toutes les douleurs,
Demain est demain, aujourd'hui est aujourd'hui!
Enfants, ici soyons joyeux,
C'est le carnaval, le carnaval sur le Rhin.

« Combien de temps cela dure-t-il? » demandai-je, après m'être assis, à mon voisin, un petit homme qui semblait être un fonctionnaire et qui, entr'autres, m'avait raconté qu'il n'était pas de Cologne, mais de Würzburg, en Bavière.

« Jusqu'au mercredi des cendres », telle fut sa rapide réponse. C'était vrai. Les habitants de Cologne se font un point d'honneur de célébrer tout le carnaval. Dans une soirée, le

lundi des roses, une femme de la plus haute société raconta que pendant les quatre derniers jours elle s'était couchée à six heures du matin « et pourtant je n'ai pas mal aux cheveux ! » ajouta-t-elle. Et une jeune fille, qui avait une fluxion de poitrine, demanda au médecin l'autorisation de quitter l'hôpital en disant : « Je suis une jeune fille de Cologne, et il faut que je sorte pour le carnaval ! » Les familles pauvres mettent leurs vêtements du dimanche au Mont-de-Piété pour s'acheter des masques et des oripeaux dont elles font des déguisements. Et dans les rues élégantes, dans les grands cafés, le champagne mousse et l'on danse en re les tables de marbre de même que l'on danse sur l'asphalte des rues en chantant la dernière scie de Carnaval ! « De Wienanz han'nen Has em Pott — Miau, miau, miau... »

* * *

Sans avoir beaucoup dormi, je pars le dimanche matin et reviens à Cologne vingt-quatre heures après. Il est de bonne heure, il n'est pas encore 6 heures. La cathédrale avec ses puissantes tours s'élève grise, froide, infinie dans la lumière du matin. Les rues sont par-

semées de confetti, il y a des serpentins accrochés aux buissons devant la gare. Les tramways, qui ont marché toute la nuit, sont pleins de masques rentrant chez eux. Un Pierrot se tient au coin d'une rue et, endormi, se sentant la tête lourde, il regarde devant lui. Passent deux autres masques... « Cologne toujours première! » dit l'un, enthousiasmé. « Quatsch! » répond l'autre, bourru. Sur la place de la cathédrale, se hâtent des couples bigarrés, des hommes le bras posé sur la taille de leur dame. Au loin, dans les rues, on entend le dernier « Miau, Miau, Miau », de la chanson sur la famille Wienanz et son lièvre dans le pot, ou bien je me sens frôlé par un insinuant :

Marieche, du darfst nicht kriesche,
Fang doch an lache', das siiht besser uus...

Mariette, tu ne dois pas grogner,
Commence à rire, ça va mieux...

C'est aujourd'hui le grand jour du carnaval, c'est le lundi gras, le lundi des roses, *Rosenmontag*, comme disent les gens de Cologne. Le mot est joli, mais doit d'ailleurs être une altération de « Rasenmontag », le lundi où tout le monde est saisi de fureurs...

Et assurément, ce ne sont pas les roses qui font le caractère au lundi gras à Cologne, c'est la fureur, la fureur bacchique, qui se donne libre cours, sans retenue. Le catholicisme allemand qui, autrement, fait une impression si sévère, presque puritaine, devient soudain lâché, plus qu'en aucun autre pays; même les établissements catholiques (le « Fränkischer Hof » en est un) sont alors des centres officiels de la joie du carnaval. Les faunes et les nymphes se trémoussent librement au pied de la grave cathédrale. C'est comme si l'antique dôme se disait : « Seigneur Dieu, ce sont pourtant des hommes... Qu'ils soient des hommes, complètement, sans retenue ni contrainte. Quand ils l'auront essayé pendant deux jours, ils en seront assez fatigués et ennuyés et le matin du Mercredi des cendres, ils me reviendront; je ferai le signe de la croix sur leur front avec des cendres et je laisserai tomber sur eux mes paroles mélancoliques : « Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. »

Et les hommes viennent le Mercredi des cendres et s'agenouillent contre la grille du chœur. Les vieillards viennent et les vieilles femmes; et les enfants avec leurs petits fronts

purs viennent aussi. Et les jeunes gens viennent qui, la veille au soir, portaient encore les culottes rouges et les plumes de coq de Méphisto et les jeunes filles qui, la nuit précédente, dansaient en souliers dorés, vêtues en Hollandaises avec de larges bandeaux d'or sur leurs cheveux et une jupe courte, bleue et blanche, comme la porcelaine de Delft. Et les cendres saupoudrent leur blonde chevelure que ne couvre plus le bonnet blanc des Hollandaises, mais qu'enveloppe la mantille noire de l'église et, tandis que les mots latins sont répétés toujours les mêmes le long de la rangée de fidèles agenouillés et se rapprochent d'elles de plus en plus, les jeunes filles pensent : « Nous sommes poussière et nous redeviendrons poussière! Mais cette poussière a brillé ; de ses yeux, elle a fait des signes et elle a souri, elle a ri et elle a chanté et elle s'est amusée jour et nuit jusqu'à ce que les cendres soient descendues sur elle. Et l'année prochaine, reviendra le lundi des roses.

Gaudeamus igitur

« Vous n'avez jamais vu un *Kommers* d'étudiants allemands? Alors il ne faut pas négliger l'occasion d'assister au cinquantième anniversaire de la Société d'Etudiants *Novesia!* Je vous y invite solennellement. »

C'était mon ami, le professeur de philosophie à l'Université de Bonn qui, un jour de l'année 1913, m'adressait ces mots. Et ainsi, je me trouvai à 8 heures et demie du soir assis à la table d'honneur du Kommers dans la salle Beethoven.

J'étais juste en face du *Podium*, sur lequel trois représentants de l'Union avaient pris place; derrière eux étaient placés autour de trois longues tables les délégués d'autres unions d'étudiants venus pour apporter leurs félicitations; ils étaient à peu près cinquante. J'ai vu à Sienne la cavalcade médiévale, *il Palio*, mais l'assemblée que j'ai devant moi est presque aussi brillante de couleurs. Les trois

étudiants de la *Novesia* portent des costumes rouge éclatant et derrière eux il y a un parterre bigarré, jaune citron, vert d'herbe, bleu de ciel, orange. Les uniformes sont traversés d'écharpes jaunes, jaune rouge, bleues, blanches ou vertes. Sur leur tête est posé coquettement la *Cerevis*, la barrette rouge ou jaune, retenue par un élastique passé sous le cou. Les mains sont cachées par d'énormes gants à manchettes, les pieds chaussés de bottes vernies et éperonnées. Sur la table, devant chacun de ces brillants personnages, il y a un bock de bière et à côté est posée une éclatante rapière.

Je me retourne... toute cette immense salle est remplie d'étudiants assis devant de longues tables, chacun avec son bock. Plus bas se tiennent les « Füchse », les étudiants de première année, portant des casquettes plates et rouges. Plus près, à la table d'honneur, il y a une masse de vieux messieurs, des membres dont la position est faite aujourd'hui mais qui sont venus, à cette occasion, et qui portent sur leurs cheveux grisonnants une sorte de bonnet très spécial.

Plusieurs d'entre eux sont des ecclésiastiques et cela fait une curieuse impression de voir ces figures de prêtres sévères ou empreintes de

jovialité avec ce couvre-chef rouge qui est tout autre chose que respectable. Mais ils semblent se plaire; en effet, pour eux, c'est un retour à leur jeunesse et à ses joies, à la camaraderie, à la gaieté, aux chants. Il est défendu de fumer pendant la première partie de la fête, la partie officielle, mais ceux qui sont « en charge » sur la tribune donnent le mauvais exemple en allumant des cigarettes et bientôt un nuage de fumée monte vers la tribune qui court autour de la salle et d'où une guirlande compacte de jeunes filles, sœurs, cousines, fiancées, ont été autorisées à regarder leurs frères, leurs pères et les élus de leurs cœurs buvant de la bière et à respirer la fumée de leurs cigares. Elles-mêmes ne boivent ni ne fument, elles sont là pour orner, comme des fleurs.

Mais voilà que le président de la *Novesia* se lève à la tribune et qu'il frappe bruyamment sur la table avec son épée. « *Silentium* » crie-t-il au milieu du bruit et de la fumée de tabac; il ajoute : « *Aus Feuer ward der Geist geschaffen.* Vers 1 ». Et on chante une strophe de la chanson de Körner dont il vient de dire les premiers mots. Sur la tribune, tout le monde s'est levé; dans la salle on est autorisé

à rester assis. A chaque reprise, le président frappe sur la table et commande : « Strophe 2, 3, 4 » et ainsi de suite.

Je lis les paroles dans le livre. Le thème est celui que l'on retrouve toujours dans les chansons allemandes à boire, le « Vin et l'Amour », et autour de moi les « vieux messieurs » chantent aussi de toute la force de leurs poumons : « Le plaisir des chants et des armes, le plaisir de l'amour me remplissent. » Ce n'est que de la poésie, on ne pense rien de ce qu'on chante, on peut le chanter même si l'on est le plus paisible des receveurs des postes ou un ministre de la religion sans les moindres dispositions amoureuses.

Après le chant un licencié en droit souhaite la bienvenue et il termine en engageant à une « formidable salamandre ». Tandis que tout le monde se lève, résonne militairement à travers la salle le commandement : *Ad exercitium salamandri*, « eins », chacun prend son bock, « zwei », tout le monde boit, « drei », tout le monde pose son bock sur la table avec une sorte de roulement sonore, les cinquante « en charge » frappent de leurs rapières, l'orchestre résonne et toute la salle est remplie d'un vacarme entraînant qui dure longtemps.

Dans un agréable état d'exaltation nerveuse, on se rassied et on chante de nouveau. On entonne l'hymne de combat de la *Novesia* et au dernier vers les « Füchse » sautent sur les bancs et restent enlacés fraternellement, chantant de toute la force de leurs jeunes poumons. Alors un ecclésiastique, Mgr Schweitzer, fait le discours, puis l'orchestre commence une mélodie : « Le Dieu qui a créé le fer » et l'on chante. A la troisième strophe, tout le monde se lève ; ceux qui sont « en charge » sur la tribune brandissent vers le ciel leurs épées qui retentissent et qui étincellent. C'est comme si l'on voyait devant soi une troupe de jeunes guerriers, élancés, beaux dans leurs costumes éclatants. Et alors gronde à travers la salle :

O Allemagne, sainte patrie, O amour et fidélité allemande.
Toi pays sublime, toi pays admirable, nous te jurons encore :
Que les poltrons et les esclaves soient proscrits ! Qu'ils devien-
[nent la proie des corneilles et des corbeaux !
Nous marchons à une nouvelle bataille d'Hermann et voulons
[nous venger !

Les chants succèdent aux chants, les discours aux discours. Un « vieux monsieur » parle pour l'empereur, un autre « vieux monsieur » pour les hôtes. Un de ceux qui sont « en

charge » répond pour les hôtes et tous les discours se terminent par une « Salamandre » toujours introduite par le formulaire suivant : « Je demande ce *commando* à la très honorée présidence. Qu'il tourne à mon plus grand honneur ! » Le président, de sa table, salue militairement, et alors retentit le roulement des bocks, on tape des pieds, les épées s'entrechoquent. Je m'étonne que les tables puissent supporter ces coups répétés et continuels donnés avec les rapières, et l'on me répond que sous les nappes bigarrées, il y a des planches solides. Peu à peu s'établit un dialogue entre les trois éléments de l'assemblée, la salle, la tribune et le balcon. A chaque minute un domestique gravit les degrés de la tribune et remet à l'un des beaux jeunes gens un bouquet avec une carte ; il la lit, saisit son bock, boit, en tenant son coude en sorte qu'il soit tout à fait perpendiculaire à son corps, pose son bock sur la table d'un geste aussi anguleux et là-dessus adresse un salut dans la salle en agitant sa main gantée de blanc. Quelque *Cerevis* de couleur brillante se hasarde près du balcon et, penché sur la balustrade, il salue, sourit et fait signe de la tête à une belle Rhénane aux dents brillantes, aux yeux luisants et irrésis-

tibles. Il commence aussi à pleuvoir des fleurs sur la table des professeurs; mon ami le philosophe en reçoit « d'un candidat qui doit bientôt passer son examen », avoue-t-il. Mon humilité est de même honorée d'un bouquet : « Une cordiale bienvenue au poète danois qui est au milieu de nous ! » Hélas oui ! Ils étaient si cordiaux.

On s'enfonce peu à peu dans cette atmosphère de bière et de bruit. Les discours ne s'arrêtent pas et, pendant chaque discours, après chaque discours, s'élève la tempête des pieds que l'on frappe par terre et le tonnerre des coups de rapières. On chante : « *Heil Dir im Siegeskranz* » (Salut ! toi qui portes la couronne de la victoire) et tous se dressent pendant que les lames levées, comme lorsque l'on prête serment, étincellent de nouveau. Pendant les discours certains groupes d'assistants doivent être debout, d'autres rester assis. Au balcon, on commence aussi à boire de la bière et moi je songe à m'en aller.

Alors tout devient silencieux et un instant après s'élève à travers la salle la vieille ritournelle : *Gaudeamus igitur, juvenes dum sumus* (réjouissons-nous tandis que nous sommes encore jeunes), *post jucundam juventutem, post mo-*

lestam senectutem, nos habebit humus (quand la joyeuse jeunesse est passée, quand la triste vieillesse est finie, le cimetière nous attend).

Les strophes se suivent. C'est le vieil étudiant qui s'éveille le matin de son soixante-dixième anniversaire et qui, à la clarté du matin, regarde sa vie passée : « Aujourd'hui il y a soixante-dix ans que tu es né, cent semestres se sont écoulés depuis que tu étais un jeune étudiant aux joues roses et aux yeux clairs. » Le temps a passé si vite, y a-t-il si longtemps? Et il murmure les vieilles paroles banales : *Vita nostra brevis est...*

Il s'enfonce dans ses souvenirs, pense à ses camarades, aux amis de sa jeunesse, à ses professeurs, à l'amour de sa jeunesse. A l'amour est consacré tout un verset; lorsqu'il est fini, tous les jeunes gens se lèvent, tous les regards se dirigent vers le balcon. Les « Füchse » et les « vieux messieurs » secouent leurs bonnets rouges. Et elles sont debout rougissantes, le long de la balustrade du balcon, les filles des pays rhénans, ces filles aux yeux noirs et aux cheveux noirs, belles comme des princesses et fières comme des reines, et elles regardent au-dessous d'elles cette salle remplie d'hommes qui leur rendent hommage par leur chant et par le

froissement de leurs épées. Et elles rougissent de plus en plus, pendant que les milliers de voix masculines enthousiasmées font monter vers elles les paroles du poème : *Vivant, omnes virgines, faciles, formosæ.* « Vivent toutes les belles jeunes filles, Vivent toutes les femmes! »

La chanson retentit, et quelques instants après, nous revenons en voiture chez mon ami qui demeure hors de la ville. Après bien des jours de froid et de pluie, il fait enfin une belle nuit claire où brillent les étoiles. Au-dessus de nous, dans l'étendue bleue brillent la Grande Ourse, Arcturus, les diamants du W de Cassiope. Je pense à tous ceux qui, ici-bas, au cours des siècles ont regardé ces étoiles et qui ne sont plus, à tous les jeunes étudiants, à toutes les belles jeunes filles dont les yeux brillants ont été rongés par les vers et dont le sourire étincelant est depuis longtemps devenu l'horrible grimace de la tête de mort. *Nos habebit humus.*

GERMANIA

I

« La culture allemande! » Ne l'a-t-on pa reconnue dans les deux descriptions précédentes? Le lundi des roses et la cathédrale de Cologne, « Wein, Weiber und Gesang » (le vin, les femmes et les chants), la Salamandre et le rêve mélancolique des temps disparus, la joie du présent et le frisson à la pensée de la mort. Et au milieu de tout cela, des fumées du vin et de la fumée du tabac, au milieu de la bonhomie et de l'épanchement du cœur, soudain, le cliquetis des épées et le cri du lansquenet : le plaisir des armes, le plaisir de l'amour et le plaisir de la vengeance, le barbare qui, par ses aspirations violentes et irrésistibles, revient à la bataille d'Hermann et à la forêt de Teutobourg...

La culture allemande est une *culture de sentiment* et une *culture de passion*. Il n'y a pas de langue qui puisse gonfler aussi puissamment, tonner d'une façon aussi retentissante que l'allemand. C'est une langue faite pour le

pathétique, pour la destinée, la vie et la mort, pour les grands moments de l'existence et ses terreurs.

C'est la raison pour laquelle la culture allemande n'a atteint la perfection que dans deux domaines, le lyrique et le musical (et cette philosophie lyrico-musicale qui est propre à l'Allemagne et dont le type est, non pas Kant, disciple de l'Occident, mais Hegel, Schopenhauer ou Nietzsche.) Quand il ne faut que du sentiment, de la passion, l'Allemand fait des chefs-d'œuvre, *Faust...*, *la Neuvième Symphonie...*, *Ainsi parlait Zarathustra...*

Mais dans la sculpture, dans la peinture, dans l'architecture, l'Allemand est inférieur. La culture allemande n'a jamais pu produire un Michel-Ange ou un Velasquez, un Van Dyck ou un Thorvaldsen. La peinture allemande, des Nazaréens (1) à Böcklin, est lyrico-musicale.

Et il est ainsi parce qu'*il y a quelque chose de féminin dans l'esprit allemand.* La Germanie

(1) Nom que prirent de jeunes peintres allemands, Overbeck, Pforr et Vogel. Venus à Rome en 1810, ils s'établirent dans l'ancien couvent de Saint-Isidore, près de la Trinité-des-Monts; ils y menèrent, avec leurs amis et disciples, Veit, Schadow, Führich une existence à demi monacale. On désigna ensuite par le même nom les écoles de peinture catholiques de Munich et de Düsseldorf. *(Note du traducteur.)*

est femme, et elle a toutes les qualités de tant de femmes ; épouse parfaite dans son intérieur, ange pour ses enfants, furie pour son mari. Comme certaines femmes, l'Allemand est prompt aux larmes et prompt à la fureur (furieux comme un Allemand, disons-nous en Danemark), inaccessible aux arguments et à la logique, mais persévérant à faire prévaloir sa volonté tyrannique (pour votre bien), convaincu d'avoir toujours raison, scandalisé et irrité de ne pas être obéi. Devant des preuves claires comme le jour, ces femmes, comme l'Allemand, le front levé, sans sourciller, sont capables de crier : ce n'est pas vrai ! Et avec pathétique, avec des larmes, avec fureur, elles finissent par saisir ce qu'elles ont sous la main et vous le jettent à la tête en criant : « Dégoûtant menteur ! »

Les femmes de cette espèce et l'Allemand n'ont pas le sentiment du *devoir envers la vérité ;* ils n'ont *pas de conscience* (il ne faut pas confondre la conscience avec la bonté, la pitié, la tendresse et tant d'autres vertus féminines). Pour eux, les motifs abstraits n'existent pas, ils sont hors d'état de les prendre pour guide. Ce sont d'éternels opportunistes.

L'Allemand ne *comprend* tout simplement pas que l'on puisse fonder sa vie sur une idée, que

l'on puisse risquer son existence pour l'amour d'un *principe*. Lui-même, c'est toujours un sentiment qui le fait agir, une passion, un intérêt, quelque chose de *personnel* et de *concret*. La lutte pour la liberté en 1813 était une lutte pour atteindre des biens personnels, saisissables : l'indépendance politique, l'indépendance nationale. C'était donc *exactement l'opposé* des luttes de la Révolution française qui a voulu mettre en œuvre une idée, réaliser trois grands principes.

L'Allemand est réaliste. « Das Droben kann mich wenig kümmern », on n'a jamais prononcé de parole plus allemande que celle-là. « Que me fait ce qu'il y a dans les nuages, dans le bleu... dans le ciel de l'idéal? »

Mais ne vous laissez pas tromper par l'apparente religiosité des Allemands. Ce n'est que *la religion de l'égoïsme*. Après avoir mené une vie agréable et ordonnée ici-bas, dans cette — relative — vallée de douleur, on veut s'assurer une bonne place de l'autre côté. Après le carnaval et le *kommers*, on veut avoir une entrée dans l'éternelle félicité.

C'est pourquoi la lutte d'aujourd'hui est une *lutte entre deux principes* qui ont toujours été en opposition, le réalisme et l'idéalisme. Cette

nouvelle lutte, peut-être la dernière, décidera qui sera maître dans la maison de l'Europe. Car au-dessus de la Germanie s'élève, comme il y a des milliers d'années, la puissance qui, dans l'histoire, représente le devoir viril, la conscience, *Dieu premier servi*, comme l'on disait dans la France du moyen-âge; *fiat justitia, pereat mundus*, comme l'on disait dans la Rome antique. Contre la culture allemande, il y a en opposition la culture *latine*. Et le centre de la culture latine est (aujourd'hui comme toujours) Rome.

La Germanie contre Rome, c'est une formule qui contient l'essence intérieure de la guerre mondiale. Une culture fondée sur le sentiment, sur la passion, sur l'arbitraire et l'égoïsme contre une culture fondée sur la raison, sur la réflexion, sur la volonté réfléchie et sur l'altruisme. Une culture païenne, pour dire le mot suprême, contre une culture chrétienne.

En dépit de toute la piété officielle, l'Allemagne le sait bien. *Teutsch* signifie païen et l'Allemagne a donné au monde le premier grand esprit qui ait osé se qualifier lui-même de païen et mettre la croix avec la vermine, l'odeur d'ail et la fumée de tabac au rang des

quatre choses qui lui étaient insupportables. Pour le rationaliste Feuerbach, le moniste Haeckel, le pangermaniste et les adorateurs de Wotan, pour Ostwald et Jatho et pour tous les annonciateurs de la « nouvelle foi », le dogme essentiel et le cri de guerre sont toujours « Los von Rom ! » C'est la révolte germanique, la révolte barbare, ce qui, il y a cinq cents ans, était la Réforme, il y a un siècle et demi le *Sturm und Drang* (1) littéraire et ce qui à présent est devenu le fer et le sang ayant pris la forme du 420 ! Et cette haine à l'égard de Rome, cet *odium papae*, comme Luther l'exprima, est si profondément enfoncée dans l'âme de l'Allemagne que même les artistes voient avec joie détruire des œuvres d'art si seulement elles appartiennent à Rome ! Robert Hugh Benson a prévu qu'il en serait ainsi dans « Le Maître du monde », ce livre qui étincelle de vues prophétiques. Il ne devait pas vivre assez pour voir le « Jugend » munichois glorifier « der grosse Brummer », le gros bourdon, la force brutale, *Thor* qui se lève

(1) *Sturm und Drang*, nom donné en Allemagne, au commencement du romantisme ; ces mots, titre d'un drame de Klinger représenté à Francfort-sur-le-Mein en 1775, signifient assaut tumultueux ; ils caractérisent bien la fermentation de jeunes esprits, révolutionnaires en littérature, qui voulaient renouveler l'art et créer de nouvelles formesde poésie. *(Note du traducteur)*.

(comme Heine le prédit) et, de son marteau, détruit les cathédrales gothiques (1).

Oui, Thor s'est levé dans sa puissance, les vieux dieux se réveillent, le Walhalla se lève d'entre les morts pour combattre une dernière fois contre le blanc Christ et contre la puissance de Rome. Encore une fois la Germanie inonde les champs latins. La Nature dans toute sa puissance irréfléchie veut régner sur le *Logos*, l'ordre, la loi. Comme le mot le plus essentiel de la Germanie est *Puissance*, la parole la plus élevée de Rome est *Droit*. Et la lutte décidera lequel des deux mots prévaudra finalement

*
* *

Je sais bien des gens qui poseront ce livre avec cette objection qui semble irréfutable :

(1) « Le christianisme a adouci, jusqu'à un certain point, cette brutale ardeur belliqueuse des Germains ; mais il n'a pu la détruire, et quand la croix, ce talisman qui l'enchaîne, viendra à se briser, alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattants. Alors, et ce jour, hélas ! viendra, les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire, Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques. » (Heine : *Uber die Literatur Deutschlands*).

« Oui, mais en Allemagne, les catholiques ont une si bonne situation, le Centre est si puissant, le gouvernement si prévenant, l'empereur est un bienfaiteur de l'ordre des Bénédictins..... tandis que la France persécute le catholicisme, chasse les religieux et les religieuses, enlève la religion des écoles..... Et l'Angleterre, qui combat à ses côtés, est protestante, la Russie schismatique et elle est l'adversaire de l'Eglise catholique, l'Italie n'a pas précisément un renom de sainteté..... Par contre l'Autriche, de même que l'Allemagne catholique, au commencement de cette année, s'est consacrée solennellement au Sacré-Cœur..... La Belgique n'a pas, selon toute apparence, songé à un acte religieux de ce genre ! La lettre imposante de l'épiscopat allemand qui, en termes énergiques, déclarait que ces temps d'épreuves nous rapprochaient du Sauveur, n'était-elle pas sublime ? « Nous nous sommes réjouis de ces grâces particulières du cœur divin, et au milieu du bruit de la guerre, nous avons distingué les coups calmes, pleins d'amour de ce Cœur qui cherchait les âmes. Nous le remercions que cette guerre ait porté des fruits pour le salut des âmes. Nous le remercions pour les splendides résultats et les victoires dont le ciel

a béni nos armes » (1). Vraiment il faut être aveugle pour ne pas voir où l'on combat au nom du Christ, et où l'on ne combat pas en son nom ! Comme l'a dit l'archevêque catholique de Fribourg, « le Père de la miséricorde et le Dieu de la consolation ne nous abandonnera pas..... Nombreux sont les ennemis qui nous environnent. Mais nous nous fions à la justice de notre cause et à l'aide de Dieu. » Ou comme l'évêque d'Osnabrück l'a dit : « De notre côté est le droit. C'est pourquoi Dieu est aussi de notre côté. Quand Dieu est pour nous, qui peut être contre nous ? Nous nous fions au très haut Seigneur des armées dans le ciel comme lorsque David luttait contre Goliath et lui criait : « Tu es venu à moi avec une épée et une lance, mais je viens à toi au nom du Seigneur des armées, au nom du Dieu des armées d'Israël » (1. Rois XVII, 45). Dieu est avec nous, comme il est écrit sur le heaume de notre pieuse armée et nos soldats sont (comme l'a dit l'évêque Keppler de Rottenburg) les lutteurs de Dieu qui, au nom de Dieu et avec la grâce de Dieu, ont accepté la lourde tâche de la guerre (2) ».

(1) *Der Kampf der Zentralmächte*, par un prêtre étranger. (Fribourg-en-Brisgau, Février 1915), pages 14 et 15.

(2) *Loc. cit.*, p. 13-14. « Gott sei mit euch, Gott wird mit

Je réponds à cela : « Le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles, mais en vertus ». Je réponds à cela par la plainte du prophète au nom de l'Eternel : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi ». Je réponds que le disciple de Jésus n'est pas celui qui crie : « Seigneur ! Seigneur ! » mais celui qui fait la volonté du père céleste. Il y a dans l'Evangile une parabole où il est question d'un homme qui avait deux fils. L'un disait à son père : « Je veux faire ta volonté », il alla, et ne la fit pas ; l'autre refusait de lui obéir, mais il alla et fit ce que le père lui avait ordonné. Lequel des deux était le vrai fils ? demande Jésus.

Ces prélats allemands que nous venons d'entendre parler vivent dans leurs tranquilles et agréables évêchés où ils sont loin du théâtre de la guerre, rompant paisiblement le pain que leur tend un gouvernement protestant. Mais il y a un autre prince de l'Eglise catholique qui, au milieu des ruines, élève sa voix, un évêque qui a vu son église tomber sous les obus des Barbares, le primat du pays des martyrs, l'ar-

euch sein, ihr Streiter Gottes, die ihr im Namen Gottes und in der Gnade Gottes die schwere Kriegsarbeit auf euch genommen habet! »

chevêque de Malines, le cardinal Mercier ! Ecoutez les paroles qu'il a fait entendre au monde par sa lettre pastorale de Noël 1914 !

« Lorsque, le 2 août, une puissance étrangère, confiante dans sa force et oublieuse de la foi des traités, osa menacer notre indépendance, tous les Belges, sans distinction ni de parti, ni de condition, ni d'origine, se levèrent comme un seul homme, serrés contre leur Roi et leur gouvernement, pour dire à l'envahisseur : « Tu ne passeras pas ! » Du coup, nous voici résolument conscients de notre patriotisme : c'est qu'il y a, en chacun de nous, un sentiment plus profond que l'intérêt personnel, que les liens du sang et la poussée des partis ; c'est le besoin et, par suite, la volonté de se dévouer à l'intérêt général, à ce que Rome appelait « la chose publique » *Res publica* (1). »

La philosophie germanique connaît aussi la hiérarchie des intérêts. Pour M. de Bethmann-Hollweg il y a aussi des considérations de second ordre qui doivent céder devant des considérations plus hautes. « Il faut nous mettre au-dessus du droit des gens, dit-il, parce que

(1) *Patriotisme et Endurance*. Lettre pastorale de S. Em. le Cardinal Mercier (Paris 1914), p. 23.

nous y sommes forcés. » *La force prime le droit*, a déclaré son grand prédécesseur et maître. L'Allemand sacrifie les *autres* pour le bien de sa patrie. Celui qui parle au nom de Rome demande le sacrifice de soi-même pour le bien de sa propre patrie, pour la *Res publica*, comme il le dit en latin.

Il n'y a pas beaucoup de paroles dans la lettre pastorale du Cardinal Mercier, il y a surtout des faits et des chiffres. « J'ai parcouru, dit-il, la plupart des régions les plus dévastées du diocèse..... et ce que j'y ai vu de ruines et de cendres dépasse tout ce que, malgré mes appréhensions pourtant très vives, j'avais pu imaginer. Certaines parties de mon diocèse que je n'ai pas encore trouvé le temps de revoir, ont subi les mêmes ravages. Eglises, écoles, asiles, couvents, en nombre considérable, sont hors d'usage ou en ruines. Des villages entiers ont quasi disparu. A Werchter-Wackerzeel, par exemple, sur 380 foyers, il en reste 130 ; à Tremeloo, les deux tiers de la commune sont rasés ; à Bueken, sur 100 maisons, il en reste 20 ; à Schaffen, d'une agglomération de 200 habitations, 189 ont disparu, il en reste 11. A Louvain le tiers de l'étendue bâtie de la cité est détruit ; 1.074 immeubles ont disparu ;

sur le territoire de la ville et des communes suburbaines, Kessel-Loo, Hérent et Héverlé, réunies, il y a un total de 1.828 immeubles incendiés. »

Et de nouveau s'élève de la prose simple et unie du Cardinal, si éloignée de cette boursouflure allemande qui en appelle au ciel, l'hymne de douleur de la Belgique — *Planctus Beati Martyris Belgii !*

« Des centaines d'innocents furent fusillés, écrit le cardinal ; je ne possède pas au complet ce sinistre nécrologe, mais je sais qu'il y en eut, notamment, 91 à Aerschot et que là, sous la menace de la mort, leurs concitoyens furent contraints de creuser les fosses de sépulture. Dans l'agglomération de Louvain et des communes limitrophes, 176 personnes, hommes et femmes, vieillards et nourrissons encore à la mamelle, riches et pauvres, valides et malades, furent fusillées ou brûlées. » (« La lourde tâche de la guerre !... »)

« Dans *mon* diocèse seul, je sais que 13 prêtres et religieux furent mis à mort. L'un d'eux, le curé de Gelrode, est, selon toute vraisemblance, tombé en martyr. J'ai fait un pèlerinage à sa tombe et, entouré des ouailles qu'il paissait, hier encore, avec le zèle d'un apôtre, je lui ai

demandé de garder du haut du ciel, sa paroisse, le diocèse, la patrie. »

Et le cardinal donne le nom des 13 prêtres et religieux que, comme évêque, il a perdu, et de 30 autres qui ont été tués dans d'autres parties de la Belgique...

Depuis Noël où la lettre pastorale a paru, la liste a singulièrement augmenté, et plus d'un observateur a dû se faire la même question que le Hollandais Grondijs : « Est-ce donc une guerre de religion ? »

Je laisse parler les faits ; que chacun se forme une opinion. Que ce soit ce que l'on veut, mais le témoin hollandais que je viens de nommer a entendu les soldats allemands crier : « A bas le catholicisme, à bas les prêtres ! » et partout il a trouvé les petites statues polychromes de saints et de saintes que les Belges ont l'habitude de mettre dans leurs chambres à coucher, jetées par terre et brisées (1). Pourtant les Allemands ont à leur compte des choses plus graves.

« Le 21 août, raconte un témoin, le curé de Buecken, le révérend M. de Clerck, a été arrêté par les soldats allemands et accusé d'avoir tiré sur eux, ce qui était tout à fait faux puisqu'il

(1) *Les Allemands en Belgique*, p. 19.

était malade et que, depuis longtemps, il ne pouvait plus rendre de services. Le pauvre malade fut placé sur un canon ; il en fut ensuite arraché et jeté dans un fossé. Puis des soldats le prirent les uns par un bras, les autres par une jambe et le traînèrent ainsi sur le pavé. Torturé de la sorte et totalement épuisé, le vieillard dit qu'il aimait mieux mourir. Il fut alors fusillé. »

Un autre témoin de la même affaire : « Le curé de Buecken gardait le lit, souffrant du diabète ; on l'en tira pour le fusiller, avec un père conventuel qui exerçait les fonctions paroissiales. Le père eut beau protester qu'il était Hollandais ; il fut mis à mort. Des campagnards ont indiqué le lieu de la sépulture. Le curé avait les oreilles et le nez coupés ».

Dans le village de Blegny, il s'est passé ce qui suit : « Sous le prétexte habituel de coups de fusil tirés sur des soldats, on avait rassemblé tous les hommes de cette paroisse à l'église, tandis qu'un conseil de guerre allait choisir les victimes. Le pasteur fut accusé d'avoir laissé placer un poste d'observation dans la tour de son église (comment eut-il pu l'empêcher ?) Pour ce crime il fut condamné à mort ; le lendemain 16 août après le saint sacrifice, il se

rendit au cimetière où il fut passé par les armes. »

Les Allemands trouvèrent sur un jeune jésuite, le père Eugène Dupierreux, qui étudiait à Louvain, un journal où il avait relaté ses impressions au sujet de la destruction de la ville et où il s'indignait de l'incendie de la bibliothèque. Il portait la Croix-Rouge sur le bras et faisait fonction d'infirmier quand il fut arrêté. « La Croix-Rouge », fit en se moquant l'officier allemand qui était là. « Tracez-lui vite une croix blanche sur le dos! » On dessina, avec de la craie, une croix blanche sur le dos du malheureux, et on le fusilla dans le dos. Une vingtaine de prêtres, parmi lesquels il y avait le frère jumeau d'Eugène furent contraints de regarder l'exécution (1).

Dans la petite ville de Spontin le curé fut pendu alternativement par les pieds et par les mains. Comme il n'était pas complètement mort, il fut percé de baïonnettes et enfin fusillé (2).

Le curé d'Hastière fut arrêté dans une paroisse voisine. « Etes-vous le curé d'ici? » lui

(1) A. Mélot, *Le martyre du clergé belge*, p. 11-15.
(2) *L. c.* page 20.

demanda l'officier allemand. Non, répondit l'ecclésiastique, je suis le curé d'Hastière. « Ah! nous vous tenons enfin. On a tiré de votre village. » Il fut traîné à l'écart et fusillé.

C'est le système habituel. Le prêtre est puni pour ce qui s'est passé dans sa paroisse en son absence, comme un maître d'école serait réprimandé par l'inspecteur parce qu'il ne maintient pas la discipline dans sa classe. Du reste ce jour-là, 22 août, il y avait encore des troupes dans Hastière.

Le curé de Roselies fut accusé d'avoir lui-même tiré sur les Allemands dans la nuit du 21 au 22 août. Il pouvait invoquer l'alibi puisque pendant cette nuit, il avait veillé à l'ambulance locale et il se rendit à la kommandantur d'Aiseau pour se défendre. On l'écouta et on lui donna un papier qu'il dut rapporter à Roselies. Il croyait que c'était un acquittement et, rayonnant, il le montra aux soldats. Ceux-ci le lirent et se mirent à rire. Un quart d'heure après le prêtre était mort. (1)

Le 28 août, au soir, Alphonse Huypens, vicaire à Hérent, rentre chez lui. Il rencontre des soldats allemands qui l'attaquent, le jettent par

(1) *L. c.*, pages 21 à 22.

terre, lui arrachent le sauf-conduit qu'il avait obtenu des autorités allemandes et le conduisent à leur lieutenant. Celui-ci demande : « Etes-vous prêtre? » « Oui, » répond le vicaire, je suis prêtre catholique. « Ma foi, moi aussi, je suis catholique, » dit l'officier qui se lève, va vers le prêtre et lui crache au visage. « Vous venez de Hérent, votre sort est réglé, soldats faites votre devoir! »

L'abbé Huypens est attaché et mené dans la rue. Après l'avoir accompagné, les soldats disent qu'il est libre et peut aller où il veut. Il croit qu'ils ont pitié de lui et s'éloigne, mais il entend les gâchettes des fusils. Il se retourne résolument et déclare qu'il ne sait pas le chemin et que d'ailleurs il veut rester avec eux. Ils le conduisent à la garde, lui lient les jambes, et le jettent ainsi dans un hangar au milieu de soldats allemands qui dormaient. Ceux-ci s'éveillent, jurent, allument de la lumière et passent la nuit à se moquer de lui et à le torturer. A 3 heures du matin, le 21 août, un officier entre et dit : « A présent on va mettre le feu au hangar. Ainsi personne ne parlera plus de vous. »

La menace n'est pourtant pas exécutée. A 4 heures du matin, le même officier revient, fait couper les cordes qui liaient les jambes du curé et

lui ordonne d'aller à l'église. Il y a déjà là une centaine de gens de l'endroit, plus deux prêtres de Wesemael. Les soldats poussent dehors tout le troupeau. Comme le vicaire ne marche pas assez vite, on lui donne un coup de pied, de sorte qu'il tombe le visage contre terre. (Ses mains étant attachées par derrière, il ne peut les étendre en avant pour se protéger.) Cette plaisanterie semble amuser les soldats.

Ce chemin de croix dure de 4 heures du matin à 10 heures du soir. Pas un morceau de pain, pas une goutte d'eau. On arrive enfin à une station de chemin de fer où attendent d'autres prisonniers; parmi eux se trouvent plusieurs prêtres. Il y a 700 personnes en tout. On les enferme dans des wagons à bestiaux dans lesquels il y a une couche de fumier de 15 centimètres. Les malheureux seront conduits ainsi à Münsterlager.

Pendant le voyage à travers la Belgique, les voitures restent hermétiquement fermées; on songe aux souffrances des Belges enfermés dans ces écuries brûlantes pendant ces journées d'août. Quand on arrive en Allemagne, à chaque station, on ouvre les portes à coulisses; il y a souvent en même temps des soldats que l'on transporte sur le front; quand ils voient

les prêtres, ils s'en moquent, et s'ils peuvent les atteindre les frappent au visage (1).

Enfin les prisonniers arrivent à Münsterlager et ils sont enfermés dans un hangar. A côté sont des soldats qui montent la garde. Ils s'amusent à frapper sur le mur et enfin à leur tirer dessus par les fentes. 5 prisonniers sont tués, 7 blessés. Les 700 malheureux ont presque complètement perdu l'esprit et crient pour sauver leur vie : « Nous sommes Allemands, nous sommes Allemands! » Un garçon de quinze ans tombe mort aux pieds de son père.

Le matin les prêtres furent conduits devant le préfet. Alphonse Huypens fut dépouillé de tous ses habits, il dut se présenter nu, n'ayant que sa chemise. L'interrogatoire commença, mais comme il ne comprenait pas l'allemand, il ne répondit pas. Un soldat le frappa sur la bouche de sorte qu'il saigna, et on le traîna hors de la salle. On le jeta dans un fossé et là il s'évanouit. Quand il revint à lui, il était dans une cellule; on lui rendit son pantalon, mais rien

(1) Un brave soldat du *landsturm*, très amusé, écrit à sa vieille mère qu'à Giessen son train en a croisé un autre où il y avait des prêtres belges et qu'un de ses camarades a eu le bonheur de leur donner deux bons coups de poing dans le visage (*Kölnische Volkszeitung*, 8 mars 1915).

autre. Deux fois par jour, on lui donnait un peu de pain et d'eau ; deux fois par jour aussi on le faisait sortir avec un numéro sur une plaque qu'on lui mettait au cou. Cela dura ainsi six jours et six nuits; il reçut alors la permission de retourner chez lui. On n'avait pas pu prouver les *charges* portées contre lui ; il était accusé d'avoir « excité la population à la révolte ». Lorsque le 2 mars, le cardinal Mercier fit sa visite à Hérent, il salua le vicaire comme un martyr. « Je lui ordonnai, écrit le cardinal, de me raconter tout, et pendant que j'écoutais, j'avais envie de tomber à ses pieds pour lui exprimer la vénération que j'éprouvais pour lui (1). »

Comme les autorités allemandes *elles-mêmes* ont dû finalement le reconnaître, on ne put jamais trouver de bases réelles *aux accusations* formulées contre les prêtres belges. L'histoire des signaux établis dans les tours de la cathédrale à Malines, des lignes téléphoniques entre le presbytère de Battice et Fortet-Fléron, de la station radio-télégraphique du séminaire de Bastogne, des lignes souterraines de téléphone trouvées

(1) *Tijd* du 9 et 16 mars 1915. Mgr Vaes, *L'onore et l'innocenza del clero belga*, Rome 1915, p. 20 à 23.

dans le presbytère de Damvillers près de Verdun et à Flaucourt, toutes ces histoires qui se sont multipliées dans les journaux allemands, se sont montrées de pures inventions quand on y a regardé de plus près (1). Mais même des auteurs allemands sérieux les ont répétées et les ont mises en circulation, ainsi M. W. von Trotha dans son livre « Mit den Feldgrauen nach Belgien hinein » (*Avec les Gris du champ de bataille en Belgique*, Leipzig 1915), et K. J. Stauffer dans « Der Fähnrich von Verdun » (*L'enseigne de Verdun*, Leipzig, 1914). Pour M. von Trotha, il est certain que les prêtres de Louvain ont « organisé la révolte » et M. Stauffer a vu un moine sur une barricade distribuant des munitions aux francs-tireurs (2).

On pourrait rire de ces histoires de brigand à la Karl May, l'auteur si populaire en Allemagne, si elles n'avaient pas leurs racines dans une aussi tragique réalité, si elles n'étaient pas l'expression littéraire d'une injustice aussi sanguinaire. Mais en face des sombres mensonges, la vérité couronnée d'épines n'en paraît que plus pure.

(1) Voir *Kölnische Volkszeitung*, 1er avril 1915, édition du soir, 14 avril 1915, édition du soir, 23 avril 1915.

(2) Trotha, p. 155. Stauffer, p. 177.

Encore une fois je mets les deux pouvoirs l'un en face de l'antre.

Accusation allemande : « Le curé de Pont-Brûlé, Wouters, chanoine de l'Ordre des Prémontrés, moine de l'abbaye de Grimbergen, a attaqué une sentinelle, soldat au 26e régiment, 111e bataillon de réserve. Wouters chercha à lui arracher son fusil, mais il fut assommé par un autre soldat qui s'était précipité au secours de son camarade. Ces faits sont consignés dans le rapport de l'officier. »

Réponse belge : « Pour examiner cette affaire, le cardinal Mercier offrit au gouverneur allemand de Malines, le colonel Wengersky, de créer un comité d'autant de représentants des deux côtés sous la présidence d'une personne appartenant à un pays neutre. Le colonel refusa et le Cardinal fit lui-même l'enquête. Voici le résultat de cette enquête :

« Le 25 août, le chanoine Wouters retourna à l'abbaye de Grimbergen. Il avait été retenu prisonnier comme otage toute la journée du 24 août et lorsqu'on l'eut menacé, il chercha refuge dans le couvent. Ses supérieurs lui conseillèrent pourtant de retourner au presbytère (1).

(1) La situation est donc celle-ci : 1° le chanoine Wouters appartient au chapitre des Prémontrés de Grimbergen ; 2° il

Il s'y rendit dans le cours de la journée, mais, à mi-chemin, il fut arrêté et conduit dans une salle où il passa la nuit. Le matin suivant, le mercredi 26, 28 civils furent enfermés dans le même endroit. Ils trouvèrent le prêtre debout, les bras levés et obligé de rester plusieurs heures dans cette position. Chaque fois qu'il cédait à la fatigue, à coups de baïonnette dans la poitrine et de crosse dans les genoux et dans les coudes, on le forçait à se relever. Après lui avoir infligé cette souffrance, les soldats lui permirent de s'étendre par terre, mais forcèrent deux des prisonniers civils à le fouetter avec un bâton et à lui cracher au visage. Comme ls ne furent pas obéis selon leur souhait, ils montrèrent eux-mêmes comment on devait et frapper et cracher. Ils prirent au prêtre son bréviaire, le déchirèrent en morceaux et le lui jetèrent à la tête. Après lui avoir encore donné des coups de crosse et des coups de pied, ils voulurent le forcer à se lever, mais le prêtre retomba en arrière comme une masse sans vie. Alors, les soldats jetèrent sur lui un seau d'eau, et quand, après cela, il fit un faible

remplit les fonctions de curé dans le village voisin, à Pont-Brûlé, où il habite seul le presbytère.

mouvement de la tête, ils s'écrièrent : « Il vit encore ! ». Ils jetèrent encore de l'eau sur lui, mais cette fois, il ne remua plus; tous le croyaient mort. *Après quelque temps, un frisson secoua ce corps sans vie en apparence, et les mains du prêtre cherchèrent à saisir le fusil d'un des soldats. Au même moment, un autre soldat le tua d'une balle* (1). »

Mettons les choses au pire... Admettons que le pauvre prêtre, torturé dans son excès de souffrance, ait cédé à un désir spontané de vengeance... Mais auparavant, quels tourments brutaux et quel avilissement ! Et si ce mouvement de la main qui se tend vers l'arme a été un geste involontaire pour saisir quelque chose... alors, on peut lire ce simple récit comme un chapitre de la Sainte Ecriture, de la Passion de *Notre-Seigneur Jésus-Christ* qui, d'après l'Apôtre, se continue dans ses fidèles et surtout dans ses prêtres.

***

C'est donc vrai, ce que le voyageur hollandais avait pressenti, que si, à l'origine, la guerre allemande contre la Belgique n'a pas

(1) *Tijd*, 2 Avril 1915. Les italiques sont de moi.

été une guerre de religion, elle l'est devenue. Les chefs de l'armée allemande employèrent pour la guerre de Belgique des troupes recrutées dans les régions *luthériennes* de l'Empire, tandis que les régiments catholiques furent envoyés contre les schismatiques russes. A la vue des prêtres et des moines catholiques, l'officier prussien, le soldat prussien ou saxon sentent se réveiller toute l'animosité contre ce qui est papiste, qui est innée en eux, mais qui a encore été développée par l'éducation. Ils croient tout de suite qu'ils se trouvent en face de « jésuites », ces êtres fabuleux qui ont du poison dans leur poche, un poignard dans leur manche et dans le cœur cette maxime : « la fin justifie les moyens ». On pouvait tout attendre de leur part, c'étaient des animaux malfaisants qu'on devait abattre à la première occasion!

Et encore autre chose. L'officier allemand et le soldat allemand ont éprouvé pour ces hommes qu'ils savaient vivre dans le célibat l'ardente colère de l'immoral contre celui qui vit vertueusement. L'Allemand a éprouvé le besoin inconscient de souiller cette continence, comme il a eu plaisir à violer des religieuses... On ne peut qu'expliquer ainsi les faits suivants :

« A Beyghem, les soldats allemands, sous les ordres du lieutenant Kümer, conduisent leur proie, une jeune fille, à la cure, abusent d'elle devant la sœur du curé et le curé lui-même, qu'ils ont déshabillé et qu'ils empêchent de fermer les yeux ou de tourner la tête. »

« A Asnoy, on emprisonna le curé; deux soldats amenèrent devant lui une femme, la dépouillèrent de ses vêtements et la violèrent (1). »

***

Ces faits ne sont pas uniques. Partout où arrivent les soldats allemands, instinctivement, ils maltraitent les ecclésiastiques, physiquement et moralement. Dans un village, on s'amuse à faire faire au curé le chemin de croix; pendant ce temps, on lui crache au visage et on lui fait subir d'autres avanies. Ailleurs, on le fait courir dans un manège, comme un cheval, en le frappant d'un fouet. On force le curé de Schaffen-lez-Diest à regarder le soleil pendant une heure. A Florennes, les soldats frappent le curé au cou et sur le dos de leurs éperons, le déshabillent et l'abandonnent dans un jardin. A Mon-

(1) Nothomb : *Les Barbares*, p. 80. — Mélot : *Le martyre du clergé belge*, p. 34, 40.

tigny-sur-Sambre, les soldats jettent à la tête d'un prêtre les bouteilles de cognac qu'ils ont vidées et les os qu'ils ont rongés. A Louvain, on enferme treize prêtres dans une porcherie ; on veut justifier ainsi l'injure appliquée de préférence aux ecclésiastiques, celle de « Schwein » (1).

On lit tous ces récits, qu'il est inutile, fatigant et révoltant de citer... Et l'Eglise belge vous rappelle cette malheureuse épouse et mère dont parle le rapport, qui, de 9 heures du soir à 6 heures du matin, fut outragée sans interruption par des soldats allemands et qui ne cessa pendant ce temps d'appeler son mari au secours, son mari qui était *lié* dans la chambre voisine (2). On imagine ainsi l'Eglise belge appelant son époux au secours. Et c'est comme s'Il n'entendait pas, ou comme s'Il était retenu par des liens qu'Il ne peut rompre...

(1) Mélot, pages 35, 38, 39, 47, 48, 50.
(2) Nothomb, p. 80.

II

Les « soldats allemands de Dieu » ont certainement parfois éprouvé de la fatigue pour avoir assumé « la pénible tâche de la guerre » de violer la femme de leur prochain et d'outrager la fille de leur prochain. Pour que le Dieu des armées leur donne de nouvelles forces, ils sont allés dans les églises qu'ils n'avaient pas encore brûlées et ils y ont fait leurs dévotions à leur manière. La commission officielle belge en a relevé divers témoignages qui « so recht » montrent le niveau moral et culturel du soldat allemand.

A Sorinnes, *les Allemands urinèrent dans le ciboire.*

A Aerschot, le tabernacle d'une des églises de la ville fut fracturé et les vases sacrés volés.

A Ethe, le tabernacle fut fracturé et les saintes hosties jetées dans un buisson.

A Porcheresse, à Bouge, à Evrehaille, à

Lisogne, à Maizeret, les tabernacles et les vases sacrés furent profanés.

Dans l'église d'Aiseau et dans une église de Saint-Trond, les soldats allemands satisfirent leurs nécessités sur l'autel.

A Hastière, les Allemands arrachèrent à un prêtre les saintes hosties qu'il voulait mettre en sûreté et les foulèrent aux pieds.

Et en France comme en Belgique, c'était la continuation de la même guerre dans le même esprit.

A Montmacq (diocèse de Beauvais), les Allemands satisfirent leurs besoins dans le bénitier et s'essuyèrent avec la nappe d'autel.

A Rouvres, les Allemands profanèrent les ciboires et les remplirent de chair de porc ; brutale allusion au dogme catholique de la présence réelle.

A Gerbéviller, près de Nancy, les Allemands prirent pour cible la porte du tabernacle ; plusieurs balles transpercèrent le saint ciboire et brisèrent les hosties qu'il contenait. (1)

(1) Mélot, p. 39 à 41. *La guerre allemande et le catholicisme*, édité par Mgr Alfred Baudrillart (Paris 1915), pages 101 à 104. Voir ci-contre la photographie d'un ciboire martyrisé de Gerbéviller.

III

« Et la parole du Seigneur me vint encore, et il me dit :

Fils de l'homme, tourne le visage vers Gog, vers la terre de Magog, vers le prince et le chef de Masoch et de Thubal, et prophétise contre lui.

Tu lui diras : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je viens à toi, Gog, prince et chef de Mosoch et de Thubal.

Je t'entourerai et mettrai un frein dans tes mâchoires. Je te ferai sortir, avec toute ton armée, les chevaux et tous les cavaliers couverts de cuirasses, et une grande multitude armée de lances, de boucliers et d'épées.

Comme un ouragan qui monte, tu viendras, et, comme un nuage, tu couvriras la terre avec toutes tes troupes, et tous tes peuples nombreux.

Voici ce que dit le Seigneur Dieu : en ce temps-là, des pensées s'agiteront dans ton cœur, et tu formeras une résolution criminelle;

Tu diras : Je viendrai vers un pays sans murailles, vers des gens qui sont en paix, qui habitent en sécurité: tous demeurent dans des villes sans murailles, et ils n'ont ni verrous ni portes ;

Afin d'enlever les dépouilles, de ravir le butin et de porter la main... sur un peuple qui a été rassemblé d'entre les nations, qui commençait à posséder, et qui habite au centre de la terre.

Saba, Dedan, les marchands de Tharsis et tous ses lions te diront : Ne viens-tu pas pour prendre les dépouilles? Tu as assemblé tes bandes pour enlever un grand butin, pour prendre l'argent et l'or, pour emporter les meubles et les richesses, et pour ravir des dépouilles immenses.

C'est pourquoi, prophétise, fils de l'homme, et dis à Gog : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Ne viendras-tu pas... alors de ton pays, du fond de l'aquilon, toi et de nombreux peuples avec toi, tous cavaliers, avec une grande troupe et une puissante armée?

Et tu t'avanceras contre mon peuple d'Israël comme un nuage pour couvrir le pays. Tu seras dans les derniers jours, et je t'amènerai sur mon pays, afin que les nations me connaissent

orsque j'aurai été sanctifié par toi, à leurs yeux, ô Gog!

Dans ce jour là, au jour de l'arrivée de Gog sur la terre d'Israël, dit le Seigneur Dieu, ma colère et ma fureur monteront.

J'appellerai contre lui l'épée... et je le châtierai par la peste, par le sang, par des pluies violentes et par des grêles énormes, et je ferai pleuvoir sur lui le feu et le soufre.

Et je me glorifierai et je me sanctifierai; je me ferai connaître aux yeux de nombreuses nations; et on saura que je suis le Seigneur.

*
* *

« Mais toi, fils de l'homme, prophétise contre Gog, et dis-lui : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je viens contre toi, Gog, prince et tête de Mosoch et de Thubal.

Je te cernerai, je te tirerai... je briserai ton arc dans ta main gauche, et je ferai tomber tes flèches de ta main droite.

Tu tomberas sur les montagnes d'Israël... Je t'ai livré aux bêtes de toutes sortes, aux oiseaux et aux bêtes de la terre, pour qu'ils te dévorent.

Tu tomberas sur la face des champs, parce c'est moi qui ai parlé, dit le Seigneur Dieu...

Je ferai connaître mon saint nom au milieu de mon peuple d'Israël ; je ne laisserai pas davantage profaner mon saint nom; et les nations sauront que je suis le Seigneur, le Saint d'Israël.

Le temps arrive, c'est fait, dit le Seigneur Dieu : voici le jour dont j'ai parlé.

Les habitants sortiront des villes d'Israël : ils brûleront et réduiront en cendres les armes, les boucliers, les lances, les arcs et les flèches, les bâtons qu'on porte à la main, et les piques et ils les consumeront par le feu pendant sept ans.

Ils n'apporteront pas de bois des champs, et ils n'en couperont pas dans les forêts, parce qu'ils brûleront ces armes, et qu'ils feront leur proie de ceux dont ils avaient été la proie, et qu'ils pilleront ceux qui les avaient pillés, dit le Seigneur Dieu.

Et dans ce jour je donnerai à Gog un lieu célèbre pour sépulcre en Israël; c'est la vallée des voyageurs, à l'est de la mer, qui frappera de stupeur ceux qui passeront; là ils enseveliront Gog et sa multitude, et on l'appellera la vallée de la multitude de Gog.

La maison d'Israël les ensevelira pendant sept mois pour purifier l'air.....

Pour toi, fils de l'homme, voici ce que dit le Seigneur Dieu: Dis à tous les oiseaux, à tout ce qui vole dans l'air, et à toutes les bêtes des champs : venez ensemble, hâtez-vous, accourez de toutes parts vers la victime que je vous immole, cette grande victime qui est sur les montagnes d'Israël, afin que vous mangiez la chair et que vous buviez le sang.

Vous mangerez la chair des forts, et vous boirez le sang des princes de la terre..... Et vous vous rassasierez sur ma table des chevaux et des braves cavaliers et de tous les hommes de guerre, dit le Seigneur Dieu.

J'établirai ma gloire parmi les nations, et toutes les nations verront le jugement que j'aurai exercé, et elles reconnaîtront ma main que j'aurai appesantie sur elles.

Et la maison d'Israël saura, à partir de ce jour, et désormais, que je suis le Seigneur Dieu. » (*Ezéchiel*, ch. 38 et 39.)

TABLE

	Pages
Introduction	1
La cloche Roland	1
Vers le dernier jour	11
Via Crucis	21
Les faux témoignages	37
I. Le premier faux témoignage	39
Remarque	47
II. Le deuxième faux témoignage	49
Remarque	65
III. Le troisième faux témoignage	87
IV. Le quatrième faux témoignage	141
V. Le cinquième faux témoignage	163
VI. Le sixième faux témoignage	173
Intermède allemand	179
Le lundi des roses — le mercredi des Cendres	180
Gaudeamus igitur	189
Germania	199

Imprimerie Artistique « Lux », 131, boulevard Saint-Michel, Paris

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

a39003 002477593b

D 515 .J5C 1919
JORGENSEN, JOHANNES.
CLOCHE ROLAND.

CE D 0515
.J5C 1919
COO JORGENSEN, J CLOCHE ROLAN
ACC#. 1057405

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 11 04 15 5